5 0.33

SYNONYMES FRANCOIS,

ET

LEURS

DIFFE'RENTES SIGNIFICATIONS;

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
Pour parler avec juſteſſe.

Par M. l'Abbé GIRARD, *S. I. D. R.*

SIXIEME EDITION.

Jouxte la copie

A PARIS,

De l'Imprimerie de la Veuve D'HOURY.

MDCCXLII.

IV

PRÉFACE

De la troiſieme Edition.

SI la Société ſe forme par la communication des idées & des ſentimens, la Parole en doit être le lien le plus eſſenciel & le plus gracieux ; étant tout-à-la fois le pinceau de l'eſprit, l'image de ſes opérations, & l'interprete du cœur. Plus on eſt répandu dans le monde & livré aux hommes, plus on ſent qu'elle eſt le ſel de tous les plaiſirs qu'on peut gouter dans la vie. Quand tous les autres nous manquent, ou que l'age fait que nous leur manquons, celui de la converſation reſte pour fournir un amuſement à nos vieux jours :

il devient même alors plus vif & plus ſatisfaiſant; car comme on ne veut rien perdre, le diſcours s'empare de ce que l'exécution ne peut plus ſaiſir. Dans tous les tems, dans toutes les occaſions, il eſt doux de parler: point de feſtin ſi les joyeux propos n'en ſont l'ame: point de fortune qu'on ne veuille publier: point de ſecret dont on ne ſoit tenté de faire confidence: point de tendre ſentiment dont on ne cherche à faire la déclaration: point de ſyſteme qu'on ne ſouhaite d'expliquer: point de maux dont on ne ſoit charmé de ſe plaindre: point de conſolation ſans le tendre langage de l'amitié: point de réputation ſans la voix de la Renommée: en un mot rien ſans la parole, ou du moins rien de propre à ſatisfaire la raiſon & à flater les paſſions. Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les graces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous

tous les autres ? Cette façon de penſer ſi injurieuſe au bon gout n'eſt pas d'une nation polie. La bonne éducation étend ſes ſoins ſur le langage comme ſur les meurs : elle ne ſe borne pas uniquement à orner l'intérieur de l'ame par l'intelligence, la ſcience, & la vertu ; elle travaille encore à la décorer au dehors par l'art de ſe manifeſter avec avantage : elle veut que les expreſſions répondent aux penſées, & que la gloire aille d'un pas égal avec le mérite.

Tous les Peuples illuſtres ont cultivé leur Langue. La Françoiſe eſt peutêtre celle qui a le plus de diſpoſition à la perfection ; ſon caractere conſiſtant dans la clarté, la pureté, la fineſſe, & la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie préférablement aux autres Langues de l'Europe pour être celle de la politique générale de cette partie du monde ; & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de

la Latine. Elle mérite donc nôtre attention; & nous devons ſavoir gré à ceux qui la cultivent; ſoit par des Métodes ſavantes, puiſées dans ſon propre génie, pour en donner une exacte connoiſſance; ſoit par des Critiques judicieuſes, pour en conſerver la pureté ſans rejetter les nouveaux avantages dont elle eſt ſuſceptible; ſoit par des acquiſitions utiles, pour l'enrichir ſans défigurer l'uſage établi. Mais combien ſeroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changemens que le pur caprice eſſaye d'y introduire! Cela eſt audeſſus du pouvoir des Particuliers, le ſort de tout ce qui eſt vivant ne lui permet pas de reſter toujours dans le même état. Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de nôtre Langue dans les ſiecles poſtérieurs, la crainte de ſon altération ou de ſon anéantiſſement ne m'empêchera pas de donner au Public les obſervations que j'ai faites. Elles n'ont

n'ont pour objet ni les regles de Grammaire, ni la pureté de l'Uſage, mais uniquement la différence délicate des SYNONYMES, c'eſt-à-dire le caractere ſingulier de ces mots, qui, ſe reſſemblant comme freres par une idée commune, ſont néanmoins diſtingués l'un de l'autre par quelque idée acceſſoire & particuliere à chacun d'eux : d'où nait, dans beaucoup d'occaſions, une néceſſité de choix, pour les placer à propos & parler avec juſteſſe; qualité auſſi rare qu'aimable, dont le gout eſt capable de faire briller le vrai & donner de la ſolidité au brillant. Toutafait éloignée du verbiage, elle aprend à dire des choſes : ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible : judicieuſe dans l'emploi des mots, elle met du fin & même de l'éloquent dans l'expreſſion : exacte, elle bannit les images vagues & tous les *à-peu-près*, dont les eſprits ſuperficiels & pareſſeux ſe

contentent dans leur façon de concevoir comme dans celle de s'expliquer: antagoniſte du confus, elle empeche de s'égarer dans l'étude des ſciences: enfin, joſe le dire, l'eſprit de juſteſſe & de diſtinction eſt partout la vraie lumiere qui éclaire; & dans le diſcours il eſt le trait qui diſtingue l'homme délicat de l'homme vulgaire.

Pour aquérir la juſteſſe, il faut ſe rendre un peu difficile ſur les mots: ne point imaginer que ceux qu'on nomme *ſynonymes* le ſoient dans toute la rigueur d'une reſſemblance parfaite, enſorte que le ſens ſoit auſſi uniforme entre eux que l'eſt la ſaveur entre les goutes d'eau d'une même ſource. Car en les conſidérant de près, on verra que cette reſſemblance n'embraſſe pas toute l'étendue & la force de la ſignification: qu'elle ne conſiſte que dans une idée principale, que tous énoncent, mais que chacun diverſifie à

ſa

ſa maniere par une idée acceſſoire qui lui conſtitue un caractere propre & ſingulier. La reſſemblance que produit l'idée générale fait donc les mots ſynonymes ; & la différence qui vient de l'idée particuliére, qui accompagne la générale, fait qu'ils ne le ſont pas parfaitement, & qu'on les diſtingue comme les diverſes nuances d'une même couleur.

Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait des occaſions où il ſoit aſſez indifférent de choiſir : mais je ſoutiens qu'il y en a encore plus où ils ne doivent ni ne peuvent figurer l'un pour l'autre, ſurtout dans les ouvrages médités & compoſés avec réflexion. S'il n'eſt queſtion que d'un habit jaune, on peut prendre le ſouci ou le jonquille : mais s'il faut aſſortir, on eſt obligé à conſulter la nuance. Eh ! quand eſt-ce que l'eſprit n'eſt pas dans le cas de l'aſſortiment ? Cela eſt rare ; puiſque c'eſt en quoi conſiſte l'art d'écrire.

Qu'une fauſſe idée de richeſſe ne vienne pas ici, pour fronder mon ſyſtême ſur la différence des Synonymes, faire parade de la pluralité & de l'abondance. J'avoue que la pluralité des mots fait la richeſſe des Langues : mais ce n'eſt pas la pluralité purement numerale ; elle n'eſt bonne qu'à remplir les cofres d'un avare : c'eſt celle qui vient de la diverſité, telle qu'elle brille dans les productions de la nature. La ſatisfaction de l'eſprit, & non le chatouillement de l'oreille, fait l'objet de la converſation & de la lecture : je ne fais donc cas de la quantité des mots que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons, & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroiſſent plus propres à fatiguer la mémoire qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole. Proteger le nom-

bre

bre des mots ſans égard au ſens, c'eſt, ce me ſemble, confondre l'abondance avec la ſuperfluité. Je ne ſçaurois mieux comparer un tel gout qu'à celui d'un Maitre-d'Hôtel qui feroit conſiſter la magnificence du feſtin dans le nombre des plats plûtôt que dans celui des mets. Qu'importe davoir pluſieurs termes pour une ſeule idée ? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer.

Envain le Pléonaſme alléguera en ſa faveur qu'il ſert à eviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition : car c'eſt ſe tromper ſur la cauſe de cet effet que de l'attribuer à la répétition du ſon, plûtôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplait lorſqu'il reparoit, ce n'eſt point parcequ'il a frapé l'oreille, mais parcequ'il a déja frapé l'eſprit, qui s'ennuye & ſe dégoute de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De là l'éta-

bliſſement de certains mots, qu'on nomme *pronoms*, que l'Uſage fait répéter ſans ennui, ne leur ayant donné pour cet effet d'autre fonction que de rapeler par un ſimple raport ce dont il eſt queſtion, ſans en repréſenter une ſeconde fois l'idée par l'étalage de ſa dénomination. La même raiſon fait que les mots qu'on nomme *articles* & *prépoſitions* ſont pareillement répétés avec grace; parceque leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication qui, n'ayant par elle même rien de décidé, paroit toujours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nouveau. Ce qui eſt une preuve bien claire que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation que le mot eſt redevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours; & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'à les regarder de près

près, & devenir un peu ſcrupuleux ſur leur emploi; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réflexions que je donne ici; ſoit bien ſoit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a point de mots aſſez parfaitement ſynonymes pour avoir, dans toutes ſortes d'occaſions, une force de ſignification entierement ſemblable; qu'ainſi il y a un choix entre eux. C'eſt ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui diſtinguent & dévelopent le propre caractere de chacun de ces mots; en quoi je me flate d'avoir rencontré juſte, ſans prétendre néanmoins m'aſſûrer du ſuccès que par le jugement du Public, dont cette troiſieme édition m'annonce la faveur.

A l'égard de mon travail, je dirai ſimplement, ſans vanité ni modeſtie affectée, que je n'ai copié perſonne: que je ne crois pas même qu'il

qu'il y ait encore eu perſonne à copier ſur cette matiere : de ſorte que ſi cet ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. A cette grace il ajoute celle de la varieté ; preſqu'à chaque page c'eſt choſe différente & indépendante de celle qui précede & qui ſuit, quoique de la même eſpece. Jamais Livre ne fut en même-tems plus uniforme & plus diverſifié : il n'exige point d'être lû de ſuite ni par ordre ; il n'y a qu'à l'ouvrir au haſard, on tombera toujours ſur quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire la curioſité s'il ne contente l'eſprit : auſſi bon pour remplir un quart-d'heure que pour occuper une journée, on peut le prendre & le laiſſer à tout moment.

APPRO-

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Synonymes François, leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par M. l'Abbé Girard.* C'eſt une nouvelle Edition d'un Ouvrage que le Public a déja approuvé : elle eſt beaucoup augmentée, & je crois qu'elle ſera reçûe avec plaiſir. A Paris ce 12. Septembre 1735.

LANCELOT.

JUGEMENT.

CEt Ouvrage eſt en lui-même & indépendamment de ſa forme un très utile Supplément aux Dictionnaires, dans leſquels on ne s'eſt point encore aviſé de faire obſerver les différentes ſignifications des mots qui paroiſſent ſe reſſembler & qu'on nomme communément Synonymes. Il eſt excellent d'ailleurs par le choix des exemples, qui préſen-

ſentent preſque toujours des penſées fines & délicates, des maximes judicieuſes & des avis importans pour la conduite. Il s'y trouve peut-être trop de fineſſe, & il eſt difficile que certaines gens n'y ſuppoſent pas de la malignité en certains endroits : mais quand un Auteur a eu ſoin de ne rien dire que de juſte, on ne peut le rendre reſponſable de l'abus qu'en feront des eſprits mal-faits, & des mauvaiſes interprétations qu'ils feront de ſes penſées.

Paris le 10. *Decembre* 1735.

DE LA BARRE.

Ce jugement nous a été communiqué pour cette nouvelle Edition.

Extrait

Extrait de la Bibliothéque Raiſonnée. *Tom. XIX. Part. II. An.* 1737.

IL *y a près de vingt-ans que* Mr. *l'Abbé* GIRARD *a recueilli une partie des éloges qu'il mérite. Dès l'année* 1718. *il publia* (a) *ſes* Synonymes François *ſous ce titre*, La juſteſſe de la Langue Françoiſe, ou les différentes ſignifications des mots qui paſſent pour Synonymes: *Par Mr. l'Abbé* Girard *C. D. M. D. D. B. Les connoiſſeurs reçurent cet Ouvrage avec applaudiſſement. Ecrit avec goût, avec fineſſe, avec préciſion, il ne pouvoit manquer de plaire; & je croi que ce que dit l'Auteur eſt vrai à la lettre, qu'il en a été le* critique

(a) A Paris, chez *Laur. d'Houry*, Vol. in 12. pag. 235. Voyez le *Journal des Sçav.* Mars 1718. edit. d'Holl.

tique le plus rigide. *Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur pour lui en vouloir du mal, puiſque ſes critiques ont valu au Public une nouvelle edition* (b), *qui eſt preſque augmentée du double de la précédente. Que d'Ecrivains obligeroient la République des Lettres, ſi au lieu d'enfanter Volume ſur Volume, ils daignoient ainſi ſe rendre leurs propres cenſeurs, & prendre la peine de retoucher exactement leurs premiéres productions.*

Le but que Mr. l'Abbé Girard *ſe propoſe, eſt de faire comprendre que preſque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement* ſynonymes *dans nôtre langue, different réellement dans leur*

(b) Chez la Veuve *d'Houry* in 12. pag. 490. Cette Edition, de 1735. a ſervi de modéle à celle d'Amſterdam 1737. in 12. chez Weſtein & Smith. L'Auteur en a donné lui-même une nouvelle à Paris en 1740. avec divers changemens. C'eſt celle que nous avons cru devoir ſuivre, avec exactitude. Nous venons d'aprendre qu'elle eſt auſſi réimprimée à Amſterdam, c'eſt pourquoi la nôtre eſt la ſixiéme.

ur ſignification, à peu près comme *e même couleur paroit ſous diver-* *nuances.*

Il eſt vrai que la différence des Sy-onymes *eſt quelquefois ſi fine & ſi élicate, qu'elle en paroit imperceptible; mais quand on aura lû les emarques de Mr. l'Abbé* GIRARD, *n conviendra qu'avec de l'eſprit & u diſcernement, il n'eſt point impoſible de ſaiſir cette différence. Pour la définir, il faut plus de peine & de énie. Autre choſe eſt apercevoir ou entir, & autre choſe, rendre en termes propres & clairs ce qu'on apperçoit & ce qu'on ſent. Peu de gens réüſſiroient au dernier comme notre Auteur; & s'il m'étoit permis de hazarder mon jugement ſur le prix de ſon ouvrage, je ne balancerois point à dire que la juſteſſe de ſes définitions en fait, à mon gré, le mérite principal. Quelques-unes peut-être ſont trop ſubtiles; d'autres encore en petit nombre*

bre paroîtront un peu arbitraires, mais la plûpart ſont également ſimples & naturelles. Le Journaliſte en raporte divers exemples pris au hazard. *Nous en aurions été prodigues*, ajoûte-t-il, *ſi nous avions voulu ſurprendre le Lecteur.*

SYNO-

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFE'RENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec juſteſſe.

AVOIR-ACCE'S. ABORDER. APPROCHER.

ON *a-accès* où l'on entre. On *aborde* les perſonnes à qui l'on veut parler. On *aproche* celles avec qui l'on eſt ſouvent.

Les Princes donnent *accès* : ils ſe laiſſent *aborder* : & ils permettent qu'on les *aproche*. L'*accès* en eſt facile, ou

 diffici-

difficile ; l'*abord* en eſt rude, ou gracieux ; l'*aproche* en eſt utile, ou dangereuſe.

Qui a beaucoup de connoiſſances, peut *avoir-accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardieſſe, *aborde* ſans peine tout le monde. Qui joint à la hardieſſe un eſprit ſouple & flateur, peut *aprocher* les Grands avec plus de ſuccès qu'un autre.

Lorſqu'on veut être connu des gens, on cherche les moyens d'*avoir-accès* auprès d'eux ; quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder* ; & lorſqu'on a deſſein de s'inſinuer dans leurs bonnes graces, on eſſaye de les *aprocher*.

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir-accès* dans les maiſons bourgeoiſes que dans les Palais des Rois. Il ſied bien aux Magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité, d'avoir l'*abord* grave, pourvû qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *aprochent* les Miniſtres de près, ſentent bien que le Public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien, ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes gens, mais il eſt dangereux de le donner aux étourdis. La

belle

belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les Dames qu'avec un air de reſpect, & qu'on en *aproche* toujours avec une ſorte de hardieſſe aſſaiſonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action ſe dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* ſe dit ſeulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'eſt plus par ſes *actions* que par ſes paroles qu'on découvre les ſentimens de ſon cœur. C'eſt un *acte* héroïque de pardonner à ſes ennemis lorſqu'on eſt en état de s'en venger.

Le ſage ſe propoſe dans toutes ſes *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverſes époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit, une *action* vertueuſe, & une bonne ou mauvaiſe *action*; mais on dit, un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain; c'eſt l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit, & de leur

conformité à la loi éternelle; mais toute leur gloire eſt dûe aux circonſtances avantageuſes qui les accompagnent & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une religion différente de la leur : d'autres ont ſeulement crû faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable; mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou hiſtorique diſtingue encore ces deux mots; celui d'*action* ayant plus de raport à la puiſſance qui agit; & celui d'*acte* en ayant davantage à l'effet produit par cette puiſſance; ce qui rend l'un propre à devenir attribut de l'autre. De façon qu'on parleroit avec juſteſſe en diſant que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire enſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté, ou des *actes* d'équité.

ADRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.

L'*adreſſe* eſt l'art de conduire ſes entre-

treprises d'une maniére propre à y réüssir. La *soupleſſe* eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux évenemens imprévûs. La *fineſſe* eſt une façon d'agir ſecrette & cachée. La *ruſe* eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois premiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part que les deux autres.

L'*adreſſe* emploie les moyens ; elle demande de l'intelligence. La *ſoupleſſe* évite les obſtacles ; elle veut de la docilité. La *fineſſe* inſinue d'une façon inſenſible ; elle ſuppoſe de la pénétration. La *ruſe* trompe ; elle a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'*artifice* ſurprend ; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

Il faut qu'un négociateur ſoit *adroit* ; qu'un courtiſan ſoit *ſouple* ; qu'un politique ſoit *fin* ; qu'un eſpion ſoit *ruſé* ; qu'un Lieutenant criminel ſoit *artificieux* dans ſes interrogations.

Les affaires difficiles réüſſiſſent rarement ſi elles ne ſont traitées avec beaucoup d'*adreſſe*. Il eſt impoſſible de ſe maintenir long-tems dans la faveur ſans être doué d'une grande *ſoupleſſe*. Si

l'on n'eſt pas extrémement *fin*, l'on eſt bien-tôt pénétré à la Cour juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas d'un galant-homme de ſe ſervir de *ruſe*, excepté en cas de repréſailles & en fait de guerre. On eſt quelquefois obligé d'uſer d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des perſonnes fortement prévenues.

ADRESSE. DEXTE'RITE'. HABILETE.

La *dextérité* a plus de raport à la manière d'exécuter les choſes; l'*adreſſe* en a davantage aux moyens de l'exécution; & l'*habileté* regarde plus le diſcernement des choſes mêmes. La premiére met en uſage ce que la ſeconde dicte ſuivant le plan de la troiſiéme.

Pour former un gouvernement avantageux à l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince ou dans ſes Miniſtres; de l'*adreſſe* dans ceux à qui l'on confie la manœuvre du détail; & de la *dextérité* dans ceux à qui l'on commet l'exécution des ordres.

Avec un peu de talent & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier; de l'*adreſſe* pour leur donner le tour qu'on veut;

veut ; & de l'*habileté* pour les conduire.

La *dextérité* donne un air aiſé, & répand des graces dans l'action. L'*adreſſe* fait opérer avec art & d'un air fin. L'*habileté* fait travailler d'un air entendu & ſavant.

Savoir couper à table & ſervir ſes convives avec *dextérité* ; mener une intrigue avec *adreſſe* ; avoir quelque *habileté* dans les jeux de commerce & dans la muſique ; voilà avec un peu de jargon ſurquoi roule aujourd'hui le mérite de nos aimables gens.

AGRÉABLE. GRACIEUX.

L'air & les maniéres rendent *gracieux*. L'eſprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*, il plait. On recherche la compagnie d'un homme *agréable* ; il amuſe.

Les perſonnes polies ſont toujours *gracieuſes* ; & les perſonnes enjouées ſont ordinairement *agréables*.

Ce n'eſt pas aſſez pour la ſociété d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable* ; il faut encore avoir le cœur droit & la bouche ſincére.

Qu'il eſt difficile de ne ſe pas attacher où l'on trouve toujours à la ſuite d'une réception *gracieuſe*, une converſation *agréable*!

Il me ſemble que c'eſt plus par les manieres que par l'air que les hommes ſont *gracieux*, & que les femmes le ſont plûtôt par leur air que par leurs manieres, quoiqu'elles puiſſent l'être par celles-ci; mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manieres rebutantes. Il me paroit auſſi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable* eſt un eſprit vif & délié, & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, eſt une humeur égale & enjouée.

Lorſque ces mots ſont employés dans un autre ſens que pour marquer des qualités perſonnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flate les ſens ou l'amour-propre, & celui d'*agréable* quelque choſe qui convient au gout & à l'eſprit.

Il eſt *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçû par tout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangereux d'aprocher

:her de ce qui eſt *gracieux* à voir, & il
)eut arriver que ce qui eſt très-*agréable*
oit très-nuiſible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoute* une choſe à une autre. On
ugmente la même.

Le mot d'*ajouter* fait entendre qu'on
)int des choſes différentes, ou que ſi
les ſont de la même eſpéce, on les
int de façon qu'elles ne ſont pas con-
ndues enſemble, & qu'on les diſtin-
ıe encore l'une de l'autre après qu'el-
s ſont jointes. Le mot d'*augmenter*
ırque qu'on rend la choſe ou plus
ande ou plus abondante, par une ad-
ion, faite de façon que ce qu'on y
nt ſe confonde & ne faſſe avec elle
'une ſeule & même choſe; ou que
moins le tout enſemble ne ſoit con-
éré après la jonction que ſous une
e identique. Ainſi l'on *ajoute* une ſe-
ıde meſure à la premiere, & un nou-
ıu corps de logis à l'ancien; mais on
rmente la doſe & la maiſon.

Bien des gens ne font pas ſcrupule
ır *augmenter* leur bien d'y *ajouter* ce-
d'autrui.

Ajouter eſt toujours un verbe actif;
s *augmenter* eſt d'uſage dans le ſens

neutre comme dans le ſens actif.

Nôtre ambition *augmente* avec nôtre fortune ; nous ne ſommes pas plûtôt revêtus d'une dignité que nous penſons à y en *ajouter* une autre.

AIR. MANIERES.

L'*air* ſemble être né avec nous ; il frape à la premiére vûe. Les *manieres* viennent de l'éducation ; elles ſe dévelopent ſucceſſivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choſes, qui eſt néceſſaire pour plaire. Ce ſont les belles *manieres* qui diſtinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque choſe de plus fin ; il prévient. Les *manieres* diſent quelque choſe de plus ſolide ; elles engagent. Tel qui déplait d'abord par ſon *air*, plait enſuite par ſes *manieres*.

On ſe donne un *air*. On affecte des *manieres*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos, ne ſervent qu'à faire remarquer nôtre petiteſſe, dont on ne s'apercevroit peutêtre pas ſans cela. Les mêmes *manieres* qui ſiéent quand elles ſont naturelles, rendent ridicule quand elles ſont affectées.

Il

Il eſt aſſez ordinaire de ſe laiſſer prévenir par l'*air* des perſonnes, ou en leur faveur, ou à leur deſavantage : & c'eſt preſque toujours les *manieres*, plûtôt que les qualités eſſentielles, qui font qu'on eſt gouté dans le monde, ou qu'on ne l'eſt pas.

L'*air* prévenant & les *maniéres* engageantes ſont d'un plus grand ſecours auprès des Dames que le mérite du cœur & de l'eſprit.

On dit, compoſer ſon *air*, étudier ſes *manieres*.

Pour être bon courtiſan, il faut ſavoir compoſer ſon *air* ſelon les différentes occurrences, & ſi bien étudier ſes *manieres* qu'elles ne découvrent rien des véritables ſentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il ſuffit d'aimer pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On ſe fait *amant* d'une femme dont on veut ſe faire aimer.

Les tendres ſentimens naiſſent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs paſſionnés paroiſſent avec ména-

gement dans les maniéres d'un *amant*. On eſt ſouvent très-*amoureux* ſans oſer paroitre *amant*. Quelquefois on ſe déclare *amant* ſans être *amoureux*.

C'eſt toujours la paſſion qui rend *amoureux*; alors la poſſeſſion de l'objet eſt l'unique fin qu'on ſe propoſe. La raiſon ou l'interêt peut rendre *amant*; alors un établiſſement honnête, ou quelque avantage particulier eſt le but où l'on tend.

Il eſt difficile d'être *amoureux* de deux perſonnes en même tems; il n'y a que la Philis de Sciro qui ſe ſoit trouvée dans le cas d'être *amoureuſe* de deux hommes juſqu'à ne pouvoir donner ni de préférence, ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'eſt pas rare de voir un *amant* ſervir tout à la fois pluſieurs maitreſſes; on en a même vû qui ont pouſſé le gout de la pluralité juſque dans le mariage. On peut auſſi être *amoureux* d'une perſonne, & *amant* de l'autre; on parle à celle que l'interêt engage à rechercher, tandis qu'on ſoupire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouſer.

L'aſſiduité détermine l'occaſion à favoriſer les deſſeins d'un homme *amoureux*. Les richeſſes donnent à l'*amant* de

de grands avantages ſur ſes rivaux.

J'ajoute, au haſard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant* eſt ſubſtantif, que celui d'*amoureux* eſt adjectif, & qu'il n'y a que le bas peuple qui diſe, mon *amoureux*, pour dire, mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célebre Académicien, qui a obſervé que le rang de ſynonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même claſſe grammaticale; dont l'inſtruction, n'ayant aucun raport à la délicateſſe du ſens & à la préciſion des idées, n'eſt nullement de mon diſtrict.

ANE. IGNORANT.

On eſt *âne* par diſpoſition d'eſprit; & *ignorant* par défaut d'inſtruction. Le premier ne ſait pas parce qu'il ne peut aprendre, & le ſecond parce qu'il n'a point apris.

L'*âne* a pû s'apliquer à l'étude, mais ſon travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'eſt pas donné cette peine.

A quoi bon parler ſcience devant des *ânes*? leurs oreilles ne ſont pas faites pour ce langage. Ce n'eſt pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans*, ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'âne-

L'*âneríe* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet ; & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable ; mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſſent ni ne ſentent pas même le mérite de la ſcience. Les *ignorans* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

ETUDIER. APRENDRE.

Etudier, c'eſt uniquement travailler à devenir ſavant. *Aprendre,* c'eſt y travailler avec ſuccès.

On étudie pour *aprendre* ; & l'on *aprend* à force d'*étudier.*

Les eſprits vifs *aprennent* aiſément, & ſont pareſſeux à *étudier.*

On ne peut *étudier* qu'une choſe à la fois ; mais on peut en *aprendre* pluſieurs ; cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on étudie.

Plus on *aprend* plus on ſait ; & quelquefois plus on *étudie* moins on ſait.

C'eſt avoir bien *étudié* que d'avoir *apris* à douter.

Il y a certaines choſes qu'on *aprend* ſans les *étudier :* il y en a d'autres qu'on *étudie* ſans les *aprendre.*

Les

Les plus ſavans ne ſont pas ceux qui ont le plus *étudié*; mais ceux qui ont le plus *apris*.

On voit des perſonnes *étudier* continuellement ſans rien *aprendre*, & d'autres tout *aprendre* ſans *étudier*.

Le tems de la jeuneſſe eſt le tems d'*étudier*; mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on *aprend* véritablement; car il faut que l'eſprit ſoit formé, pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il ſemble qu'on *aprenne* d'un maître, en écoutant ſes leçons; & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *aprendre*; & il y a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire*.

Quelquefois on *aprend* ce qu'on ne voudroit pas ſavoir: mais on veut toujours ſavoir les choſes dont on *s'inſtruit*.

On *aprend* les nouvelles publiques par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui

Qui ſait écouter, ſait *aprendre*. Qui ſait faire parler, ſait *s'inſtruire*.

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *apris*: mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire*.

Celui qui *aprend* un art ou une ſcience, eſt dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *inſtruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *aprendre* de ceux qui ſavent; & travailler enſuite à *s'inſtruire* ſoi-même, comme ſi on n'avoit rien *apris*.

APUI. SOUTIEN. SUPORT.

L'*apui* fortifie; on le met tout auprès, pour réſiſter à l'impulſion des corps étrangers. Le *ſoutien* porte; on le place au-deſſous, pour empêcher de ſuccomber ſous le fardeau. Le *ſuport* aide; il eſt à l'un des bouts, pour ſervir de jambage.

Une muraille eſt *apuyée* par des arcs-boutans. Une voute eſt *ſoutenue* par des colonnes. Le toict d'une maiſon eſt *ſuporté* par les gros murs.

Ce qui eſt violemment pouſſé, ou ce qui panche trop, a beſoin d'*apuis*. Ce qui eſt exceſſivement chargé, ou ce qui eſt trop lourd par ſoi-même, a beſoin de

de *ſoutiens*. Les piéces d'une certaine étendue, qui ſont élevées, ont beſoin de *ſuports*.

On met des *apuis* pour tenir les choſes dans une ſituation droite, des *ſutiens* pour les rendre ſolides, des *ſouports* pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le ſens figuré, l'*apui* a plus de raport à la force & à l'autorité, le *ſoutien* en a plus au crédit & à l'habileté; le *ſuport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un protecteur puiſſant de l'*apui* contre ſes ennemis. Quand les raiſons manquent, on a recours à l'autorité pour *apuyer* ſes ſentimens. Ce n'eſt pas les plus honnêtes-gens de la Cour qu'il faut choiſir pour *ſoutiens* de ſa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne ſe repent guere d'une entrepriſe où l'on ſe voit *ſoutenu* d'un habile-homme. Des amis toujours diſpoſés à parler en nôtre faveur, & toûjours prêts à nous ouvrir leur bourſe, ſont de bons *ſuports* dans le monde.

Le vrai Chrétien ne cherche d'*apui* contre la malignité des hommes que dans l'innocence & la droiture de ſa con-

conduite ; il fait de ſon travail le plus ſolide *ſoutien* de ſa fortune, & regarde la parfaite ſoumiſſion aux ordres de la providence comme le plus inébranlable *ſuport* de ſa félicité.

ARME. ARMURE.

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat ; ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & ſeulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps ; on dit, par exemple, une *armure* de tête, & une *armure* de cuiſſe ; mais on ne dit pas en général les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*armes*.

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichote n'eſt pas de le voir revêtu de ſes *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revêtu de ſon *armure* particuliére chaque partie de ſon corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offenſive ; aujourdui l'on y va ſans toutes ces précautions ; eſt-ce valeur ? étoit-ce poltronerie ? je ne le crois

crois pas ; le goût & la mode ont décidé de ces uſages, ainſi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité ; avec cette différence, qu'*aſſez* a plus de raport à la quantité qu'on veut avoir, & que *ſuffiſamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *aſſez* ; il accumule & ſouhaite ſans ceſſe. Le prodigue n'en a jamais *ſuffiſamment* ; il veut toujours dépenſer plus qu'il n'a.

On dit, c'eſt *aſſez*, lorſqu'on n'en veut pas davantage : & l'on dit, en voilà *ſuffiſamment*, lorſqu'on en a préciſément ce qu'il en faut pour l'uſage qu'on en veut faire.

A l'égard des doſes & de tout ce qui ſe conſume, *aſſez* paroit marquer plus de quantité que *ſuffiſamment* ; car il ſemble que quand il y en a *aſſez*, ce qui ſeroit de plus y ſeroit de trop ; mais que quand il y en a *ſuffiſamment*, ce qui ſeroit de plus n'y ſeroit que l'abondance ſans y être de trop. On dit auſſi d'une petite portion, & d'un revenu médiocre, qu'on en a *ſuffiſamment* ; mais on ne dit guére qu'on en a *aſſez*.

Il ſe trouve dans la ſignification d'*aſſez* plus de généralité ; ce qui, lui donnant un ſervice plus étendu, en rend l'uſage plus commun ; au lieu que *ſuffiſamment* renferme dans ſon idée un raport à l'emploi des choſes, qui, lui donnant un caractére plus particulier, en borne l'uſage à un plus petit nombre d'occaſions.

C'eſt *aſſez* d'une heure à table pour prendre *ſuffiſamment* de nourriture ; mais ce n'eſt pas *aſſez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe ſait en trouver *aſſez* où il y en a peu. Le diſſipateur n'en peut avoir *ſuffiſamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.

On ſe ſert du ton de la voix, ou d'une certaine maniere de dire les choſes, pour les *aſſûrer* ; & l'on prétend parlà en marquer la certitude. On emploie le ſerment pour *affirmer*, dans la vûe de détruire tous les ſoupçons deſavantageux à la ſincérité. On a recours à une nouvelle preuve ou au témoignage d'autrui, pour *confirmer* ; c'eſt un renfort qu'on opoſe au doute, & dont on

on apuye ce qu'on veut perſuader.

Parler toujours d'un ton qui *aſſûre*, c'eſt affecter l'air dogmatiſant ; ou montrer qu'on ignore juſqu'où la ſageſſe peut pouſſer le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit, c'eſt le moyen d'inſinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être crû ſur ſa parole. Le trop d'attention à vouloir tout *confirmer*, rend la converſation ennuyeuſe & fatigante.

Les demi-ſavans, les pédans, & les petits-maitres *aſſûrent* tout ; ils ne parlent que par déciſions. Les menteurs ſe font une habitude de tout *affirmer* ; les juremens ne leur coutent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des perſonnes fort au-deſſus d'eux diſent en leur préſence.

Nous devons croire un fait lorſqu'un honnête-homme nous en *aſſûre*, & que d'ailleurs il eſt poſſible ; mais il n'en eſt pas de même d'un point de doctrine, il eſt permis de contredire tout ce qui n'eſt pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point paſſer pour véridique, & ſont plus propres à jetter de la défiance dans ceux qui écoutent qu'à s'en attirer la confiance. Il eſt de la prudence du ſage d'attendre la *confirma-*

firmation des nouvelles publiques avant que d'y ajouter foi, & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne maniere défend de rien *affirmer* que lorſqu'on en eſt requis dans le cérémonial de la juſtice; elle ordonne d'avoir ſoin de *confirmer* ce qui peut paroitre extraordinaire ou être ſujet à conteſtation; & elle permet, dans le diſcours, l'air & le ton *aſſurant*, lorſqu'on s'aperçoit que les perſonnes à qui l'on parle ne ſont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*aſtronome* connoit le cours & le mouvement des aſtres. L'*aſtrologue* raiſonne ſur leur influence. Le premier obſerve l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipſes, & les révolutions qui naiſſent des loix établies par le premier mobile de la nature dans le nombre immenſe des globes que contient l'univers; il n'erre guere dans ſes calculs. Le ſecond prédit les évenemens, tire des horoſcopes, annonce la pluye, le froid, le chaud, & toutes les variations des météores; il ſe trompe ſouvent

vent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il ſait, & mérite l'eſtime des ſavans. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du peuple.

Le deſir de ſavoir fait qu'on s'aplique à l'*aſtronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*aſtrologie*.

La plûpart des gens regardent l'*aſtronomie* comme une ſcience inutile & de pure curioſité ; parce qu'aparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du tems, la diverſité & la route des mouvemens céleſtes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choſes de la vie civile & politique, & devient un fondement néceſſaire à la géographie & à l'art de la navigation. Mais ſi, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que ſans cette ſcience l'hiſtoire & la chronologie ne ſeroient que confuſion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cauſe des différentes manieres dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années ; alors ils rendront à l'*aſtronomie* & à ceux qui la cultivent, l'eſtime dûe à leur mérite. L'*aſtrologie* eſt à préſent moins à la mode qu'autrefois, ſoit parceque le commun des hommes eſt plus dé-

déniaiſé; ſoit parceque l'amour du vrai eſt plus du gout des habiles gens que l'envie d'éblouïr & de duper le monde; ſoit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourdui du nombre des ſots, mais du diſcernement des ſages.

ATTACHEMENT. ATTACHE. DEVOUEMENT.

Quoique le mot d'*attachement* puiſſe quelquefois s'apliquer en mauvaiſe part, il eſt pourtant mieux placé que les deux autres à l'égard d'une paſſion honnête & modérée; on a de l'*attachement* à ſon devoir; on en a pour un ami, pour ſa famille, pour une femme d'honneur qu'on eſtime. Celui d'*attache* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion d'une paſſion moins aprouvée ou pouſſée à l'excès; on a de l'*attache* au jeu; on en a pour une maitreſſe, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* eſt d'uſage pour marquer une parfaite diſpoſition à obéïr en tout; on eſt *dévoué* à ſon Prince, à ſon maitre, à ſon bienfaiteur, à une Dame qui a aquis ſur nous un empire abſolu. Les deux premiers expriment de la ſenſibilité & de la tendreſſe; ils en-

entrent ſouvent dans le langage du cœur. Le dernier marque de la docilité & du reſpect ; il apartient au langage du courtiſan.

On dit de l'*attachement*, qu'il eſt ſincère ; de l'*attache*, qu'elle eſt forte ; & du *dévouement*, qu'il eſt ſans reſerve. L'un nous unit à ce que nous eſtimons. L'autre nous lie à ce que nous aimons. Le troiſiéme enfin nous ſoumet à la volonté de ceux que nous deſirons ſervir.

Les moeurs de notre ſiécle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux interêts. On n'oſeroit pas non plus, ſans rougir, faire paroitre baucoup d'*attache* en amour, mais on craindroit de n'y pas paroitre heureux. La paſſion la plus délicate du tems eſt de ſe *dévouer* aux perſonnes dont on attend ſa fortune.

La vie ne ſauroit être gracieuſe ſans quelque *attachement*. Une forte *attache* fait également ſentir des plaiſirs vifs & des chagrins piquans. Il eſt difficile de plaire aux Princes ſans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHE'. AVARE. INTERESSE'.

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépenſe. Un homme *avare* aime la poſſeſſion, & ne fait aucun uſage de ce qu'il a. Un homme *intereſſé* aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abſtient de ce qui eſt cher. L'*avare* ſe prive de tout ce qui coute. L'*intereſſé* ne s'arrête guere à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois ſa fortune pour être trop *attaché*, comme on ſe ruine en faiſant trop de dépenſe. Les *avares* ne ſavent ni donner ni dépenſer; ils ſe laiſſent ſeulement extorquer par la néceſſité ou par le beſoin ce qu'ils tirent de leur bourſe. Il y a des perſonnes qui pour être *intereſſées* n'en ſont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaiſirs ce que l'avidité du gain leur fait aquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échape. L'*exactitude* empêche qu'on n'obmette la

la moindre choſe. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la préſence d'eſprit pour être *attentif*; de la mémoire pour être *exact*; & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit magiſtrat *attentif*, ambaſſadeur *exact*, & capitaine *vigilant*.

Un ſage miniſtre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat; de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens; & de la *vigilance* pour en procurer le ſuccès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choſes qu'il dit & aux termes dont il ſe ſert; afin qu'il y ait du vrai & du gout dans ſes ouvrages. Le commiſſionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans la manière de faire les choſes; afin que tout ſoit fait à propos & comme on le ſouhaite. Le Général d'armée doit être *vigilant* ſur les marches des ennemis & ſur les ſiennes; afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occaſion.

Il eſt du devoir de tous les Paſteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage ſpirituel de leurs troupeaux; de

l'*exactitude* à les inſtruire des vérités ſalutaires de l'Evangile ; & de la *vigilance* pour les préſerver du crime & de l'erreur. Mais il eſt de la pratique de quelques-uns de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier ; de n'être *exacts* qu'à ſe faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire ; & de n'être *vigilans* que pour la conſervation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit ; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons ; & de la *vigilance* ſur ce qui nous eſt confié.

L'homme ſage eſt *attentif* à ſa conduite ; *exact* à ſes devoirs ; & *vigilant* ſur ſes interêts.

Une femme coquette n'eſt *attentive* qu'à ſon miroir ; *exacte* qu'à ſa toilette ; & *vigilante* que ſur ſa parure.

ATTRAITS. APAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots ſynonymes, il leur eſt encore commun de n'avoir point de ſingulier dans le ſens dans lequel ils ſont pris ici, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ſont employés pour marquer le pouvoir qu'a ſur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui

qui plait. A l'égard de leurs différences, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus naturel dans les *attraits*; quelque choſe qui tient plus de l'art dans les *apas*; quelque choſe de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* ſe font ſuivre. Les *apas* nous engagent. Les *charmes* nous entrainent.

Le cœur de l'homme n'eſt guere ferme contre les *attraits* d'une jolie femme; il a bien de la peine à ſe défendre des *apas* d'une coquette; & il lui eſt impoſſible de réſiſter aux *charmes* d'une beauté bienfaiſante.

Les Dames ſont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuſe conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *apas* ſur leur toilette.

Je ne ſai ſi ce que je vais dire ſera gouté de tout le monde, mais je ſens cette diſtinction que je livre au jugement du lecteur; & peut-être lui paroitra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la nature diſtribue aux femmes, avec plus ou moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & qui ſont l'apanage

commun du ſexe. Que les *apas* viennent de ces graces cultivées que forme un fidéle miroir conſulté avec attention, & qui ſont le travail entendu de l'art de plaire. Que les *charmes* viennent de ces graces ſingulieres que la nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonnels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *apas* s'évanouïſſent dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorſque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont uſé le gout.

C'eſt ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer; enſuite les *apas* étalés à propos achevent de le ſoumettre à l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* ſecrets, la chaine n'eſt pas de longue durée.

Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à l'égard de la beauté & des agrémens du ſexe; ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plait; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'apliquent qu'aux choſes qui ſont ou qu'on ſupo-

ſe

ſe être aimables en elles-mêmes & par leur mérite ; au lieu que celui d'*apas* s'aplique quelquefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles ſont, ou à qui les reſſorts ſecrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions ſi la raiſon en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce monde ont des *apas* qui font que la cupidité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir a des *charmes* qui le font rechercher partout, dans la vie retirée, comme dans le grand monde; par le philoſophe comme par le libertin ; dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté; c'eſt toujours lui qui fait le gout & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puiſſans *apas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles ames. La fortune a de puiſſans *apas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* ſe trouvent toujours dans l'objet de la paſſion do-

minante. Les *apas* les plus puiſſans ne ſont pas ceux qui ſont étalés avec le plus d'oſtentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles que par la ſolidité du mérite & la force du gout.

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la ſituation ; mais *avant* eſt pour l'ordre du tems, & *devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui paſſent *devant*.

Le plûtôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

Il ſe propoſe dans l'école d'auſſi ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le monde, qu'il ſe fait dans le cérémonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien inſtruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derriere ou *devant* les autres, pourvû qu'on marche à ſon aiſe & commodément.

La

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui, & ſuſpect tout ce qui le ſuit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me ſemble qu'*avare* convient mieux lorſqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice; & qu'*avaricieux* ſe dit plus proprement lorſqu'il n'eſt queſtion que d'un acte ou d'un trait particulier de cette paſſion. Le premier de ces mots a auſſi meilleure grace dans le ſens ſubſtantif, c'eſt-à-dire pour la dénomination du ſujet; & le ſecond dans le ſens adjectif, c'eſt-à-dire pour la qualification du ſujet. Ainſi l'on dit, c'eſt un grand *avare*, c'eſt un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais, paſſe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occaſion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithéte d'*avaricieux*.

L'*avare* ſe refuſe toutes choſes. L'*avaricieux* ne ſe les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroit avoir plus de

force & plus d'énergie pour exprimer la paſſion ſordide & jalouſe de poſſéder ſans aucun deſſein de faire uſage. Celui d'*avaricieux* paroit avoir plus de raport à l'averſion mal-placée de la dépenſe, lorſqu'il eſt néceſſaire de s'en faire honneur.

On n'employe jamais qu'en mauvaiſe part & dans le ſens litéral le mot d'*avaricieux*; mais on ſe ſert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le ſens figuré.

Un habile Général ne paye point ſes eſpions en homme *avaricieux*, & conduit ſes troupes comme un homme *avare* du ſang du ſoldat qu'il craint de prodiguer.

Il eſt permis d'être *avare* du tems; mais il ne faut pas pour le ménager, prodiguer ſa ſanté. Ce n'eſt pas être libéral que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* ſupoſe l'interrogation. La *confeſſion* tient un peu de l'accuſation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher. On *confeſſe* ce qu'on a eu tort de faire. La queſtion fait *avouer* le crime, la repentance le fait *confeſſer*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *con-*

confeſſe le péché dans lequel on eſt tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* ſincère que de s'excuſer de mauvaiſe grace. Il ne faut pas faire ſa *confeſſion* à toutes ſortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas a quelque choſe de noble ou de ſot, ſelon les circonſtances & l'effet qu'il doit produire. Une *confeſſion* qui n'eſt pas accompagnée de repentir, n'eſt qu'une indiſcrétion inſultante.

C'eſt manquer d'eſprit que d'*avouer* ſa faute ſans être aſſuré que l'*aveu* en ſera la ſatisfaction ; & c'eſt une ſottiſe d'en faire la *confeſſion* ſans eſpérance de pardon ; pourquoi ſe déclarer coupable à des gens qui ne reſpirent que la vengeance ?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire, ou de réveiller l'attention ; il ſe fait pour nous aprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction ; mais avec un raport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe don-

nant dans la vûe de faire agir ou parler ; avec cette différence entr'eux que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état, ſoit de génie ; au lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les auteurs mettent des *avertiſſemens* à la tête de leurs livres. Les eſpions donnent *avis* de ce qui ſe paſſe dans les lieux où ils ſont. Les peres & les meres ont ſoin de donner des *conſeils* à leurs enfans, avant que de les produire dans le monde.

Le chanoine écoute l'*avertiſſement* de la cloche pour ſavoir quand il doit ſe rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de ſon correſpondant pour payer les lettres de change tirées ſur lui. Le plaideur prend *conſeil* d'un avocat pour ſe défendre ou pour agir contre ſa partie.

On dit des *avertiſſemens*, qu'ils ſont ou judicieux ou inutiles ; des *avis*, qu'ils ſont ou vrais ou faux ; des *conſeils*, qu'ils ſont ou bons ou mauvais.

L'*avertiſſement* étant fait pour diſſiper le doute & l'obſcurité, il doit être clair & précis. L'*avis* ſervant à déterminer, il

il doit être promt & ſecret. Le *conſeil* devant conduire, il doit être ſage & ſincére.

Le cours des fonctions de la nature eſt un *avertiſſement* de l'état de nôtre ſanté, plus ſûr que le raiſonnement des médecins. Tel manque d'*avis* qui eſt en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne ſauroit s'en prévaloir. Autant que la vieilleſſe aime à donner des *conſeils*, autant la jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.

Il faut que l'*avertiſſement* ſoit donné avec attention, l'*avis* avec diligence, & le *conſeil* avec art & modeſtie ſans air de ſupériorité. Car on ne fait point uſage des *avertiſſemens* placés mal-à-propos; l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems; & la vanité toujours choquée du ton de maître, empêche de faire aucune diſtinction entre la ſageſſe du *conſeil* & l'impertinence de la maniére dont il eſt donné, enſorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriſer le *conſeil* & rendre le conſeiller odieux.

Une perſonne d'ordre ne manque jamais aux *avertiſſemens* dont on a remis le ſoin à ſa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à ſon ami. La ſageſſe

rend

rend extrêmement reſervé à donner *conſeil* ; il faut toujours attendre qu'on nous le demande, & quelquefois même s'en diſpenſer malgré les ſollicitations ; parce qu'un ſalutaire *conſeil* peut déplaire, & être rejetté avec de certaines façons qui expoſent à la tentation de ſouhaiter, pour ſon honneur, que celui pour qui l'on s'intéreſſoit d'abord ne réüſſiſſe pas dans ſes entrepriſes.

AVOIR. POSSEDER.

Il n'eſt pas néceſſaire de pouvoir diſpoſer d'une choſe, ni qu'elle ſoit actuellement entre nos mains, pour l'*avoir* ; il ſuffit qu'elle nous apartienne. Mais pour la *poſſéder* il faut qu'elle ſoit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en diſpoſer ou d'en jouïr. Ainſi nous *avons* des revenus, quoique non payés, ou même ſaiſis par des créanciers ; & nous *poſſédons* des tréſors.

On n'eſt pas toujours le maître de ce qu'on *a* ; on l'eſt de ce qu'on *poſſede*.

On *a* les bonnes graces des perſonnes à qui l'on plait. On *poſſede* l'eſprit de celles que l'on gouverne abſolument.

Il n'eſt pas poſſible, quelque modéré qu'on ſoit, de n'*avoir* pas quelquefois en ſa vie des emportemens ; mais quand on

on eſt ſage on ſait ſe *poſſéder* dans ſa colere.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes lorſque le démon de la jalouſie le *poſſede.*

Un avare peut *avoir* des richeſſes dans ſes coffres; mais il n'en eſt pas le maître; ce ſont elles qui *poſſedent* & ſon cœur & ſon eſprit.

Nous n'*avons* ſouvent les choſes qu'à demi; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *poſſédons* que lorſqu'elles ſont entiérement à nous & que nous en ſommes les ſeuls maîtres.

Un amant *a* le cœur d'une dame lorſqu'il en eſt aimé; il le *poſſede* lorſqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vaſſaux; & ils *poſſedent* des terres.

En fait de ſciences & de talens, il ſuffit pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile; pour les *poſſéder* il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoiſſance des arts en ſavent & en ſuivent les regles; mais ceux qui les *poſſedent* font & donnent des regles à ſuivre.

AUSTERE. SEVERE. RUDE.

On eſt *auſtere* par la maniere de vivre;

vre ; *ſévere* par la maniere de penſer ; *rude* par la maniere d'agir.

La moleſſe eſt l'opoſé de l'*auſtérité* ; il eſt rare de paſſer immédiatement de l'une à l'autre ; une vie ordinaire & réglée tient le milieu entre elles. Le relachement & la *ſévérité* ſont deux extremes, dans l'un deſquels on donne preſque toujours ; peu de perſonnes ſavent diſtinguer le juſte milieu, qui conſiſte dans une connoiſſance exacte & préciſe de la loi. Les fades complaiſances ſont l'excès opoſé aux manieres *rudes* ; les gens nés groſſiers & d'une ame vile ſe dédommagent de l'un de ces excès, où leur interêt les plonge envers ceux dont ils eſpérent quelque avantage, par l'autre excès, où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croyent n'avoir pas beſoin ; mais la politeſſe à l'égard de tout le monde eſt le point de la bonne éducation.

Ce n'eſt pas pour ſoi qu'on eſt *auſtére* ; & l'on n'eſt *rude* que pour les autres ; mais on peut être *ſévere* pour ſoi & pour les autres.

Les ſaints ſe plaiſent dans les exercices de l'*auſtérité* ; elle étoit autrefois le partage des cloitres. Quelques caſuiſtes affectent de ſe diſtinguer par une mora-

le

le *ſévere*; c'eſt une mode qu'on ſuivra juſqu'à ce que le gout en ſoit uſé. Il y a des gens aſſez brutes pour confondre les moeurs *rudes* avec la nobleſſe des ſentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté ſoit une baſſeſſe.

La vie *auſtére* conſiſte dans la privation des plaiſirs & des commodités; on l'embraſſe quelquefois par un gout de ſingularité, qu'on ſe repréſente comme un principe de religion. La morale trop *ſévere* peut, également comme la morale relachée, nuire à la régularité des moeurs. Le commandement *rude* fait haïr le ſupérieur, & ne rend pas l'obéïſſance plus promte ni plus ſoumiſe.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* eſt une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* ſemble être une action plus particuliere, & ſouvent imprévûe. Ainſi les actions qui ſe ſont paſſées à Cannes entre les Cartaginois & les Romains, à Pharſale entre Céſar & Pompée, ſont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces décidérent du ſort de Rome & d'Albe, celle du paſſage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, ſont des *combats*.

La

La *bataille* d'Almanza fut une action déciſive entre Philippe de France & Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Eſpagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque choſe d'aſſez rare, la valeur du ſoldat à l'épreuve de la ſurpriſe, les ennemis introduits au milieu d'une place en enlever le Commandant ſans pouvoir s'en rendre maitres, & des troupes ſe conduire ſans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de raport à l'action même de ſe battre que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particulieres, lorſqu'il n'eſt queſtion que de dénommer l'action. C'eſt pourquoi l'on ne parleroit pas mal en diſant qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniatre & fort chaud.

Les *batailles* ſe donnent, & ſeulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* ſe donnent entre les hommes, & ſe font entre toutes les autres choſes qui cherchent ou à ſe détruire ou à ſe ſurmonter; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon Roi y fut fait priſonier; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce-

parcequ'elle lui attira de puiſſans ennemis. Un Général qui a eu occaſion de donner pluſieurs *combats*, & qui en eſt toujours ſorti victorieux, doit autant remercier la fortune que ſe louer de ſa conduite; & celui qui n'en a point donné ſans être battu ne doit pas rougir ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le roman de la princeſſe de Cleves un *combat* continuel entre le devoir & le panchant, où aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux ſuccombent.

BATTRE. FRAPER.

Il ſemble que pour *battre* il faille redoubler les coups; & que pour *fraper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit *frapé*; mais on peut être *frapé* ſans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec deſſein : on *frape* quelquefois ſans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frape* le premier.

On *bat* les gens; & on les *frape* dans quelqu'endroit de leur corps. Céſar, pour *battre* ſes ennemis, commande à ſes troupes de *fraper* au viſage.

Le Sage a dit que les verges ſont ata-

tachées au col des enfans ; il n'eſt donc pas permis à ceux qui en ont ſous leur conduite, de penſer différemment ; mais il leur eſt défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime juſqu'à les *battre* réellement ; rien n'étant plus opoſé à la bonne éducation que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude ; le précepteur qui *frape* ſon éleve ſe livre bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au ſoin de la correction.

Le mot de *fraper* eſt un verbe actif, qui, comme preſque tous les autres verbes de la même eſpéce, reſte toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque ; c'eſt-à-dire que ce pronom placé ſous le régime de ce verbe, ſert alors à marquer un objet auquel ſe termine l'action que le verbe exprime. Il n'en eſt pas de même du mot de *battre* ; il ceſſe, par l'avénement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif, & reçoit un ſens neutre ; c'eſt-à-dire, que ce pronom ne ſert pas alors à marquer un objet où l'action ſe termine ; mais que ſon ſervice ſe borne uniquement à former conjointement avec le verbe la ſimple expreſſion de l'action,

ſans

ſans raport à aucun objet diſtingué d'elle-même ; car ſe *battre* ne ſignifie ni donner des coups à un autre, ni s'en donner à ſoi-même ; il ſignifie ſimplement l'action perſonnelle dans le combat, ainſi que le mot *s'enfuir*.

Le docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de ſe *fraper* à coups de fouët, ſoutenant que cet exercice eſt indécent & plus payen que chrétien. La loi du Prince défend de ſe *battre* dans bien des occaſions où celle de l'honneur l'ordonne ; quel embarras pour ceux qui ſe trouvent malheureuſement dans ce cas !

BEAU. JOLI.

Le *beau* eſt grand, noble, & régulier ; on ne peut s'empécher de l'admirer ; & quand on l'aime ce n'eſt jamais médiocrement, il attache. Le *joli* eſt fin, délicat, & mignon ; on eſt toujours porté à le louer ; & dès qu'on l'aperçoit, on le goute, il plait. Le premier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la regle du gout. Le ſecond cherche les graces avec plus de ſoin, & dépend du gout.

Nous jettons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regar-

regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli*.

Les dames ſont belles dans les romans. Les bergeres ſont *jolies* dans les Poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit ; nous ne lui refuſons pas nos aplaudiſſemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur ; nous lui donnons nos ſentimens.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux ſans aller plus loin ; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables paſſions. Alors la premiere a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté ; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits forment les *belles* perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuſe du viſage, quoique moins réguliere.

En fait d'ouvrages d'eſprit, il faut, pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet, de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régula-

gularité dans la conduite. Mais le vraiſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes ſont *jolis*. Je ne ſai s'il a bien rencontré ; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas, une *jolie* tragédie ; mais on peut dire, une *jolie* comédie.

Je mets au rang des *belles* réponſes celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius ; celle de Louis XII. au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône ; & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Naſſau, ſur les démarches qu'elle faiſoit auprès de ce Prince pour ſauver la vie à ſon fils ainé, qui avoit eu connoiſſance de la conſpiration de ſon frere ſans la découvrir. Le premier répond à Parménion qui lui diſoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius, & moi je les refuſe parce que je ne ſuis point Parménion. Le ſecond replique à ſes courtiſans qui cherchoient à le flater

ter du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Orléans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpèce de reproche par le Prince d'Orange pourquoi elle demandoit la grace de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond que c'eſt parceque ſon fils eſt coupable, & que ſon mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli* les reparties & les ſaillies Gaſcones quand elles ont du ſel. Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrît les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choſes n'eſt pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la converſation en eſt quelquefois trop grave & trop ſavante. Qui dit de *jolies* choſes eſt ordinairement écouté avec plaiſir; la converſation en eſt toujours enjouée.

Le mot de *beau* ſe place fort bien à l'égard de toutes ſortes de choſes, quand elles en méritent l'épithete. Celui de *joli* ne convient guere qu'à l'égard des choſes qui ne ſoufrent point de mediocrité;

crité ; telles ſont la peinture & la poëſie ; on ne dit pas, un *joli* poëme, ni un *joli* tableau ; ces ſortes d'ouvrages ſont *beaux*, ou s'ils ne le ſont pas, ils ſont mauvais.

Lorſque les épithetes de *beau* & de *joli* ſont données à l'homme, elles ceſſent d'être ſynonymes, leurs ſignifications n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt tout autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du premier tombe ſur la figure du corps & du viſage ; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les manieres d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choſes ; mais *beaucoup* eſt d'uſage ſoit qu'il s'agiſſe de calcul, de meſure ou d'eſtimation ; & *pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on eſtime, *beaucoup* de terrein négligé, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoit pas. Parmi les perſonnes qui ſe piquent de goût & de diſcernement, il y en a *pluſieurs* qui ne regardant les objets que par un ſeul point de vûe, ſans faire attention qu'ils en ont *pluſieurs*, les dépouillent enſuite mal-à-propos de *pluſieurs* qualités réelles, ſur le ſeul fondement qu'elles ne les y ont point vûes.

L'opoſé de *beaucoup* eſt peu. L'opoſé de *pluſieurs* eſt un.

Afin qu'un état ſoit bien gouverné, il faut, à mon ſens, *beaucoup* de ſubalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *pluſieurs* miniſtres pour le détail, & un ſeul Prince pour le général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit point encore vû de chef-d'œuvre d'eſprit être l'ouvrage de *pluſieurs*; & j'ajoute que pour rendre un ouvrage parfait il faut l'expoſer à la cenſure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoiſſeurs.

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la diſpoſition à faire du bien; on dit d'un aſtre qu'il eſt *benin*; on le dit auſſi des Princes, mais rarement des particuliers, excepté dans un ſens ironique, lorſqu'ils ſoufrent les injures avec baſſeſſe. *Doux* indique un caractere d'humeur qui rend très ſociable & ne rebute perſonne; on s'en ſert plus communément à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la ſociété, pour laquelle il ſemble qu'elles aient préciſément été faites.

Humain

Humain dénote une ſenſibilité ſimpatiſante aux maux ou à l'état d'autrui ; on en fait un plus grand uſage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils ſe trouvent dans de plus fréquentes occaſions de faire paroitre leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* eſt une qualité qui affecte proprement la volonté dans l'ame, par raport aux biens & aux plaiſirs qu'on peut faire aux autres ; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle eſt la malignité ou le ſecret plaiſir de nuire. La *douceur* eſt une qualité qui ſe trouve particuliérement dans la tournure de l'eſprit, par raport à la maniere de prendre les choſes dans le commerce de la vie civile ; ſes contraires ſont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réſide principalement dans le cœur ; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on ſe prête aux diverſes ſituations où ſe trouvent ceux avec qui l'on eſt en rélation d'amitié, d'affaires, ou de dépendance ; rien n'y eſt plus opoſé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de ſoi-même.

Une mauvaiſe conformation dans les organes & un défaut d'éducation dans la jeuneſſe rendent inutile l'influence des

aſtres les plus *benins* ; & le même inſtant de naiſſance fait voir en deux ſujets toute la *bénignité* du ciel & toute la malignité de la nature corrompue. Il eſt certains tons ſi aigres que les perſonnes les plus *douces* ne ſauroient les ſuporter; & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apoſtrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croient trouver dans l'eſtime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes le droit d'une raillerie inſultante ? Le métier de la guerre n'exclud pas l'*humanité* ; & ſi l'on examinoit bien la façon de penſer de chaque état, on trouveroit que le ſoldat, les armes au poing, eſt plus *humain* que le partiſan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pouſſer la *bénignité* juſqu'à autoriſer l'impunité du crime ; mais il doit en avoir aſſez pour pardonner facilement ce qui n'eſt que faute, & pour gratifier toujours avec plaiſir les Sujets qui ſont à portée de recevoir ſes graces. C'eſt par une conduite modérée, par des maniéres modeſtes & polies que l'homme doit montrer la *douceur* de ſon caractere, & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* conſiſte à ne rien traiter à la ri-

rigueur, à excuſer les foibleſſes, à ſuporter les défauts, & à ſoulager les peines & la miſere du prochain quand on le peut.

PAUVRETE'. INDIGENCE. DISETTE. BESOIN. NECESSITE'.

La *pauvreté* eſt une ſituation de fortune opoſée à celle des richeſſes, dans laquelle on eſt privé des commodités de la vie, & dont on n'eſt pas toujours le maître de ſortir ; c'eſt pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'eſt pas vice. L'*indigence* enchérit ſur la *pauvreté* ; on y manque des choſes néceſſaires ; elle eſt, dans l'état de fortune, l'extrémité la plus baſſe ; ayant à l'autre bout pour antagoniſte la ſuperfluité que fourniſſent les biens immenſes ; il n'y a point d'homme qui ne puiſſe s'en tirer, à moins qu'il ne ſoit hors d'état de travailler. La *diſette* eſt un manque de vivres, dont l'opoſé eſt l'abondance ; elle ſemble venir d'un accident ou d'un défaut de proviſions plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *beſoin* & la *néceſſité* ont moins de raport à l'état & à la ſituation habituelle que les trois mots précédens ; mais ils en ont davantage au ſecours qu'on attend ou au

remede qu'on cherche, avec cette différence entre eux deux, que le *beſoin* ſemble moins preſſant que la *néceſſité*.

Une heureuſe étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y ſont nés ; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail aſſidu eſt le remede contre l'*indigence* ; ſi l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juſte punition de la faineantiſe. Les ſages précautions préviennent la *diſette* ; les conſommations ſuperflues & immodérées la cauſent quelquefois. Quand on eſt dans le *beſoin*, c'eſt à ſes amis qu'il faut demander de l'aide ; mais il faut auſſi s'aider ſoi-même de peur de les importuner. Le moyen d'être ſecouru dans une extreme *néceſſité* eſt d'implorer les perſonnes vraiment charitables.

Les Lettres ne ſont guere cultivées au milieu des richeſſes, & elles le ſont mal dans la *pauvreté* ; une fortune honnête eſt leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaiſir que procurent les grands biens à ceux qui les poſſedent, eſt de pouvoir répandre un ſuperflu qui fourniſſe le néceſſaire à ceux qui ſont dans l'*indigence* ; s'ils penſent & uſent autrement de leur fortune, ils en ſont indignes. Les *diſettes* qui arrivent dans

dans l'Etat ſont une marque indubitable que la police n'y eſt pas parfaite, ou qu'elle n'y eſt pas fidelement adminiſtrée. On connoit le véritable ami dans le *beſoin* ; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas ſe mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne ſe laiſſe point abattre dans la *néceſſité* ; il cherche des expédiens pour en ſortir ; ou il la ſoufre avec une patience que l'obſcurité n'empeche pas d'être héroïque.

BETE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithetes attaquent l'eſprit, & font entendre qu'on en manque preſque dans tout ; avec cette différence qu'on eſt *bête* par défaut d'intelligence, *ſtupide* par défaut de ſentiment, *idiot* par défaut de connoiſſance.

C'eſt en vain qu'on fait des leçons à une *bête* ; la nature lui a refuſé les moyens d'en profiter. Tous les ſoins des maîtres ſont perdus auprès d'un *ſtupide*, s'ils ne trouvent le ſecret de lui donner de l'émulation & de le tirer de ſon aſſoupiſſement. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'inſtruire un *idiot* ; il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées ſen-

ſibles,& ſavoir ſe proportioner à ſa façon de penſer, pour élever celle-ci juſqu'au niveau de celle qu'on veut lui inſpirer.

Il y a des *bêtes* qui croyent avoir de l'eſprit ; leur converſation fait le ſupplice des perſonnes qui en ont véritablement ; & leur caractere va quelquefois juſqu'à être très-incommode dans la ſociété, ſurtout lorſqu'à la *bêtiſe* & à la vanité elles joignent encore le caprice ; comment tenir contre des gens qui, ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils diſent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une ſupériorité de génie, & qui boufis d'amour-propre debitent des ſottiſes comme des maximes, & ſont toujours prêts à ſe fâcher du moindre mot & à prendre une politeſſe pour une inſulte. Les *ſtupides* ne ſe piquent point d'eſprit, & en cherchent encore moins chez les autres ; il ne faut pas non plus ſe piquer d'en avoir avec eux ; ils n'entrent pour rien dans la ſociété ; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la ſolitude. Les *idiots* ſont quelquefois frapés des traits d'eſprit ; mais à leur maniere, par une eſpece d'éblouïſſement & de ſurpriſe, qu'ils témoignent d'une façon ſinguliere, capable de réjouïr ceux qui ſavent ſe faire des plaiſirs de tout.

BONHEUR. PROSPERITE'.

Le *bonheur* eſt l'effet du haſard ; il arrive inopinément. La *proſpérité* eſt le ſuccès de la conduite ; elle vient par degrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur* ; les ſages ne *proſperent* pas toujours.

On dit du *bonheur* qu'il eſt grand, & de la *proſpérité* qu'elle eſt rapide.

Le premier de ces mots ſe dit également pour le mal qu'on évite, comme pour le bien qui ſurvient ; mais le ſecond n'eſt d'uſage qu'à l'égard du bien que les ſoins procurent.

Le Capitole ſauvé de la ſurpriſe des Gaulois par le chant des oies ſacrées, & non par la vigilance des ſentinelles, eſt un trait d'hiſtoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains qu'à faire honeur à leur commandement militaire en cette occaſion ; quoique dans toutes les autres la ſageſſe de la conduite ait autant contribué à leur *proſpérité* que la valeur du ſoldat.

BONHEUR. FELICITE'. BEATITUDE.

Ces trois mots ſignifient également un état avantageux & une ſituation gracieu-

ſe. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matiere des plaiſirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulierement l'état du cœur, diſpoſé à gouter le plaiſir & à le trouver dans ce qu'on poſſede. Celui de *béatitude*, qui eſt du ſtile myſtique, déſigne l'état de l'imagination prévenue & pleinement ſatisfaite des lumieres qu'on croit avoir, & du genre de vie qu'on a embraſſé.

Nôtre *bonheur* brille aux yeux du public, & nous expoſe ſouvent à l'envie. Nôtre *félicité* ſe fait ſentir à nous ſeuls, & nous donne toujours de la ſatisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & ſe perfectionne au-delà de la vie temporelle.

On eſt quelquefois dans un état de *bonheur* ſans être dans un état de *félicité*: la poſſeſſion des biens, des honeurs, des amis, & de la ſanté fait le *bonheur* de la vie; mais ce qui en fait la *félicité*, c'eſt l'uſage, la jouïſſance, le ſentiment, & le gout de toutes ces choſes. Quant à la *béatitude*, elle eſt le partage des dévots, & dépend, dans chaque religion, de la perſuaſion de l'eſprit, ſans qu'il ſoit néanmoins beſoin pour cet effet d'en

d'en avoir ni d'en faire uſage.

Les choſes étrangeres ſervent au *bonheur* de l'homme; mais il faut qu'il faſſe lui-même ſa *félicité*, & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier eſt pour les riches, la ſeconde pour les ſages, & la troiſieme pour les pauvres d'eſprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le *terme* eſt où l'on peut aller. Les *limites* ſont ce qu'on ne doit point paſſer. Les *bornes* ſont ce qui empeche de paſſer outre.

On aproche ou l'on éloigne le *terme*. On reſſerre ou l'on étend les *limites*. On avance ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* apartiennent à la choſe; ils la finiſſent. Les *bornes* lui ſont étrangeres; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans ſa ſphere.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité, que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du monde. La mer, les Alpes, & les Pirénées ſont les *bornes* naturelles de la France.

Le terme de la proſpérité arrive ſouvent dans le moment qu'on projette de

ne plus donner de *limites* à ſon pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à ſon ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux que dans le *terme* de nôtre vie. Les ſouhaits n'ont point de *limites*; l'accompliſſement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carriere. Nous ne ſommes heureux que quand les *bornes* de nôtre fortune ſont celles de nôtre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.

Habitant ſe dit uniquement par raport au lieu de la réſidence ordinaire, quel qu'il ſoit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une réſidence dans les villes, & un degré de condition qui tient le milieu entre la nobleſſe & le payſan. *Citoyen* a un raport particulier à la ſocieté politique; il deſigne un membre de l'Etat, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir, ſelon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuſes & fideles obſervations des voyageurs ſur les meurs des divers *habitans* de la terre contribuent, autant que l'exacte deſcription des lieux, à rendre leurs rélations intereſſantes. La

vraie

vraie politeſſe ne ſe trouve guere que chez les courtiſans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats républicains rien n'eſt au-deſſus de la qualité de *citoyen*; la perſonne même qui gouverne s'en fait honeur; un Stathouder, un Doge, un Sénateur, un Député ſont d'illuſtres citoyens qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéïſſent moins par ſoumiſſion que par une ſage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en eſt pas de même dans les Etats monarchiques; le pouvoir y éleve celui qui en eſt ſaiſi au deſſus de tous les autres, & ne laiſſe aucun titre commun qui ſente tant ſoit peu l'égalité; un Empereur, un Roi, un Duc ne ſont point des *citoyens*; ce ſont des princes qui gouvernent leurs peuples ou qui commandent à leurs Sujets; ceux-ci obéïſſent par ſoumiſſion; & le degré de modération ou d'excès dans cette ſoumiſſion fait que le vrai *citoyen* ſe conſerve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la ſervitude.

Il faut néceſſairement abandonner ſa patrie quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le perſonnage le plus ridicule dans le commerce de la ſociété eſt le *bourgeois* petit-maitre. Il étoit beau d'être

d'être ſimple *citoyen* Romain ſous les Conſuls; mais ſous les Empereurs, le Conſul même fut bien peu de choſe; & il y a aujourdui plus de vraie nobleſſe dans un roturier Suiſſe, qui eſt *citoyen* d'une patrie, que dans un Bacha Turc qui eſt eſclave d'un maitre.

BOUT. EXTREMITE'. FIN.

Ils ſignifient tous trois la derniere des parties qui conſtituent la choſe; avec cette différence que le mot de *bout*, ſupoſant une longueur & une continuité, repréſente cette derniere partie comme celle juſqu'où la choſe s'étend; que celui d'*extrémité*, ſupoſant une ſituation & un arrangement, l'indique comme celle qui eſt la plus reculée dans la choſe; & que le mot de *fin*, ſupoſant un ordre & une ſuite, la déſigne comme celle où la choſe ceſſe.

Le *bout* répond à un autre *bout*, l'*extrémité* au centre, & la *fin* au commencement. Ainſi l'on dit, le *bout* de l'allée, l'*extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une choſe d'un *bout* à l'autre. On pénetre de ſes *extrémités* juſque dans ſon centre. On la ſuit depuis ſon origine juſqu'à ſa *fin*.

BREF.

BREF. COURT. SUCCINT.

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée ; le tems ſeul eſt *bref*. *Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étendue ; la matiere & le tems ſont *courts*. *Succint* ne ſe dit que par raport à l'expreſſion ; le diſcours ſeulement eſt *ſuccint*.

On prolonge le *bref*. On allonge le *court*. On étend le *ſuccint*. Le long eſt l'opoſé des deux premiers ; & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux forment néanmoins un tems qui paroit toujours très *bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte* ; mais il lui importe beaucoup que tous les inſtans, s'il eſt poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement, mais l'habit *court* eſt plus commode & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'orateur doit être *ſuccint* ou diffus, ſelon le ſujet qu'il traite & l'occaſion où il parle.

BUT. VUES. DESSEINS.

Le *but* eſt plus fixe ; c'eſt où l'on veut aller ; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir ; & l'on fait ſes efforts pour y arriver.

river. Les *vûës* ſont plus vagues ; c'eſt ce qu'on veut procurer ; on prend les meſures qu'on juge y être utiles ; & l'on tâche de réüſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme ; c'eſt ce qu'on veut exécuter ; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres, & on travaille à en venir à bout.

Un bon prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon Etat floriſſant par les arts, les ſciences, la juſtice, & l'abondance ; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vûe*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le ciel, d'autre *vûe* que de plaire à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vûes*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vûes* chimériques, & de former des *deſſeins* qu'on ne ſauroit exécuter.

Si mes *vûes* ſont juſtes, j'ai un *deſſein* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DEGUISER.

On *cache* par un profond ſecret ce qu'on ne veut pas manifeſter. On *diſſimule* par une conduite reſervée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguiſe* par des aparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du ſoin & de l'attention à *cacher*; de l'art & de l'habileté à *diſſimuler*; du travail & de la ruſe à *déguiſer*.

L'homme *caché* veille ſur lui-même, pour ne ſe point trahir par indiſcrétion. Le *diſſimulé* veille ſur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoitre. Le *déguiſé* ſe montre autre qu'il n'eſt, pour donner le change.

Si l'on veut réüſſir dans les affaires d'interêt & de politique, il faut toujours *cacher* ſes deſſeins, les *diſſimuler* ſouvent, & les *déguiſer* quelquefois; pour les affaires de cœur, elles ſe traitent avec plus de franchiſe, du moins de la part des hommes.

Il ſuffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorſqu'on les éclaire; il faut être *diſſimulé* pour ceux qui voient ſans le ſecours d'un flambeau; mais il eſt néceſſaire d'être parfaitement *déguiſé* pour ceux

ceux qui, non contens de percer les ténebres qu'on leur opoſe, diſcutent la lumiere dont on voudroit les éblouïr.

Quand on n'a pas la force de ſe corriger de ſes vices, on doit du moins avoir la ſageſſe de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui diſoit que pour ſavoir regner il faloit ſavoir *diſſimuler*, eſt vraie à tous égards, juſque dans le gouvernement domeſtique. Lorſque la néceſſité des circonſtances & la nature des affaires engagent à *déguiſer*, c'eſt politique; mais lorſque le gout de manege & la tournure d'eſprit y déterminent, c'eſt fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURÉ.

Soit que l'on conſidere ces mots dans le ſens qui a raport à la réalité de la choſe, ou dans celui qui a raport à la perſuaſion d'eſprit, leur différence eſt toujours analogique, comme on le remarquera par les traits ſuivans, où je les place tantôt dans l'un, & tantôt dans l'autre de ces deux ſens.

Certain ſemble mieux convenir à l'égard des choſes de ſpéculation, & partout où la force de l'évidence a lieu; les premiers principes ſont *certains*; ce que la raiſon démontre l'eſt auſſi. *Sûr* paroit être très à ſa place dans les choſes qui con-

concernent la pratique, & dans tout ce qui ſert à la conduite; les regles générales ſont *ſûres*; ce que l'épreuve vérifie l'eſt également. *Aſſuré* a un raport particulier à la durée des choſes, & au témoignage des hommes; les fortunes ſont *aſſurées*, mais légitimes dans tous les bons gouvernemens; les évenemens ne peuvent être mieux *aſſurés*, que par l'atteſtation des témoins oculaires, ou par l'uniformité des rélations.

On eſt *certain* d'un point de ſcience. On eſt *ſûr* d'une maxime de morale. On eſt *aſſuré* d'un fait ou d'un trait d'hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains*, pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſûre* n'eſt pas toujours la plus louable. La faveur des princes ne fut jamais un bien *aſſuré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſuré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* eſt ce qu'on doit ou ce qu'on peut porter; de là l'expreſſion pro-

proverbiale qui dit que la *charge* d'un baudet n'eſt pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* eſt ce qu'on porte ; ainſi l'on peut dire, dans le ſens figuré, que c'eſt riſquer ſa place que de ſe décharger totalement du *fardeau* des affaires ſur ſon ſubalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte celle d'une certaine impreſſion ſur ce qui porte ; voilà pourquoi l'on dit, plier ſous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle eſt forte ; du *fardeau*, qu'il eſt lourd ; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.

Le mot de *charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*enchantement* ſe dit proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *ſort* enferme particuliérement l'idée de quelque choſe qui nuit ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois, dans le ſens litéral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique ſupoſe, & dont la philoſophie ſe moque.

Les vieux contes diſent qu'il y a un *charme*

charme pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On lit dans les anciens romans que la puiſſance des *enchantemens* faiſoit ſubitement changer de meurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a crû & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *ſort*, altérer le tempérament & la ſanté, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon ſens ne voient point d'autres *charmes* dans le monde que le caprice des paſſions à l'égard de la raiſon, dont il ſuſpend ſouvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devroit naturellement & néceſſairement produire. Ils ne connoiſſent pas non plus d'autre *enchantement* que la ſéduction qui nait d'un gout dépravé & d'une imagination déréglée. Ils ſavent auſſi que tout ce qu'on attribue à un *ſort* malicieuſement jetté n'eſt que l'effet, ou d'une mauvaiſe conſtitution, ou d'une application phyſique de certaines choſes capables de déranger l'économie de la circulation du ſang, & par conſéquent propres à nuire à la ſanté & à bouleverſer les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute; afin

afin de l'empêcher d'y retomber ; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier ; on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les peres *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* ſéverement.

Le *châtiment* dit une correction ; mais la *punition* ne dit préciſément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il eſt eſſentiel, pour bien corriger, que le *châtiment* ne ſoit ni ne paroiſſe être l'effet de la mauvaiſe humeur. La juſtice demande que la *punition* ſoit rigoureuſe lorſque le crime eſt énorme.

Dieu nous *châtie* en pere pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas *punir* en juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de ſubordination, qui marque l'autorité ou la ſupériorité de celui qui *châtie* ſur celui qui eſt *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans ſa ſignification ; on n'eſt pas toujours *puni* par ſes ſupérieurs ; on l'eſt quelquefois par ſes égaux, par ſoi-même, par ſes inférieurs, par le ſeul événement des choſes, par le haſard, ou par

par les ſuites mêmes de la faute qu'on a commiſe.

Les parens que la tendreſſe empêche de *châtier* leurs enfans, ſont ſouvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'eſt pas d'un bon maitre de *châtier* ſon éleve pour toutes les fautes qu'il fait, parce que les *châtimens* trop fréquens contribuent moins à corriger du vice qu'à dégouter de la vertu. La conſervation de la ſociété étant le motif de la *punition* des crimes, la juſtice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent ou qui tendent à ſa ruine.

Il eſt du devoir des Eccléſiaſtiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation & de l'exemple; mais ce n'eſt point à eux à *châtier*, encore moins à *punir* le pécheur.

CIRCONSPECTION. CONSIDERATION. EGARDS. MENAGEMENS.

Une attention réfléchie & meſurée ſur la façon d'agir & de ſe conduire dans le commerce du monde par raport aux autres, & pour y contribuer à leur ſatisfaction plûtôt qu'à la ſienne, eſt l'idée

dée générale & commune que ces quatre mots préſentent d'abord ; dont il me paroit que voici les différentes aplications. La *circonſpection* a principalement lieu dans le diſcours, conſéquemment aux circonſtances préſentes & accidentelles, pour ne parler qu'à propos & ne rien laiſſer échaper qui puiſſe nuire ou déplaire ; elle eſt l'effet d'une prudence qui ne riſque rien. La *conſidération* nait des rélations perſonnelles, & ſe trouve particuliérement dans la maniere de traiter avec les gens, pour témoigner, dans les différentes occaſions qui ſe préſentent, la diſtinction ou le cas qu'on en fait ; elle eſt une ſuite de l'eſtime ou du devoir. Les *égards* ont plus de raport à l'état ou à la ſituation des perſonnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienſéance ou la politeſſe exige ; ils ſont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer & de faire de la peine, & pour tirer avantage de la ſociété, ſoit par le profit, ſoit par le plaiſir ; la ſageſſe les met en œuvre.

L'eſprit du monde veut de la *circonſpection* quand on ne connoit pas ceux devant qui l'on parle ; de la *conſidération*

tion pour la qualité & les gens en place : des *égards* envers les perſonnes intereſſées à ce dont eſt queſtion : & des *ménagemens* avec celles qui ſont d'un commerce difficile ou d'un ſyſteme opoſé.

Il faut avoir beaucoup de *circonſpection* dans les converſations qui roulent ſur la religion & ſur le gouvernement; parce que ce ſont matieres publiques, ſur lesquelles il n'eſt pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils penſent, ſi leurs penſées ſe trouvent opoſées aux uſages établis; & que d'ailleurs elles ſont confiées aux ſoins de gens à craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes interêts que de négliger de donner des marques de *conſidération* aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires, ou dont on eſpere quelque ſervice. L'on ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames; ils leur ſont dûs; elles les attendent; & ce ſeroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toujours dans les ſociétés, ſurtout avec les Grands; les *ménagemens* ſont donc néceſſaires pour les maintenir; ceux qui ſont les plus capables d'y

en aporter, n'y tiennent pas quelquefois le haut rang ; mais ils en ſont toujours les liens les plus forts, quoique ſouvent les moins aperçûs.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités ſe borne au ſujet qui les poſſede ; elles contribuent à ſa perfection, & ne ſont pour les autres qu'un objet de ſpéculation qui mérite leur aplaudiſſement, mais qui nuit quelquefois à leur ſatisfaction.

On eſt *retenu* dans ſes paroles & dans ſes actions ; le trop de liberté qu'on s'y donne eſt le défaut contraire ; quand il eſt pouſſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On eſt *modeſte* dans ſes deſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement ; ce qui fait trois genres de modeſtie, par raport au cœur, à l'eſprit, & au corps ; dont les vices opoſés ne ſont pas tous exprimés par le mot d'immodeſtie, qui ne déſigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des poſtures & des habits. La vanité eſt, par l'eſſor & la hauteur des airs qu'on ſe donne mal-à-propos, le vice opoſé au genre de *modeſtie* qui concerne l'eſprit. Celui qui eſt contraire à la *modeſtie* du

cœur

cœur eſt une ambition démeſurée, qui fait deſirer au-delà de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* eſt bonne par-tout, mais elle eſt abſolument néceſſaire en public & avec les Grands ; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe ſi on s'y livre trop ; car ils ſe reſervent toujours un certain droit de reſpect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémiſſible. La *modeſtie* eſt un ornement pour les perſonnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & diſtingué, & pour celles à qui leur métier permet tout ſans conſéquence ; mais elle eſt pour toutes les autres perſonnes une vertu indiſpenſable & d'état, ſans laquelle elles ne ſauroient paroître décemment ni éviter le ridicule.

COEUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTREPIDITE'.

Le *cœur* bannit la crainte ou la ſurmonte ; il ne permet pas de reculer, & tient ferme dans l'occaſion. Le *courage* eſt impatient d'attaquer ; il ne s'embaraſſe pas de la difficulté, & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur ; elle ne cede pas à la réſiſtan-

ce, & continue l'entrepriſe malgré les opoſitions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoit pas la peur ; elle court au danger de bonne grace, & préfere l'honeur au ſoin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de ſang froid le péril le plus évident ; elle n'eſt point effrayée d'une mort préſente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces mots plus de raport à l'action que dans celle des deux derniers ; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particuliere un certain raport au danger, que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* ſoutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expoſe. L'*intrépidité* fait qu'on ſe ſacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais ; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir ; que la *valeur* ne nous faſſe pas mépriſer l'ennemi ; que la *bravoure* ne ſe pique pas de paroitre mal-à-propos ; & que *l'intrépidité* ne ſe montre que dans le cas où le devoir & la néceſſité y engagent.

COLERE. COURROUX. EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe, ou qui nous manque dans l'occaſion, fait le caractere commun que ces trois mots expriment. Mais la *colere* dit une paſſion plus intérieure & de plus de durée, qui diſſimule quelquefois, & dont il faut alors ſe défier. Le *courroux* enferme dans ſon idée quelque choſe qui tient de la ſupériorité, & qui reſpire hautement la vengeance ou la punition; il eſt auſſi d'un ſtile plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui paſſe promtement.

Le cœur eſt véritablement piqué dans la *colere*, & il a peine à pardonner ſi l'on ne s'adreſſe pas directement à lui; mais il revient dès qu'on ſait le prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige ſimplement une ſatisfaction; & parce qu'il agit alors plus par jugement que par ſentiment, il en eſt plus difficile à apaiſer. Il arrive aſſez ordinairement que la chaleur du ſang & la pétulence de l'imagination occaſion-

nent l'*emportement* ſans que le cœur ni l'eſprit y ayent part ; il eſt alors tout mécanique, c'eſt pourquoi la raiſon n'eſt point de miſe à ſon égard ; il n'y a donc qu'à céder juſqu'à ce qu'il ait eu ſon cours.

La *colere* marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité ; celle de la femme eſt la plus dangereuſe. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté ; celui du Prince eſt le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience ; celui de nos amis eſt le plus deſagréable & le plus dur à ſoutenir.

COMMANDEMENT. ORDRE. PRECEPTE. INJONCTION. JUSSION.

Les deux premiers de ces mots ſont de l'uſage ordinaire ; le troiſieme eſt du ſtile doctrinal ; & les deux derniers ſont des termes de juriſprudence ou de chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité ; on *commande* pour être obéï. Celui d'*ordre* a plus de raport à l'inſtruction du ſubalterne ; on donne des *ordres* afin qu'ils ſoient exécutés. Celui de *précepte* indique plus préciſément l'empire ſur les conſciences ; il dit quelque choſe de moral

moral qu'on eſt obligé de ſuivre. Celui d'*injonction* déſigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement; on s'en ſert lorſqu'il eſt queſtion de ſtatuer, à l'égard de quelque objet particulier, une regle indiſpenſable de conduite. Enfin celui de *juſſion* marque plus poſitivement la puiſſance arbitraire; il enferme une idée de deſpotiſme, qui gêne la liberté, & force le magiſtrat à ſe conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement*; la bonne diſcipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre*; il doit être précis. On donne ſouvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Légiſlateur; c'eſt l'effet ordinaire du commentaire. Il eſt bon, quelque formelle que ſoit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre, lorſque les circonſtances particulieres rendent abuſive la regle générale. Il me ſemble que les Cours de Juſtice ne ſauroient trop prévenir les Lettres de *Juſſion*, & que le Miniſtere ne doit en uſer que très ſobrement.

REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.

On dit aſſez indifféremment & ſans

beaucoup de choix qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroit néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, ensorte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légere part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*; mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne*; & lorsqu'elle nous est plus sensible & personnelle, nous disons qu'elle nous *touche*. Il me paroit aussi qu'on se sert plus communément du mot de *regarder* lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a des prétentions ou des démêlés d'interêt; qu'on employe avec plus de grace celui de *concerner*, lorsqu'il s'agit de choses commises au soin & à la conduite; & que celui de *toucher* se trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honeur, & de fortune.

Il n'en est pas des biens publics comme des particuliers; la succession *regarde* toujours ceux-mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent; il est difficile qu'aucun d'eux se conserve long-

long-tems dans une parfaite neutralité, tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier Miniſtre; il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou interêts du dehors; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particulierement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari pour qu'il doive y avoir l'œil; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence. Les affaires des Moines *touchent* trop la Cour de Rome pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſance, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorſqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquietent mal-à-propos de ce qui ne les *regarde* pas, ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point, & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder ſupoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſupoſe que l'éloignement ou la diverſité.

On *accorde* les différends. On *concilie* les eſprits.

Il paroit impoſſible d'*accorder* les Libertés de l'Egliſe Gallicane avec les préten-

tentions de la Cour de Rome ; il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car il ſera toujours très-difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Conſiſtoire.

On employe le mot d'*accorder* pour les opinions qui ſe contrarient, & celui de *concilier* pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.

Le défaut de juſteſſe dans l'eſprit eſt pour l'ordinaire ce qui empêche les Docteurs de l'Ecole de s'*accorder* dans leurs diſputes. La connoiſſance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonſtances où il peut être employé, ſert beaucoup à *concilier* les auteurs.

DE-CONDITION. DE-QUALITÉ.

La premiere de ces expreſſions a beaucoup gagné ſur l'autre ; mais quoique ſouvent très ſynonymes dans la bouche de ceux qui s'en ſervent, elles retiennent toujours dans leur propre ſignification le caractere qui les diſtingue, auquel on eſt obligé d'avoir égard en certaines occaſions pour s'exprimer d'une maniere convenable. *De-qualité* enchérit ſur *de-condition* ;

dition; car on ſe ſert de cette derniere expreſſion dans l'ordre de la bourgeoiſie, & l'on ne peut ſe ſervir de l'autre que dans l'ordre de la nobleſſe. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de-qualité*; un homme né dans la robe quoique roturier, ſe dit homme *de-condition*.

Il ſemble que de tous les citoyens partagés en deux portions, les gens *de-condition* en faſſent une & le peuple l'autre; diſtinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les perſonnes qui compoſent la premiere portion, celles qui ſont illuſtrées par la naiſſance ſoient les gens *de-qualité*.

Les perſonnes *de-condition* joignent à des meurs cultivées des manieres polies; & les gens *de-qualité* ont ordinairement des ſentimens élevés.

Il arrive ſouvent que les perſonnes nouvellement devenues *de-condition* donnent dans la hauteur des manieres, croyant en prendre de belles; c'eſt par-là qu'elles ſe trahiſſent, & font ſur l'eſprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de-qualité* confondent l'élévation des ſentimens avec l'énormité des idées qu'ils ſe font ſur le

mérite de la naiſſance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui eſt bourgeoiſie; c'eſt un défaut qui leur fait beaucoup plus perdre que gagner dans l'eſtime des hommes, ſoit pour leur perſonne, ſoit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

La *condition* a plus de raport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profeſſion.

Les richeſſes nous font aiſément oublier le degré de nôtre *condition*, & nous détournent quelquefois des devoirs de nôtre *état*.

Il eſt difficile de décider ſur la différence des *conditions*, & d'accorder là-deſſus les prétentions des divers *états*; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépenſe.

Quelques perſonnes font valoir leur *condition* faute de bien connoitre le juſte mérite de leur *état*.

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux premiers de ces mots ſupo-

ſent

ſent dans leur propre valeur une ſupériorité de lumieres que le dernier n'exprime pas ; mais en récompenſe celui-ci enferme une idée de crédit & d'aſcendant tout-à-fait étrangere aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne ſavent pas les chemins ; on *mene* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller ſeuls.

Dans le ſens litéral c'eſt proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mene*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mene* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politeſſe doit *guider* dans les procédés. Le gout peut *mener* dans les plaiſirs.

On nous *conduit* dans les démarches ; afin que nous faſſions préciſément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mene* chez les gens pour nous en procurer la connoiſſance.

Le ſage ne ſe *conduit* par les lumieres d'autrui, qu'autant qu'il ſe les eſt rendues propres. Une lecture attentive de l'Evangile ſuffit pour nous *guider* dans la voie du ſalut. Il y a de l'imbécillité à ſe laiſſer *mener* dans toutes ſes actions par la volonté d'un autre ; les perſonnes ſenſées

ſées ſe contentent de conſulter dans le doute, & prennent leur réſolution par elles-mêmes.

CONSENTIR. AQUIESCER. ADHERER. TOMBER-D'ACCORD.

Nous *conſentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *aquieſçons* à ce qu'on nous propoſe, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui eſt fait & conclu par d'autres, en l'autoriſant & en nous y joignant. Nous *tombons-d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'aprouvant.

On s'opoſe aux choſes auxquelles on ne veut pas *conſentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *aquieſcer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteſte celles dont on ne veut pas *tomber-d'accord*.

Il me ſemble que le mot de *conſentir* ſupoſe un peu de ſupériorité; que celui d'*aquieſcer* emporte un peu de ſoumiſſion; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complaiſance; & que *tomber-d'accord* marque un peu d'averſion pour la diſpute.

Les

Les parens *conſentent* à l'établiſſement de leurs enfans. Les parties *aquieſcent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adhérent* aux caprices de leurs maitreſſes. Les bonnes-gens *tombent-d'accord* de tout.

CONTENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'eſt un ſentiment qui rend l'ame tranquile. La *joie* regarde particulierement la démonſtration extérieure; c'eſt une expreſſion du cœur qui agite quelquefois l'eſprit. La *ſatisfaction* regarde plus les paſſions; c'eſt un retour ſur le ſuccès dans lequel on s'aplaudit. Le *plaiſir* regarde principalement le gout; c'eſt une ſenſation gracieuſe dont les ſuites peuvent quelquefois être deſagréables.

Il eſt difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un eſprit borné qui ſe livrent à une *joie* immodérée. La *ſatisfaction* ne ſe trouve guere avec une ambition démeſurée. Il eſt rare de gouter un *plaiſir* pur, qui ne ſoit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

On eſt *ſatisfait* quand on a obtenu ce qu'on ſouhaitoit. On eſt *content* lorſqu'on ne ſouhaite plus.

Il arrive ſouvent qu'après s'être *ſatisfait*, on n'en eſt pas plus *content*.

La poſſeſſion doit toujours nous rendre *ſatisfaits* ; mais il n'y a que le gout de ce que nous poſſédons qui puiſſe nous rendre *contens*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *conte* eſt une avanture feinte & narrée par un auteur connu. Une *fable* eſt une avanture fauſſe divulguée dans le public, & dont on ignore l'origine. Un *roman* eſt un compoſé & une ſuite de pluſieurs avantures ſupoſées.

Le mot de *conte* eſt plus propre lorſqu'il n'eſt queſtion que d'une avanture de la vie privée ; on dit, le *conte* de la matrone d'Epheſe. Le mot de *fable* convient mieux lorſqu'il s'agit d'un évenement qui regarde la vie publique ; on dit, la *fable* de la papeſſe Jeanne. Le mot de *roman* eſt à ſa place lorſque la deſcription d'une vie illuſtre ou extraordinaire fait le ſujet de la fiction ; on dit, le *roman* de Cléopatre.

Les *contes* doivent être bien narrés ; les *fables* bien inventées ; & les *romans* bien ſuivis.

Les bons *contes* divertiſſent les honnêtes-gens ; ils ſe plaiſent à les entendre. Les *fables* amuſent le peuple ; il en fait des articles de foi. Les *romans* gatent le gout des jeunes perſonnes ; elles en préferent le merveilleux outré au naturel ſimple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUITE.

Continuation eſt pour la durée. *Continuité* eſt pour l'étendue.

On dit, la *continuation* d'un travail & d'une action ; la *continuité* d'un eſpace & d'une grandeur ; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuité* d'un même édifice.

CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit ſur le ſecond, comme celui-ci ſur le premier ; & le tout aux dépens de la liberté, qui eſt également ravie par l'action qu'ils ſignifient. Mais celui de *contraindre* ſemble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems

de

de la délibération, par des oposítions génantes qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination, qu'on suivroit si les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer* paroit proprement exprimer une attaque portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puissante qui fait qu'on agit formellement contre sa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuse à laquelle on essaye en vain de résister.

Il faut quelquefois user de *contrainte* à l'égard des enfans, de *force* à l'égard du peuple, & de *violence* à l'égard des libertins.

Le sexe le plus foible & le plus docile est celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occasions où l'on n'est pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politesse de la table alloit jusqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque chose de plus fort. *Engager* dit quelque chose de plus gracieux.

cieux. On nous *oblige* à faire une choſe en nous en impoſant le devoir ou la néceſſité. On nous y *engage* par des promeſſes ou par de bonnes manieres.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde, à des corvées qui ne ſont point de leur gout. La complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRÉ.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la regle, & *malgré* les opoſitions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience. Le ſcélérat commet le crime, *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les intentions de leurs maîtres, & *malgré* leurs défenſes.

La témérité fait entreprendre *contre* les aparences du ſuccès; & la fermeté fait pourſuivre l'entrepriſe *malgré* les obſtacles qu'on y rencontre.

Il eſt plus aiſé de décider *contre* l'avis & le conſeil d'un ſage ami, que d'exécuter *malgré* la force & la réſiſtance d'un puiſſant ennemi.

La vérité doit toujours être ſoutenue

contre

contre les raisonnemens des faux-savans, & *malgré* les persécutions des faux-zélés.

COPIE. MODELE.

Le sens dans lequel ces mots sont synonymes ne se présente pas d'abord à l'esprit ; le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite sur un ouvrage qui en est l'original ; & un *modele* servant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une seconde réflexion nous fait voir que l'usage employe en beaucoup d'occasions ces deux mots sous une idée commune, pour marquer également l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & l'ouvrage fait d'après l'original ; *copie* se prenant ainsi que *modele* pour le premier ouvrage sur lequel on conduit le second ; & *modele* se prenant ainsi que *copie* pour le second ouvrage conduit sur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement synonymes ; c'est-à-dire, qu'ils le sont dans l'un & l'autre des sens dont l'institution ou la premiere idée sembloit avoir fait à chacun d'eux son partage, avec les différences suivantes.

Dans le premier sens, *copie* ne se dit qu'en

qu'en fait d'impreſſion, & du manuſcrit de l'auteur ſur lequel l'imprimeur travaille ; *modele* ſe dit en toute autre occaſion, dans la morale comme dans les arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel Imprimeur qui refuſe une excellente *copie*, en achete une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modele* de vertu. Je crois que les arts & les ſciences gagneroient beaucoup, ſi les auteurs s'attachoient plus à ſuivre leur génie qu'à imiter les *modeles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens, *copie* ſe dit pour la peinture, *modele* pour le relief. La *copie* doit être fidele, & le *modele* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſupoſe la reſſemblance avec plus de force que le premier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément juſque dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modeles* de l'Antique qui ſont au Louvre n'y figurent pas moins bien que les originaux des piéces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE. REPRIMANDER.

Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la maniere de rectifier le défaut. Celui qui *reprend* ne fait qu'indiquer ou relever

lever la faute. Celui qui *réprimande* prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes ſortes de fautes, ſoit en fait de meurs, ſoit en fait d'eſprit ou de langage. *Reprendre* ne ſe dit guere que pour les fautes d'eſprit & de langage. *Réprimander* ne convient qu'à l'égard des meurs & de la conduite.

Il faut ſavoir mieux faire pour *corriger*. On peut *reprendre* plus habile que ſoi. Il n'y a que les ſupérieurs qui ſoient en droit de *réprimander*.

Peu de gens ſavent *corriger*; beaucoup ſe mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'aviſent de *réprimander* ſans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* eſt ce qui diſtingue les traits & forme l'image viſible des objets par ſes variétés. Le *coloris* eſt l'effet particulier qui réſulte de la qualité & de la force de la *couleur* par raport à l'éclat, indépendemment de la forme & du deſſein. La premiere a ſes différences objectives diviſées par eſpeces & enſuite par nuances. Le ſecond n'a que des différences qualificatives diviſées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge ſont différentes eſpeces de *couleur*; le pâle, le clair, le

le foncé ſont des nuances ; mais rien de tout cela n'eſt le *coloris* ; parce qu'il eſt le tout enſemble, pris en général, dans ſon union, par une ſenſation abſtraite & diſtinguée de la ſenſation propre & eſſentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant ſur le viſage des Dames, & même de celles qui ſont le moins bien partagées en *couleur*.

Les Tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris* ; & l'on dit qu'ils en ſont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COURRE. COURIR.

Courre eſt un verbe actif ; c'eſt pourſuivre quelque choſe pour l'attraper. *Courir* eſt un verbe neutre ; c'eſt aller fort vite pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf ; *courir* à toutes brides : & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire, que pour *courre* les Bénéfices & les emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINDRE. APREHENDER. REDOUTER. AVOIR-PEUR.

On *craint* par un mouvement d'averſion

ſion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *aprehende* par un mouvement de deſir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire, dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *aprehender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort audeſſus de tout ; les Epicuriens *craignent* davantage la douleur ; mais les gens d'honeur penſent que l'infamie eſt ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on ſouhaite ardemment une choſe, plus on *aprehende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur ſe flate d'avoir, il doit toujours *redouter* le jugement du public. Les femmes *ont-peur* de tout, & il eſt peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit ; ceux qui n'*ont-peur* de rien ſont les ſeuls qui font honeur à leur ſexe.

DANGER. PERIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *riſque* regardent le bien qu'on peut perdre ; avec cette différence que *péril* dit quelque choſe de plus prochain, & que *riſque* indique d'une façon plus éloignée la poſſibilité de l'évenement. De là ces expreſſions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, ſauf à en courre les *riſques*.

Le ſoldat qui a l'honneur en recommandation ne craint point le *danger*, s'expoſe au *péril*, & court tranquilement tous les *riſques* du métier.

DANS. EN.

Lorſqu'il s'agit du lieu, *dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un raport du dedans au dehors ; on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en eſt pas ſorti ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un raport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être ; on eſt *en* ville, lorſqu'on n'eſt pas à ſa maiſon ; *en* campagne ou *en*

Province, quand on a quité Paris. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorſqu'il eſt queſtion du tems, *dans* marque plus particulierement celui où l'on exécute les choſes, & *en* marque plus proprement celui qu'on employe à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre.

Lorſque ces mots ſont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *en* pour le ſens général. Ainſi l'on dit, vivre *dans* une entiere liberté, être *dans* une fureur extreme, tomber *dans* une profonde létargie; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* létargie.

DANS-L'IDÉE. DANS-LA-TETE.

On a *dans-l'idée* ce qu'on penſe; on le croit. On a *dans-la-tête* ce qu'on veut; on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans-l'idée*, & nos deſſeins *dans-la-tête*.

Les courtiſans ſe mettent aiſément *dans-l'idée* que le Prince doit faire leur fortune; mais il en eſt peu qui ſe mettent

ent *dans-la-tête* de le mériter par des services marqués au coin de la vertu.

Le philoſophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, ſe forme *dans-l'idée* un ſyſteme, du moins vraiſemblable, ſur la nature, l'économie & la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de gouter le repos, ne ceſſe d'avoir *dans-la-tête* des projets d'agrandiſſement & d'élévation.

DE BON-GRE'. DE BONNE-VOLONTE'. DE-BON-COEUR. DE-BONNE-GRACE.

On agit *de-bon-gré* lorſqu'on n'y eſt pas forcé; *de-bonne-volonté* lorſqu'on n'y a point de répugnance; *de-bon-cœur* lorſqu'on y a de l'inclination; & *de bonne-grace* lorſqu'on témoigne y avoir du plaiſir.

Ce qui eſt fait *de-bon-gré* eſt fait librement. Ce qui eſt fait *de-bonne volonté* eſt fait ſans peine. Ce qui eſt fait *de-bon-cœur* eſt fait avec affection. Ce qui eſt fait *de-bonne-grace* eſt fait avec politeſſe.

Il faut ſe ſoumettre *de-bon-gré* aux loix, obéïr à ſes maîtres *de-bonne-volonté*, ſervir ſes amis *de-bon cœur*, & faire plaiſir à ſes inférieurs *de-bonne-grace*.

DECLARER. DECOUVRIR. MANIFESTER. REVELER. DECELER.

Faire connoitre ce qui étoit ignoré eſt la ſignification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'eſt dire les choſes exprès & de deſſein, pour en inſtruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir* c'eſt montrer, ſoit de deſſein, ſoit par inadvertance, ce qui avoit été caché juſqu'alors. *Manifeſter* c'eſt produire au dehors les ſentimens intérieurs. *Révéler* c'eſt rendre public ce qui a été confié ſous le ſecret. *Déceler* c'eſt nommer celui qui a fait la choſe, mais qui ne veut pas en être crû l'auteur.

Les criminels *déclarent* preſque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtiſans ne ſe *manifeſtent* pas aiſément. Les confeſſeurs *revélent* quelquefois par leur imprudence la confeſſion des pénitens. Quand on ne veut pas être *décelé*, il ne faut avoir aucun témoin de ſon action.

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le

le ſens où ils ſignifient la réſidence ; mais *demeurer* ſe dit par raport au lieu topographique où l'on habite ; & *loger* par raport à l'édifice où l'on ſe retire. On *demeure* à Paris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez ſoi, en hôtel garni.

Quand les gens de diſtinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels ; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots eſt de ne ſe point en aller ; & leur différence conſiſte en ce que *demeurer* ne préſente que cette idée ſimple & générale de ne pas quiter le lieu où l'on eſt ; & que *reſter* a de plus une idée acceſſoire de laiſſer aller les autres.

Il faut être hypocondre pour *demeurer* toujours chez ſoi ſans compagnie & ſans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *reſter* les dernieres aux cercles, pour diſpenſer les autres de médire d'elles.

Il paroit auſſi que le ſecond de ces mots convient mieux dans les occaſions où il y a une néceſſité indiſpenſable de ne pas bouger de l'endroit ; & que le

premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainſi l'on dit que la ſentinelle *reſte* à ſon poſte, & que le dévot *demeure* long-tems à l'Egliſe.

DE PLUS. D'AILLEURS. OUTRE-CELA.

De plus s'employe fort à propos lorſqu'il eſt ſeulement queſtion d'ajouter encore une raiſon à celles qu'on a déja dites; il ſert préciſément à multiplier, & n'a raport qu'au nombre. *D'ailleurs* eſt à ſa vraie place lorſqu'il s'agit de joindre une autre raiſon de différente eſpece à celles qu'on vient de raporter; il ſert proprement à raſſembler, & a un raport particulier à la diverſité. *Outre-cela* eſt d'un uſage très-convenable lorſqu'on veut augmenter par une nouvelle raiſon la force de celles qui ſuffiſoient par elles ſeules; il ſert principalement à renchérir, & a un raport ſpécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat ſe ſoutienne, il faut que ceux qui gouvernent ſoient modérés, que ceux qui doivent obéir ſoient dociles, & que *deplus* les loix y ſoient judicieuſes. Il y aura toujours des guerres entre les hommes, parce qu'ils ſont ambitieux, que l'interêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zele de la religion les rend

rend cruels. L'Ecriture ſainte nous preche l'unité d'un Dieu, la raiſon nous la démontre, *outre-cela* toute la nature nous la fait ſentir.

DE-TOUS-COTES. DE-TOUTES-PARTS.

De-tous-côtés paroit avoir plus de raport à la choſe même dont on parle; & *de-toutes-parts* ſemble en avoir davantage aux choſes étrangeres qui environnent celle dont on parle.

On va *de-tous-côtés*. On arrive *de-toutes-parts*.

On voit un objet *de-tous-côtés*, lorſque la vûe ſe porte ſucceſſivement autour de lui & le regarde dans toutes ſes faces. On le voit *de toutes-parts*, lorſque tous les yeux qui l'entourent l'aperçoivent, quoiqu'il ne ſoit vû de chacun d'eux que par une de ſes faces.

Le malheureux a beau ſe tourner *de-tous-côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honeurs *de-toutes-parts*, comme la diſgrace attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *devin* découvre ce qui eſt caché.

Le *prophete* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le préſent & le paſſé. La *prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien inſtruit, & qui connoit le raport que les moindres ſignes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, paſſe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme ſage, qui voit les conſéquences dans leurs principes, & les effets dans leurs cauſes, peut ſe faire regarder du peuple comme un *prophete*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque choſe de plus fort pour la conſcience; il tient de la loi; la vertu nous engage à nous en aquiter. L'*obligation* dit quelque choſe de plus abſolu pour la pratique; elle tient de l'uſage; le monde ou la bienſéance exige que nous la rempliſſions.

Il eſt du *devoir* des Conſeillers de ſe rendre au Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges; & ils ſont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On ſe diſpenſe d'une *obligation*.

Il eſt du *devoir* d'un Eccléſiaſtique d'être vêtu modeſtement; & il eſt dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les

Les politiques ſe font moins de peine de négliger leur *devoir* que d'oublier la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DEMON.

Diable ſe prend toujours en mauvaiſe part ; c'eſt un eſprit mal-faiſant, qui porte au vice, tente avec adreſſe, & corromt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part ; c'eſt un fort génie, qui entraine hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altere la liberté. Le premier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que par fauſſe délicateſſe ils ſubſtituent à ſa place celui de *démon*.

La malice eſt l'apanage du *diable* ; la fureur eſt celui du *démon*. Ainſi l'on dit proverbialement, que le *diable* ſe mêle des choſes, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée ; & l'on dit que le *démon* de la jalouſie poſſede un mari, lorſqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes, pour faire parade d'un fond de vertu qu'ils n'ont pas & rejetter ſur un autre leur propre méchanceté, attribuent au *diable* une attention continuelle à les induire au crime. Les Poëtes dans leur entouſiaſme ſont agités d'un *démon*, qui les fait ſouvent ſortir des régles du bon ſens & prendre le phébus pour le ſublime du ſtile poëtique.

DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.

Le premier de ces mots ſert à marquer la nature des diſcours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuiſent à la réputation de ceux qui en ſont les auteurs ; avec cette différence que ce qui eſt *diffamant* eſt un obſtacle à la gloire, fait perdre l'eſtime, & attire le mépris des honnêtes gens ; que ce qui eſt *infamant* eſt une tache honteuſe dans la vie ; fait perdre l'honeur, & attire l'averſion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le Public, plus on eſt expoſé aux diſcours *diffamatoires* des jaloux & des mécontens. Qui a eu la ſottiſe ou le malheur de faire quelque action *diffamante*, doit être très attentif

tentif à ne ſe point donner des airs de vanité. Quand on a ſur ſon conte quelque choſe d'*infamant*, il faut ſe cacher entierement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* ſont plus propres à deshonorer ceux qui les compoſent, que ceux contre qui ils ſont faits. Rien n'eſt plus *diffamant* pour un homme que les baſſeſſes de cœur ; & rien ne l'eſt davantage pour les femmes que les foibleſſes de galanterie pouſſées à l'excès. Il n'eſt pour toutes ſortes de perſonnes rien de ſi *infamant* que les châtimens ordonnés par la Juſtice publique.

DIFFERENCE. DIVERSITE'. VARIETE'. BIGARRURE.

La *différence* ſupoſe une comparaiſon, que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empêchent la confuſion. La *diverſité* ſupoſe un changement, que le gout cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flate & le réveille. La *variété* ſupoſe une pluralité de choſes non reſſemblantes, que l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſupoſe un aſſem-

blage mal assorti, que le caprice forme pour se réjouir, ou que le mauvais gout adopte.

La *différence* des mots doit servir à marquer celle des idées. Un peu de *diversité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; si nous ne l'apercevons pas, c'est la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théatre.

DIFFEREND. DISPUTE. QUERELLE.

La concurrence des interêts cause les *différends*. La contrariété des opinions produit les *disputes*. L'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

On vuide le *différend*. On termine la *dispute*. On apaise la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint au défaut d'attention à la juste valeur des termes, est ce qui prolonge ordinairement les *disputes*. Il y a dans la plûpart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

DI-

DILIGENT. EXPEDITIF. PROMT.

Lorſqu'on eſt *diligent* on ne perd point de tems, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorſqu'on eſt *expéditif*, on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui ſe préſente; & on le finit tout de ſuite. Lorſqu'on eſt *promt* on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais, & la lenteur ſont les trois défauts opoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quite point; & l'homme *promt* en vient bientôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre, *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer, & *promt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *diſcernement* regarde non ſeulement la choſe, mais encore ſes aparences; pour ne la pas confondre avec d'autres; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe conſidérée en elle-même pour en pénétrer le vrai; c'eſt une connoiſſance qui pronon-

nonce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes ; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumieres juſque dans l'avenir ; il ſent le raport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin l'on peut dire du *diſcernement* qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empeche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais ; & l'on peut dire du *jugement* qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente, & empeche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorſqu'il eſt queſtion de choiſir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en raporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorſqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les ſciences veulent du *diſcernement* ; il eſt plus ou moins délicat, ſelon la fineſſe de l'eſprit & l'étendue des connoiſſances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement* ; il eſt plus

plus ou moins ſûr, ſelon la force de la raiſon & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *diſcernement* eſt une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement* eſt un étourdi.

DISTINGUER. SÉPARER.

On *diſtingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *ſépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on ſe fait des choſes, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les déſigne, ſervent à les *diſtinguer*. L'arrangement, la place, le tems, & le lieu ſervent à les *ſéparer*.

Vouloir trop ſe *diſtinguer* des perſonnes avec qui nous devons vivre, c'eſt leur donner occaſion à ſe *ſéparer* de nous.

La différence des modes & du langage *diſtingue* plus les nations que celle des meurs. L'abſence *ſépare* les amis ſans en deſunir le cœur; je n'oſerois dire la même choſe des amans; & ce n'eſt qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit que les abſens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots ſignifient que d'un tout on en fait pluſieurs parties; mais

mais celui de *diviſer* ne marque préciſément que la deſunion du tout pour former de ſimples parties ; & celui de *partager*, outre cette deſunion du tout, a de plus un certain raport à l'union propre de chaque partie pour en former de nouveaux touts particuliers.

La différence des interêts *diviſe* les Princes ; celle des opinions *partage* les peuples.

On *diviſe* le tout en ſes parties ; on le *partage* en ſes portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviſer* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRESENTER. OFFRIR.

L'idée du don eſt le fondement eſſentiel & commun qui rend ſynonyme en beaucoup d'occaſions la ſignification de ces mots. Mais *donner* eſt plus familier ; *préſenter* eſt toujours reſpectueux ; *offrir* eſt quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domeſtiques. Nous *préſentons* aux princes. Nous *offrons* aux dieux.

On *donne* à une perſonne afin qu'elle reçoive. On lui *préſente* afin qu'elle agrée. On lui *offre* afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui eſt à nous ; *offrir* que ce qui eſt en nôtre pouvoir ;

voir ; mais nous *préſentons* quelquefois ce qui n'eſt ni à nous ni en nôtre puiſſance.

Donner marque plus poſitivement l'acte de la volonté qui tranſporte actuellement la propriété de la choſe. *Préſenter* déſigne proprement l'action extérieure de la main ou du geſte, pour livrer la choſe dont on veut tranſporter la propriété ou l'uſage. *Offrir* exprime particuliérement le mouvement du cœur qui tend à ce tranſport. Ainſi la valeur des deux derniers mots a plus de raport à la partie préliminaire du don ; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté ; c'eſt pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *préſente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner* ; mais on ne peut changer l'ordre de ce ſens.

Les biens, le cœur, l'eſtime ſe *donnent*. Les reſpects, le pain-bénit, les cayers des Etats ou des délibérations ſe *préſentent*. Les ſervices perſonnels s'*offrent*.

Ce n'eſt pas toujours la libéralité qui fait *donner* ; l'interêt y a quelquefois beaucoup de part. La maniére de *préſenter* peut être plus agréable que le don même de la choſe. On *offre* plus ſouvent par

par pure politeſſe que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque ſens qu'on prenne ces mots, le plaiſir eſt toujours l'opoſé de la *douleur*, & le bien l'eſt du *mal*. Mais ils ne ſont proprement ſynonymes que dans le ſens où ils marquent une ſorte de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſoufrir ; & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité ; le *mal* dit quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là qu'elle eſt aiguë ; de l'autre qu'il eſt violent. On dit auſſi, par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

CHAGRIN. TRISTESSE. MÉLANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracaſſeries de la vie ; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions ; le gout des plaiſirs en eſt émouſſé. La *mélan-*

mélancolie eſt l'effet du tempérament ; les idées ſombres y dominent & en éloignent celles qui ſont réjouïſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorſqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorſque par un excès de ſenſibilité il s'en laiſſe entierement ſaiſir. Le ſang s'altere dans la *mélancolie*, lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe procurer des divertiſſemens & des diſſipations.

DROIT. DEBOUT.

On eſt *droit* lorſqu'on n'eſt ni courbé ni panché. On eſt *debout* lorſqu'on eſt ſur ſes pieds.

La bonne-grace veut qu'on ſe tienne *droit*. Le reſpect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice* ; c'eſt ce qui eſt dû à chacun. La *juſtice* eſt la conformité des actions avec le *droit* ; c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt dû. Le premier eſt dicté par la nature, ou établi par l'autorité ſoit divine ſoit humaine ; il peut quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde

conde eſt la regle qu'il faut toujours ſuivre ; elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les loix de la juſtice que de ſoutenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point ; il eſt ferme par ſa ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas ; il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante* & qui l'eſt le moins.

ECLAIRE. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne ſe trompe pas ; il ſait. Le *clairvoyant* ne ſe laiſſe pas tromper ; il diſtingue.

L'étude rend *éclairé*. L'eſprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoit la juſtice d'une cauſe ; il eſt inſtruit de la loi qui la favoriſe ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénetre les circonſtances & la nature d'une cauſe ; il eſt d'abord au fait, & voit de quoi il eſt queſtion.

ECLAT.

ÉCLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit ſur le *brillant*, & celui-ci ſur le *luſtre*. De ſorte que c'eſt avec raiſon qu'on a critiqué l'expreſſion d'un auteur qui a défini le JE-NE-SAIS QUOI le *luſtre* du *brillant*, & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *luſtre*; il auroit même mieux dit s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui eſt abſolument mauvais. Mais ces mots ne ſont pas faits pour être ſous le régime l'un de l'autre; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant* ni le *brillant* du *luſtre*; encore moins le *luſtre* du *brillant* & le *brillant* de l'*éclat*; il faut opter pour l'un des trois, ſelon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer; ou ſi l'on veut les apliquer tous au même ſujet, il faut que ce ſoit ſans régime & par forme de gradation; en diſant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *luſtre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *luſtre* que les couleurs uſées.

Il ſemble que l'*éclat* tienne du feu; que le *brillant* tienne de la lumiere; & que le *luſtre* tienne du poli.

On

On ne ſe ſert guere du mot de *luſtre* que dans le ſens litéral, pour ce qui tombe ſous la vûe ; mais on employe quelquefois celui d'*éclat* & encore plus ſouvent celui de *brillant* dans le ſens figuré, pour le diſcours & les ouvrages de l'eſprit. Etant conſidérés dans ce ſens, il me paroit que c'eſt par la vérité, la force, & la nouveauté des penſées qu'un diſcours a de l'*éclat* ; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicateſſe de l'expreſſion ; & que c'eſt par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la fraſe qu'on donne du *luſtre* à ce qu'on dit.

EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.

L'*effigie* eſt pour tenir la place de la choſe même. L'*image* eſt pour en repréſenter ſimplement l'idée. La *figure* eſt pour en montrer l'attitude & le deſſin. Le *portrait* eſt uniquement pour la reſſemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos myſteres. On fait des *figures* équeſtres de nos Rois. On grave les *portraits* des hommes illuſtres.

Effigie & *portrait* ne ſe diſent dans le ſens

ſens litéral qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *figure* ſe diſent de toutes ſortes de choſes. *Portrait* ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les Orateurs font, ſoit des perſonnes, des caracteres, ou des actions.

ELÉGANCE. ÉLOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* conſiſte à donner à la penſée un tour noble & poli, & à la rendre par des expreſſions châtiées, coulantes, & gracieuſes à l'oreille: que ce qui fait l'*éloquence* eſt un tour vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes, & figurées ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles.

L'*élégance* s'aplique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la fraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des idées. La premiere, contenté de plaire, ne cherche que les graces de l'élocution. La ſeconde, voulant perſuader, met du véhément & du ſublime dans le diſcours. L'une fait les beaux-parleurs; & l'autre les grands Orateurs.

DIFFICULTÉ. OBSTACLE. EMPECHEMENT.

La *difficulté* embaraſſe; elle ſe trouve ſur-

ſurtout dans les affaires, & en ſuſpend la déciſion. L'*obſtacle* arrête; il ſe rencontre proprement ſur nos pas, & barre nos démarches. L'*empechement* réſiſte; il ſemble mis exprès pour s'opoſer à l'exécution de nos volontés.

On dit, lever la *difficulté*, ſurmonter l'*obſtacle*, ôter ou vaincre l'*empechement*.

Le mot de *difficulté* me paroit exprimer quelque choſe qui nait de la nature & des propres circonſtances de ce dont il s'agit. Celui d'*obſtacle* ſemble dire quelque choſe qui vient d'une cauſe étrangere. Celui d'*empechement* fait entendre quelque choſe qui dépend d'une loi ou d'une force ſupérieure.

La diſpoſition des eſprits fait ſouvent naitre dans les traités plus de *difficultés* que la matiere même ſur laquelle il eſt queſtion de ſtatuer. L'éloquence de Démoſthene fut le plus grand *obſtacle* que Philipe de Macédoine trouva dans ſes routes politiques, & qu'il ne put jamais ſurmonter que par la force des armes. La proche parenté eſt un *empechement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de raport au nombre & à la quantité ; ſa propre énergie eſt d'ajouter & d'augmenter ; quand il n'y en a pas aſſez, il en faut *encore* ; l'amour eſt non ſeulement libéral, mais *encore* prodigue. *Auſſi* tient davantage de la ſimilitude & de la comparaiſon ; ſa valeur particuliere eſt de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choſes ; lorſque le corps eſt malade, l'eſprit l'eſt *auſſi* ; ce n'eſt pas ſeulement à Paris qu'il y a de la politeſſe, on en trouve *auſſi* dans la province.

ENFANT. PUÉRIL.

On aplique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on diroit d'un homme qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le premier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité, & le ſecond un défaut d'élévation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon ; un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoître le ſolide ; une conduite

puérile eſt une conduite ſans gout, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des ſentimens.

GAI. ENJOUE'. REJOUISSANT.

C'eſt par l'humeur qu'on eſt *gai*, par le caractere d'eſprit qu'on eſt *enjoué*, & par les façons d'agir qu'on eſt *réjoüiſſant*. Le triſte, le ſérieux, & l'ennuyeux ſont préciſément leurs opoſés.

Nôtre *gaieté* tourne preſqu'entierement à nôtre profit; notre *enjouement* ſatisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes; mais nous ſommes uniquement *réjoüiſſans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* eſt de bonne compagnie. Un homme *réjoüiſſant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertiſſemens, d'être *enjoué* dans les converſations libres,& il faut éviter d'être *réjoüiſſant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE-SAVOIR.

Enſeigner | c'eſt uniquement donner des leçons. *Aprendre* c'eſt donner des leçons dont on profite. *Inſtruire* c'eſt mettre

mettre au fait des choſes par des mémoires détaillés. *Informer* c'eſt avertir les perſonnes des évenemens qui peuvent être de quelque conſéquence. *Faire-ſavoir* c'eſt ſimplement raporter ou mander fidelement les choſes.

Enſeigner & *aprendre* ont plus de raport à tout ce qui eſt propre à cultiver l'eſprit & à former une belle éducation ; c'eſt pourquoi l'on s'en ſert très à propos lorſqu'il eſt queſtion des arts & des ſciences. *Inſtruire* a plus de raport à ce qui eſt utile à la conduite de la vie & au ſuccès des affaires : ainſi il eſt à ſa place lorſqu'il s'agit de quelque choſe qui regarde ou nôtre devoir ou nos interêts. *Informer* renferme particulierement, dans l'étendue de ſon ſens, une idée d'autorité à l'égard des perſonnes qu'on informe,& une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits ſont l'objet de l'*information* ; c'eſt par cette raiſon que ce mot eſt à merveille lorſqu'il eſt queſtion des ſervices ou des malverſations de gens employés par d'autres, & de la maniere dont ſe comportent les enfans, les domeſtiques, les ſujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raiſon à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire-ſavoir* a plus de

raport à ce qui ſatisfait ſimplement la curioſité ; deſorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Profeſſeur *enſeigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ſes leçons. L'Hiſtorien *aprend* à la poſtérité les événemens de ſon ſiecle. Le Prince *inſtruit* ſes Ambaſſadeurs de ce qu'ils ont à négocier : le Pere *inſtruit* auſſi ſes enfans de la maniere dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui ſe paſſe dans la province ; comme le ſurveillant *informe* les ſupérieurs de la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui leur ſont ſoumis. Les Correſpondans ſe *font-ſavoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils ſont.

Il faut ſavoir à fond pour être en état d'*enſeigner*. Il faut de la métode & de la clarté pour *aprendre* aux autres ; de l'expérience & de l'habileté pour bien *inſtruire* ; de la prudence & de la ſincérité pour *informer* à propos & au vrai ; des ſoins & de l'exactitude pour *faire-ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-

ques-uns en *aprennent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire*. Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être deſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font-ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre deſavantage.

ENTENDRE. ECOUTER. OUIR.

Entendre c'eſt être frapé des ſons. *Ecouter* c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on *n'entend* pas quoiqu'on *écoute*; & ſouvent on *entend* ſans *écouter*. *Ouïr* n'eſt guere d'uſage qu'au prétérit; il differe d'*entendre* en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe; on a quelquefois *ouï* parler ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de feindre de ne pas *entendre*. Il eſt mal-honnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte il faut avoir *ouï* diſtinctement.

ENTENDRE. COMPRENDRE. CONCEVOIR.

Se faire des idées conformes aux objets préſentés, c'eſt la ſignification com-

mune de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité qui a préciſément raport à la valeur des termes dont on ſe ſert ; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choſes qu'on explique ; & celle qu'exprime le mot de *concevoir* regarde plus particulierement l'ordre & le deſſin de ce qu'on ſe propoſe. Le premier s'aplique très-bien aux circonſtances du diſcours, au ton dont on parle, au tour de la fraſe, à la délicateſſe des expreſſions ; tout cela s'*entend*. Le ſecond paroit mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoiſſances ſpéculatives ; ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſieme s'employe avec grace pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans ; enfin tout ce qui dépend de l'imagination ſe *conçoit*.

On *entend* les langues ; on *comprend* les ſciences ; & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique, de *comprendre* ce qui eſt abſtrait, & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* déſigne un eſprit fin ; celle de *comprendre* déſigne un eſprit pénétrant ; celle de *concevoir* déſigne un eſprit net & métodique.

Le

Le courtiſan *entend* le langage des paſſions. L'homme docte *comprend* les queſtions métaphyſiques de l'école. L'architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui eſt délicat, ne *comprend* pas ce qui eſt relevé, & ne *conçoit* pas ce qui eſt grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot; ne s'entretenir que de choſes communes & ſenſibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de ſublimes; & mettre, autant que la converſation le permet, de l'ordre dans ſon diſcours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTETÉ. OPINIATRE. TÉTU. OBSTINÉ.

Ces épithetes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention, qui le ſéduit, & qui, lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empeche d'en aprouver & d'en gouter d'autres. Dans un *opiniâtre* ce défaut paroit être l'effet d'une conſtance mal-entendue, qui le confirme dans ſes volontés, & qui, lui

faiſant trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empeche de ſe retracter. Dans un *têtu* ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de ſoi-même, qui fait que, ſe conſultant ſeul, il ne conte pour rien le ſentiment d'autrui. Dans un *obſtiné* ce défaut me paroit provenir d'une eſpèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impoliteſſe, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* déſignent un défaut plus fondé ſur un eſprit trop fortement perſuadé, que ſur une volonté trop difficile à réduire, & dont par conſéquent le propre effet eſt de faire trop abonder en ſon ſens ; avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & ſe perſuade également les ſentimens des autres comme les ſiens, & même après quelque ſorte d'examen ou de raiſonnement ; au lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux ſiens propres, & le plus ſouvent du premier aſpect ſans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obſtiné* déſignent tout au contraire un défaut plus fondé ſur une volonté revêche que ſur une conviction d'eſprit ; & dont l'effet particulier tend directement à ne ſe point rendre au ſens des autres, malgré toutes lumieres contraires ; avec cette

cette différence, que l'*opiniâtre* refuſe ordinairement de ſe rendre à la raiſon par une opoſition à céder, qui lui eſt comme naturelle & de tempérament; au lieu que l'*obſtiné* ne s'en défend ſouvent que par une volonté de pur caprice, & de propos délibéré.

ENTIER. COMPLET.

Une choſe eſt *entiere* lorſqu'elle n'eſt ni mutilée, ni briſée, ni partagée, & que toutes ſes parties ſont jointes ou aſſemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle eſt *complette* lorſqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de raport à la totalité des portions qui ſervent ſimplement à conſtituer la choſe dans ſon intégrité eſſentielle. Le ſecond en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la choſe.

Les bourgeois dans les provinces occupent des maiſons *entieres*; à Paris ils n'ont pas toujours des apartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui nait du deſſein & de la conſtruction

ction de l'ouvrage ; & le *fini* celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclud tout défaut ; & l'autre montre un ſoin particulier, & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire n'eſt pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler n'eſt pas *fini*.

Les anciens ſe ſont plus attachés au *parfait*, & les modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *acheve* ce qui eſt comencé en continuant à y travailler. On *finit* ce qui eſt avancé en y mettant la derniére main. On *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faiſant diſcontinuer. De ſorte que l'idée caractériſtique d'*achever* eſt la conduite de la choſe juſqu'à ſon dernier période ; celle de *finir* eſt l'arrivée de ce période ; & celle de *terminer* eſt la ceſſation de la choſe.

Achever n'a proprement raport qu'à l'ouvrage permanent, ſoit de la main, ſoit de l'eſprit ; on deſire qu'il ſoit *achevé* par la curioſité qu'on a de le voir dans ſon entier. *Finir* ſe place particuliérement à l'égard de l'occupation paſſagére ; on ſouhaite qu'elle ſoit *finie* par l'envie

vie de s'en donner une autre ; ou par l'ennui d'être toujours apliqué à la même. *Terminer* ne ſe dit guere que pour les diſcuſſions, les différends, & les courſes.

Les eſprits légers commencent beaucoup de choſes ſans en *achever* aucune. Les perſonnes extrêmement prévenues en leur faveur ne donnent guere de louanges aux autres ſans *finir* par un correctif ſatirique. Ne peut-on pas douter de la ſageſſe de ces loix qui, au lieu de *terminer* les procès, ne ſervent qu'à les prolonger.

ENVIER. AVOIR-ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils poſſedent ; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons-envie* pour nous de ce qui n'eſt pas en nôtre poſſeſſion ; nous voudrions l'avoir. Le premier eſt un mouvement de jalouſie ou de vanité. Le ſecond l'eſt de cupidité ou de volupté.

Les ſubalternes *envient* l'autorité des ſupérieurs. Les enfans *ont envie* de tout ce qu'ils voyent.

Il me paroit qu'on ſe ſert plus à propos d'*envier* pour les avantages perſonnels & généraux ; mais qu'*avoir-envie* va mieux pour les choſes particulieres &

détachées de la perſonne. Ainſi l'on dit, *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir-envie* d'un mets.

EQUIVOQUE. AMBIGUITÉ. DOUBLE-SENS.

L'*équivoque* a deux ſens ; l'un naturel, qui paroit être celui qu'on veut faire entendre & qui eſt effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné, qui n'eſt entendu que de la perſonne qui parle, & qu'on ne ſoupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un ſens général ſuſceptible de diverſes interprétations ; ce qui fait qu'on a peine à démêler la penſée préciſe de l'auteur, & qu'il eſt même quelquefois impoſſible de la pénétrer au juſte. Le *double-ſens* a deux ſignifications naturelles & convenables, par l'une deſquelles il ſe préſente litéralement pour être compris de tout le monde ; & par l'autre il fait une fine alluſion pour n'être entendu que de certaines perſonnes.

Ces trois façons de parler ſont dans l'occaſion des ſubterfuges adroits pour cacher ſa véritable penſée. Mais on ſe ſert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguité* pour ne pas trop inſtruire ; & du *double-*

double-ſens pour inſtruire avec précaution.

Il eſt bas & indigne d'un honnête-homme d'uſer d'*équivoque* ; il n'y a que la ſubtilité d'une éducation ſcolaſtique qui puiſſe perſuader qu'elle ſoit un moyen de ſauver du naufrage ſa ſincérité ; car dans le monde elle n'empeche pas de paſſer pour menteur ou pour mal-honnête-homme, & elle y donne deplus un ridicule d'eſprit très mépriſable. L'*ambiguité* eſt peutêtre plus ſouvent l'effet d'une confuſion d'idées que d'un deſſein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent ; on ne doit en faire uſage que dans les occaſions où il eſt dangereux de trop inſtruire. Le *double-ſens* eſt d'un eſprit fin ; la malignité & la politeſſe en ont introduit l'uſage ; il faudroit ſeulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

ESPERER. ATTENDRE.

Le premier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même ; & il déſigne une confiance apuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particuliérement le moment heureux de l'évenement, ſans exclure ni déſigner, par ſa propre éner-

énergie ; aucun fondement de confiance. On *eſpere* d'obtenir les choſes ; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpere* ſoit plus une grace ou une faveur ; & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos demandes ; & nous en *attendons* de convenables à nos propoſitions.

J'*eſpere* que mon ouvrage ſera goûté du Public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GE'NIE.

Le ſens litéral d'*eſprit* eſt d'une vaſte étendue ; il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes ; & par conſéquent il eſt le fondement du raport & de la reſſemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a auſſi un ſens parti-

particulier & d'un uſage moins étendu, qui le diſtingue & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particuliere qu'il eſt ici placé, défini, & caractériſé. J'ai crû ce préliminaire néceſſaire pour aller au-devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caracteres ſuivans.

L'*eſprit* eſt fin & délicat; mais il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie; ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées; ſon propre eſt de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée; elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la regle; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon-ſens* eſt droit & ſûr: ſon objet ne va pas au-delà des choſes communes; il empeche d'être la dupe des charlatans & des fripons; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & clair-voyant; il bannit l'air imbécile & nigaud, met aiſément au fait des choſes,

choſes, parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & promte; elle épargne les longues explications; donne beaucoup d'ouverture pour les ſciences & pour les arts; met de la clarté dans les expreſſions & de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* eſt habile & pénétrante; elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles; rend les hommes propres aux divers emplois de la ſociété civile; fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute régulierement. Le *génie* eſt heureux & fécond; c'eſt plus un don de la nature qu'un ouvrage de l'éducation; quand on a ſoin de le cultiver, on en eſt toujours récompenſé par le ſuccès; il met du caractére & du gout dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne ſe pique point d'*eſprit*; s'attache à avoir de la *raiſon*; veille à ne ſe point écarter du *bon-ſens*; travaille à former ſon *jugement*; exerce ſon *entendement*; cherche à rendre ſa *conception* juſte; ſe procure en toutes choſes le plus d'*intelligence* qu'il peut, & ſuit ſon *génie*.

La bêtiſe eſt l'opoſé de l'*eſprit*; la folie l'eſt de la *raiſon*; la ſottiſe l'eſt du *bon-ſens*; l'étourderie l'eſt du *jugement*; l'im-

l'imbécilité l'eſt de *l'entendement* ; la ſtupidité l'eſt de la *conception* ; l'incapacité l'eſt de l'*intelligence* ; & l'ineptie l'eſt du *génie*.

Il faut, dans le commerce des Dames, de l'*eſprit*, ou du jargon qui en ait l'aparence. L'on n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon* dans les cercles d'amis. Le *bon-ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des Grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans. La *conception* fait gouter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

ETONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION.

Un évenement imprévû, ſupérieur aux connoiſſances & aux forces de l'ame, lui cauſe les ſituations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* eſt plus dans les ſens, & vient de choſes blâmables ou peu aprouvées. La *ſurpriſe* eſt plus dans l'eſprit, & vient de choſes extraordinaires. La *conſternation* eſt plus dans le cœur, & vient de choſes affligeantes. Le

Le premier de ces mots ne ſe dit guére en bonne part ; le ſecond ſe dit également en bonne & en mauvaiſe part ; & le troiſiéme ne s'employe jamais qu'en mauvaiſe part. La beauté d'une femme ne cauſe point d'*étonnement*, & ſa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami, comme celle d'un ennemi, peut cauſer de la *ſurpriſe*. Un accident qui attaque l'honeur ou qui dérange la fortune eſt capable de jetter dans la *conſternation*.

L'*étonnement* ſupoſe dans l'évenement qui le produit une idée de force ; il peut fraper juſqu'à ſuſpendre l'action des ſens extérieurs. La *ſurpriſe* y ſupoſe une idée de merveilleux ; elle peut aller juſqu'à l'admiration. La *conſternation* y en ſupoſe une de généralité ; elle peut pouſſer la ſenſibilité juſqu'à un entier abatement.

Les cœurs bien placés ſont toujours *étonnés* des perfidies, quelques fréquentes qu'elles ſoient. Le peuple eſt *ſurpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liſte des miracles ou des ſortileges. Dans les calamités publiques & dans les maux preſſans, on eſt *conſterné*, parce qu'on manque de reſſources, ou qu'on ſe défie de celles qu'on a.

Plus

Plus on eſt expérimenté moins on eſt ſuſceptible d'*étonnement*, parceque les choſes réelles donnent l'idée des poſſibles. L'eſprit ſupérieur trouve rarement un ſujet de *ſurpriſe*, parce qu'il ſait que ce qu'il ne connoit pas n'eſt pas plus extraordinaire que ce qu'il connoit; & que les cauſes cachées ſont également, comme les cauſes connues, des reſſorts mécaniques de la nature ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai Philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation*; parce-qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes premieres, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entiére ſoumiſſion.

ETRE. SUBSISTER. EXISTER.

Etre convient à toutes ſortes de ſujets, ſubſtances ou modes, & à toutes les manieres d'être, ſoit réelles, ſoit idéales, ſoit qualificatives ou rélatives. *Exiſter* ne ſe dit que des ſubſtances, & ſeulement pour en marquer l'être réel. *Subſiſter* s'aplique également aux ſubſtances & aux modes, mais avec un raport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions,

actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers raports, qu'ils *ſont*. On dit de la matiére, de l'eſprit, des corps, & de tous les êtres réels, qu'ils *exiſtent*. On dit des états, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établiſſemens qui ne ſont ni détruits, ni changés, qu'ils *ſubſiſtent*.

Le verbe *être* ſert ordinairement à marquer l'évenement de quelque modification ou propriété dans le ſujet; celui d'*exiſter* n'eſt d'uſage que pour exprimer l'évenement de la ſimple exiſtence; & l'on employe celui de *ſubſiſter* pour déſigner un évenement de durée, qui répond à cette exiſtence ou à cette modification. Ainſi l'on dit que l'homme *eſt* inconſtant, que le phénix n'*exiſte* pas, que tout ce qui eſt d'établiſſement humain ne *ſubſiſte* qu'un tems.

E'VEILLER. RE'VEILLER.

Le premier de ces mots eſt d'un plus fréquent uſage dans le ſens litéral; le ſecond eſt plus ſouvent employé dans le ſens figuré. L'un ſe fait quelquefois ſans le vouloir; mais l'autre marque ordinairement du deſſein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le ſommeil tendre. Il faut peu de choſe pour

pour *réveiller* une paſſion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

EVENEMENT. ACCIDENT. AVANTURE.

Evenement ſe dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, ſoit au Public, ſoit aux Particuliers; & il eſt le mot convenable pour les faits qui concernent l'Etat ou le gouvernement. *Accident* ſe dit de ce qui arrive de facheux, ſoit à un ſeul, ſoit à pluſieurs Particuliers; & il s'aplique également aux faits qui ne ſont pas perſonnels, comme à ceux qui le ſont. *Avanture* ſe dit uniquement de ce qui arrive aux perſonnes, ſoit que les choſes viennent inopinément, ſoit qu'elles ſoient la ſuite d'une intrigue; & ce mot marque quelque choſe qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me ſemble auſſi que le haſard a moins de part dans l'idée d'*évenement* que dans celle d'*accident* & d'*avanture*.

Les révolutions d'Etat ſont des *évenemens*; les chûtes d'édifices ſont des *accidens*; les bonnes-fortunes de jeunes gens ſont des *avantures*.

La vie eſt pleine d'*évenemens* que la prudence ne peut prévoir. La plûpart des *accidens* n'arrivent que par défaut d'at-

ten-

tention. Il eſt peu de gens qui aient vécu dans le monde ſans avoir eu quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE-EXCELLENT.

Exceller ſupoſe une comparaiſon, met au-deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpece, exclud les pareils, & s'aplique à toutes ſortes d'objets. *Etre-excellent* place ſimplement dans le plus haut degré ſans faire de comparaiſon; ſoufre des égaux; & ne convient bien qu'aux choſes de gout. Ainſi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Michel-Ange dans le deſſin, & que Silvia *eſt excellente* Actrice.

Quelque mécanique que ſoit un art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt excellent*, plus il eſt quelquefois dangereux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuſe* d'une faute aparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier, & part d'un fond de politeſſe. L'autre eſt pour arrêter la vengeance ou pour empécher la punition; & déſigne un mouvement de repentir.

Le

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promtement.

EXPE'RIENCE. ESSAI. EPREUVE.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des choſes ; elle décide de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, éclaircit le doute, & diſſipe l'ignorance. L'*eſſai* concerne particulierement l'uſage des choſes ; il juge de ce qui convient ou ne convient pas ; en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de raport à la qualité des choſes ; elle inſtruit de ce qui eſt bon ou mauvais, diſtingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour ſavoir, des *eſſais* pour choiſir, & des *épreuves* pour connoitre.

L'*expérience* confirme nos opinions ; elle eſt la mere de la ſcience. L'*eſſai* conduit nôtre gout ; il eſt la voie de la ſatisfaction. L'*épreuve* raſſûre nôtre confiance ; elle eſt le remede contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTE'RIEUR. DEHORS. APARENCE.

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit ; il fait partie

partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne ; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en aproche le plus. L'*aparence* eſt l'effet que la vûe de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vûe.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées font l'*extérieur* d'un château ; les foſſés, les cours, les jardins, & les avenues en font les *dehors* ; la figure, la grandeur, la ſituation, & le plan de l'architecture en font l'*aparence*.

Dans le ſens figuré, *extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes ; *dehors* eſt plus ordinaire pour les manieres & pour la dépenſe ; & *aparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide. Les pratiques de dévotion ſont des *aparences* qui ne décident rien ſur la vertu.

FACILE. AISE'.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui ſe fait ſans peine : mais le premier de ces mots

mots exclud proprement la peine qui nait des obſtacles & des opoſitions qu'on met à la choſe ; & le ſecond exclud la peine qui nait de l'état même de la choſe. Ainſi l'on dit que l'entrée eſt *facile*, lorſque perſonne n'arrête au paſſage ; & qu'elle eſt *aiſée*, lorſqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par la raiſon de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile* ; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il eſt *aiſé*.

Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir du mot de *facile* en dénommant l'action ; & de celui d'*aiſé* en exprimant l'évenement de cette action. De ſorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en eſt *facile*, & qu'il eſt *aiſé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs ſe forment les deux adverbes *aiſément* & *facilement*, qui, outre les différences qu'ils puiſent de leurs ſources, en ont encore une particuliere, que je dois ſans doute faire remarquer ici ; c'eſt que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'eſprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une perſonne de bonne ſociété, qu'elle comprend *aiſément* les choſes fines, & pardonne *facilement* les deſobli-

geantes ; plûtôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aiſément*. Ce choix eſt délicat, je l'avoue ; mais je le ſens, pourquoi un autre ne le ſentiroit-il pas ?

FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.

La *façon* nait du travail, & réſulte de la matiere miſe en œuvre ; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, ſelon qu'il eſt habile dans l'art. La *figure* nait du deſſein, & réſulte du contour de la choſe ; l'auteur du plan la fait plus ou moins réguliere, ſelon qu'il eſt capable de juſteſſe. La *forme* nait de la conſtruction, & réſulte de l'arrangement des parties ; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, ſelon qu'il ſait régler ſon imagination. La *conformation* ne ſe dit guere qu'à l'égard des parties du corps animal ; elle nait de leur raport, & réſulte de la diſpoſition qu'elles ont à s'aquiter de leurs fonctions ; la nature la produit plus ou moins convenable, ſelon la concurrence accidentelle des cauſes phyſiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte ſouvent ſur le prix de la matiere. On ne donne guere en architecture la *figure* ronde

ronde qu'aux pieces uniques & iſolées. Le Paganiſme a peint la Divinité ſous toutes ſortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'eſprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle eſt belle ou laide; de la *figure*, qu'elle eſt gracieuſe ou deſagréable; de la *forme*, qu'elle eſt ordinaire ou extraordinaire; & de la *conformation*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe.

La mode décide ſur la *façon*; l'ancienneté ayant toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure*; il ne s'agit que de l'avoir juſte. L'eſpece regle la *forme*; il faut y aſſujettir le gout. La proportion préſide à la *conformation*; les cauſes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'eſt point employé dans le ſens figuré; *façon*, *figure*, & *forme* le ſont; avec cette différence qu'alors le premier de ces mots ſe dit particuliérement à l'égard de l'action perſonnelle; le ſecond à l'égard de la contenance; & le troiſieme à l'égard du cérémonial.

Chacun a ſa *façon* propre de penſer & d'agir. Un homme qui ſoufre fait une

triſte *figure* avec des gens en pleine ſanté, qui ne reſpirent que la joie. La *forme* devient ſouvent plus eſſencielle que le fond.

FAÇONS. MANIERES.

Il me ſemble que *façons* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie; & que *manieres* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractere ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourdui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner des graces; & quelques femmes ont pris les *manieres* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe; cet échange n'eſt pas à l'avantage des premiers.

Les *manieres* de la Cour deviennent *façons* dans la Province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui eſt *fade* ne pique pas le gout. Ce qui eſt *inſipide* ne le touche point du tout. Ainſi le dernier enchérit ſur le premier; il ne manque à l'un qu'un degré d'aſſaiſonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'eſprit, ils ſont tous

tous les deux très éloignés du beau : mais le *fade* paroiſſant en affecter & en chercher les graces, déplait & choque ; l'*inſipide* ne paroiſſant pas même le connoitre, ennuye & rebute.

A l'égard de la beauté du ſexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*inſipide* qu'à ceux qui ſont d'un tempérament tout-à-fait inſenſible ; mais on dit, une beauté *fade*, lorſqu'elle n'eſt point animée, & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, ſoit de vivacité ou de langueur, qui ſont faits pour réveiller l'œil du ſpectateur.

FAIRE. AGIR.

On *fait* une choſe : on *agit* pour la *faire*.

Le mot de *faire* ſupoſe, outre l'action de la perſonne, un objet qui termine cette action & qui en ſoit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la perſonne, & peut deplus être lui-même l'objet du mot *faire*.

L'ambitieux pour *faire* réüſſir ſes projets ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La ſageſſe veut que dans tout ce que nous *faiſons* nous *agiſſions* avec réflexion.

FAMEUX. ILLUSTRE. CÉLEBRE. RENOMMÉ.

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux* n'eſt fondée que ſur une ſimple diſtinction du commun, qui fait parler du ſujet dans une vaſte étendue de contrées & de ſiecles ; ſoit que cette diſtinction ſe prenne en bonne ou en mauvaiſe part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illuſtre* eſt fondée ſur un mérite apuyé de dignité & d'éclat, qui fait non ſeulement connoitre, mais qui fait encore eſtimer le ſujet, & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célebre*, eſt fondée ſur un mérite de talent, mais de talent d'eſprit ou de ſcience, qui, ſans placer dans le grand & ſans ſupoſer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au ſujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé* eſt uniquement fondée ſur la vogue que donne le ſuccès ou le gout public, qui, ſans procurer beaucoup d'honeur au ſujet, le tire ſimplement de l'oubli, & rend ſon nom connu dans le monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, eſtimée par les François, eſt également *fameuſe* chez l'une & l'autre nation.

nation. Les Princes brillent pendant leur vie; mais ils ne ſont *illuſtres* dans la poſtérité que par les monumens de grandeur, de ſageſſe, & de bonté qu'ils laiſſent après eux. Il y a des auteurs *célebres* qu'il n'eſt pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, ſans faire courir beaucoup de riſque à ſa propre réputation. Il ſuffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris pour y faire bien vîte ſa fortune.

Fameux, *célebre*, & *renommé* ſe diſent des perſonnes & des autres choſes; mais *illuſtre* ne s'aplique qu'aux perſonnes, du moins quand on veut être ſcrupuleux ſur le choix des termes.

Eroſtrate chez les Grecs brûla le Temple de Diane pour ſe rendre *fameux*; il y réüſſit plus par la défenſe que les juges firent de le nommer que par ſon action: la plûpart de nos libelles ont le même ſort, ils ſe tirent de la pouſſiere & ſe rendent *fameux* par un Arrêt. La bataille de Cannes rendit les Cartaginois *illuſtres*; la journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les Eſpagnols; & ces deux actions ſont *célebres* dans l'hiſtoire, quoique malheureuſes pour les Peuples qui en ont conſervé la mémoire. Les Gobelins ont été des Teinturiers ſi *re-*

nommés que leur nom eſt demeuré au lieu où ils travailloient & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les vins de Falerne aient été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille eſt plus de bourgeoiſie. *Maiſon* eſt plus de qualité.

On dit, en parlant de naiſſance, être d'honnête *famille* & de bonne *maiſon*. On dit auſſi, *famille* royale & *maiſon* ſouveraine.

Les *familles* ſe font par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manieres diſtinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui paſſent de pere en fils. Les *maiſons* ſe forment par les titres, par les hautes dignités dont elles ſont illuſtrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FANE'E. FLE'TRIE.

Ces deux mots different entre eux du plus au moins ; le ſecond enchérit au-deſſus du premier ; une fleur qui n'eſt que *fanée*, peut quelquefois reprendre ſon éclat ; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La

La beauté, comme la fleur, ſe *fane* par la longueur du tems, & peut ſe *flétrir* promtement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.

Toutes ces qualités, très opoſées à la bonne ſociété, ſont l'effet & en même tems l'expreſſion d'un gout particulier, qui s'écarte mal à propos de celui des autres. C'eſt là l'idée générale qui les fait ſynonymes, & ſous laquelle ils ſont employés aſſez indifféremment dans beaucoup d'occaſions, parcequ'on n'a point alors en vûe les idées particulieres qui les diſtinguent. Mais chacun n'en a pas moins ſon propre caractere, que je crois rencontrer aſſez heureuſement en diſant, que s'écarter du gout par excès de délicateſſe ou par une recherche du mieux, faite hors de ſaiſon, c'eſt être *fantaſque*; s'en écarter par une ſingularité d'objet non convenable, c'eſt être *bizarre*; par inconſtance ou changement ſubit de gout, c'eſt être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penſer, c'eſt être *quinteux*; par groſſiereté de mœurs & défaut d'éducation, c'eſt être *bourru*.

Le *fantaſque* dit proprement quelque choſe de difficile ; le *bizarre* quelque choſe d'extraordinaire ; le *capricieux* quelque choſe d'arbitraire ; le *quinteux* quelque choſe de périodique ; & le *bourru* quelque choſe de mauſſade.

FATAL. FUNESTE.

Ils ſignifient également une choſe triſte & malheureuſe : mais le premier eſt plus un effet du ſort ; & le ſecond eſt plus une ſuite du crime.

Les gens de guerre ſont en danger de finir leurs jours d'une maniere *fatale* ; & les ſcélérats ſont ſujets à mourir d'une maniere *funeſte*.

Ces mots ont ſouvent un ſens augural, je veux dire qu'on s'en ſert pour marquer quelque choſe qui annonce un fâcheux évenement, ou qui en eſt l'occaſion. Alors *fatal* ne déſigne qu'une certaine combinaiſon, dans les cauſes inconnues, qui empeche que rien ne réüſſiſſe, & fait toujours arriver le mal plûtôt que le bien. *Funeſte* préſage des accidens plus grands & plus accablans, ſoit pour la vie, pour l'honneur, ou pour le cœur.

La galanterie fait la fortune aux uns & devient *fatale* aux autres. Toute liaiſon

ſon nouée par le vice eſt *funeſte.*

FAUTE. DEFAUT. DEFECTUOSITE. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans ſon idée un raport acceſſoire à l'auteur de la choſe ; enſorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il déſigne auſſi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la choſe ſans raport à l'auteur ; mais il exprime un mal qui conſiſte dans un écart poſitif de la regle. *Defectuoſité* marque quelque choſe qui n'eſt pas mal par lui-même, mais uniquement par raport au but de la choſe, ou au ſervice qu'on s'en propoſe. *Vice* dit un mal qui nait du fond ou de la diſpoſition naturelle de la choſe, & qui en corromt la bonté. *Imperfection* déſigne quelque choſe de moins de conſéquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il eſt plus d'uſage dans la morale que dans la phyſique & dans la mécanique.

La conceſſion d'un pouvoir ſans bornes eſt une grande *faute* dans l'établiſſement du gouvernement ; il n'eſt point de légiſlateur qui l'ait faite. Quelques connoiſſeurs ont obſervé qu'il y avoit

dans la Chapelle de Verſailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaiſſeau ne répondoit pas à l'élévation. La roture eſt en France une *défectuoſité* qui prive les ſujets de beaucoup de places brillantes, dont ils ſeroient néanmoins capables, comme la nobleſſe en eſt une en Suiſſe, qui empêche d'avoir part au gouvernement. L'indigeſtion cauſée par un excès d'alimens eſt moins dangereuſe que celle qui vient du *vice* de l'eſtomac. Les perſonnes ſcrupuleuſes regardent les *imperfections* comme de vrais péchés, dont Dieu doit les punir; mais les Chrétiens raiſonnables ne les regardent que comme les ſuites néceſſaires de l'humanité, dont Dieu ſe ſert ſimplement pour les humilier, & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PECHE'. DE'LIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la foibleſſe humaine; elle va contre les regles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur; il eſt contre les loix de la nature. Le *péché* ne ſe dit que par raport aux préceptes de la religion; il va proprement contre les mouvemens de la conſcience. Le *délit* part de la déſobéiſſance ou de la rebellion

bellion contre l'autorité légitime ; il eſt une tranſgreſſion de la loi civile ; voilà pourquoi il eſt du ſtile du palais. Le *forfait* vient de ſcélérateſſe & d'une corruption entiére du cœur, il bleſſe les ſentimens d'humanité, viole la foi, & attaque la ſûreté publique.

Les emportemens de la colere & les intrigues de la galanterie ſont des *fautes*. Les calomnies & les aſſaſſinats ſont des *crimes*. Les menſonges & les jugemens téméraires ſont des *péchés*. Les duels & les contrebandes ſont des *délits*. Les incendies & les empoiſonnemens ſont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider ſur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTE'. DE'DAIN.

Le premier de ces mots ſe dit également en bien & en mal ; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaiſe part ; parce que c'eſt dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un ſentiment qui nous empeche de nous familiariſer, & qui nous éloigne des perſonnes que nous croyons au deſſous de nous, ſoit par

par la naiſſance, les biens, ou les talens; avec cette différence que la *fierté* eſt fondée ſur l'eſtime qu'on a de ſoi-même; & le *dédain* ſur le peu de cas qu'on fait des autres: ce qui rend celui-ci plus odieux & plus inſuportable.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit eſprit, ou d'une ſotte éducation. Il y a une ſorte de gens vains qui ſe font du *dédain* une décoration perſonnelle, qu'ils produiſent comme une étiquette pour annoncer le mérite qu'ils prétendent avoir, & où l'on ne manque pas de lire le contraire de ce qu'ils y croyent écrit.

Il faut éviter de parler & encore plus de badiner avec les perſonnes *fieres*: pour les *dédaigneuſes*, il faut les fuir ou ne les joindre que pour les mortifier.

FIN. DELICAT.

Il ſuffit d'avoir aſſez d'eſprit pour concevoir ce qui eſt *fin*; mais il faut encore du gout pour entendre ce qui eſt *délicat*. Le premier eſt au deſſus de la portée de bien des gens; & le ſecond trouve peu de perſonnes qui ſoient à la ſienne.

Un diſcours *fin* eſt quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne ſent pas le *délicat* du

du premier coup, ne le ſentira jamais. On peut chercher l'un ; & il faut ſaiſir l'autre.

Fin eſt d'un uſage plus étendu ; on s'en ſert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* eſt d'un ſervice, comme d'un mérite, plus rare ; il ne ſied pas aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choſes flateuſes. Ainſi l'on dit, une ſatire *fine*, une louange *délicate*.

FIN. SUBTIL. DE'LIE'.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *ſubtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aiſé par des routes ſûres.

La défiance rend *fin*. L'envie de réüſſir, jointe à la préſence d'eſprit, rend *ſubtil*. L'uſage du monde & des affaires rend *délié*.

Les Normands ont la réputation d'être *fins*. Les Gaſcons paſſent pour *ſubtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. E'TABLIR. INSTITUER. E'RIGER.

Fonder c'eſt donner le néceſſaire pour la ſubſiſtance : il exprime proprement des

des libéralités temporelles. *Etablir* c'eſt accorder une place & un lieu de réſidence; il a un raport particulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Inſtituer* c'eſt créer & former les choſes; il en déſigne l'auteur, ou celui qui les a le premier imaginées & miſes au monde. *Eriger* c'eſt changer en mieux la valeur des choſes; il ne s'employe bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX a *fondé* les Quinze-Vints. Louis XIV a *établi* les Filles de S. Cyr. Ignace de Loyola a *inſtitué* les Jéſuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622. ſous Louis XIII.

FOU. EXTRAVAGANT. INSENSE. IMBECILE.

Le *fou* manque par la raiſon, & ſe conduit par la ſeule impreſſion mécanique. L'*extravagant* manque par la regle, & ſuit ſes caprices. L'*inſenſé* manque par l'eſprit, & marche ſans lumiere. L'*imbécile* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui, ſans aucun diſcernement.

Les *fous* ont l'imagination forte: les *extravagans* ont les idées ſingulieres: les *inſenſés* les ont bornées: les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond.

GAIN.

GAIN. PROFIT. LUCRE. EMOLUMENT. BENEFICE.

Le *gain* ſemble être quelque choſe de très caſuel qui ſupoſe des riſques & du haſard ; voilà pourquoi ce mot eſt d'un grand uſage pour les joueurs & pour les commerçans. Le *profit* paroit être plus ſûr & venir d'un raport habituel, ſoit de fonds, ſoit d'induſtrie ; ainſi l'on dit, les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fourniſſent les cartes; & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par les baux. Le *lucre* eſt d'un ſtile plus ſoutenu, & dont l'idée a quelque choſe de plus abſtrait & de plus général ; ſon caractére conſiſte dans un ſimple raport à la paſſion de l'interêt, de quelque maniere qu'elle ſoit ſatisfaite ; voilà pourquoi l'on dit très bien d'un homme, qu'il aime le *lucre* ; & qu'en pareille occaſion l'on ne ſe ſerviroit pas des autres mots avec la même grace. L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois, marquant non ſeulement la finance réglée des apointemens, mais encore tous les autres revenant-bons. *Bénéfice* ne ſe dit guere que pour les Banquiers, les commiſſionaires, le change

&

& le produit de l'argent ; ou dans la juriſprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite tout *gain* fait aux jeux de haſard. On nomme ſouvent *profit* ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet, eſt roturier. Ce n'eſt pas toujours où il y a le plus d'*émolumens* que ſe trouve le plus d'honeur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement des monnoies ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête-homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſſede, lorſque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

GE-

GENERAL. UNIVERSEL.

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu eſt *univerſelle*.

Un Orateur parle en *général*, lorſqu'il ne fait point d'aplication particuliere. Un ſavant eſt *univerſel*, lorſqu'il ſait de tout.

GENIE. TALENT.

Ils naiſſent tous les deux avec nous, & ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les arts & pour les emplois: mais le *génie* paroit être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif; le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la Poëſie & de la Peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer, n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir un raport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de raport au ſexe, quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour; les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſoufre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoitre la qualité des *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les gouvernemens il ſe trouve des *gens* mal-intentionnés; & il y a toujours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les Rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONEUR.

La *gloire* dit quelque choſe de plus éclatant que l'*honeur*. Celle-là fait qu'on

qu'on entreprend, de ſon propre mouvement & ſans y être obligé, les choſes les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, ſans répugnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui eſt pas permis de l'être pour l'*honeur*.

Le déſir d'aquérir de la *gloire* pouſſe quelquefois le courage du ſoldat juſqu'à la témérité; & les ſentimens d'*honeur* le retiennent ſouvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il eſt aſſez d'uſage, dans le diſcours, de mettre l'interêt en antitheſe avec la *gloire*, & le gout avec l'*honeur*. Ainſi l'on dit qu'un auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ſes ouvrages que celui qui travaille pour l'interêt; & que quand un avare fait de la dépenſe, c'eſt plus par *honeur* que par gout.

GRACES. AGREMENS.

Les *graces* naiſſent d'une politeſſe naturelle accompagnée d'une noble liberté; c'eſt un verni qu'on répand dans le diſcours, dans les actions, dans le maintien; & qui fait qu'on plait juſque dans les

les moindres choſes. Les *agrémens* viennent d'un aſſemblage de traits fins que l'humeur & l'eſprit animent ; ils l'emportent ſouvent ſur ce qui eſt plus régulierement beau.

Il ſemble que le corps ſoit plus ſuſceptible de *graces*, & l'eſprit d'*agrémens*. L'on dit d'une perſonne, qu'elle marche, danſe, chante avec *grace*, & que ſa converſation eſt pleine d'*agrémens*.

Que peut deſirer un homme dans une Dame, que de trouver, audelà d'un extérieur formé de *graces* & d'*agrémens*, un intérieur compoſé de ce qu'il y a de plus ſolide dans l'eſprit & de plus délicat dans les ſentimens ? En eſt-il de ce caractere ?

GRAVE. SERIEUX. PRUDE.

On eſt *grave* par ſageſſe & par maturité d'eſprit. On eſt *ſérieux* par humeur & par tempérament. On eſt *prude* par gout & par affectation.

La légereté eſt l'opoſé de la *gravité* ; l'enjouement l'eſt du *ſérieux* ; le badinage l'eſt de la *pruderie*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale ſévere rendent *ſérieux*. Le deſir de paſſer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS,

GROS. EPAIS.

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité de ſa circonférence : elle eſt *épaiſſe* par l'une de ſes dimenſions.

Un arbre eſt *gros*. Une planche eſt *épaiſſe*.

Il eſt difficile d'embraſſer ce qui eſt *gros*. On a de la peine à percer ce qui eſt *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la ſpéculation font le *ſavant*. Celles qui rempliſſent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils ſont *habiles* ; du Philoſophe & du Mathématicien, qu'ils ſont *ſavans* ; de l'Hiſtorien & du Juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu ; le *ſavant* plus profond ; & le *docte* plus univerſel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience ; *ſavans* par la méditation ; *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. REPUGNANCE.

Le mot de *haine* s'aplique plus ordinairement aux perſonnes. Les mots d'*averſion* & d'*antipathie* conviennent à tout également. On ne ſe ſert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions; c'eſt-à-dire lorſqu'il s'agit de faire quelque choſe.

La *haine* eſt plus volontaire, & paroit jetter ſes racines dans la paſſion, ou dans le reſſentiment d'un cœur irrité & plein de fiel. *L'averſion* & l'*antipathie* ſont moins dépendantes de la liberté, & paroiſſent avoir leur ſource dans le tempérament, ou dans le gout naturel; mais avec cette différence que l'*averſion* a des cauſes plus connues, & que l'*antipathie* en a de plus ſecrettes. Pour la *répugnance* elle n'eſt pas, comme les autres, une habitude qui dure; c'eſt un ſentiment paſſager, cauſé par la peine ou par le dégout de ce qu'on eſt obligé de faire.

Les manieres impertinentes & les mauvaiſes qualités, qu'on remarque dans les perſonnes ou qu'on leur attribue, nourriſſent la *haine*; elle ne ceſſe que quand on commence à les regarder avec d'autres

d'autres yeux, ſoit par un retour d'eſtime, ſoit par reconnoiſſance pour quelque ſervice, ou par un mouvement d'interêt. Les défauts que nous avons en horreur, & les façons d'agir opoſées aux nôtres, nous donnent de l'*averſion* pour les perſonnes qui les ont; elle ne ceſſe que lorſque ces perſonnes changent & s'accommodent à nôtre eſprit & à nos meurs; ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la ſingularité de l'humeur, l'eſprit particulier, & le je-ne-ſais-quoi d'un air qui déplait, produiſent l'*antipathie*; elle dure juſqu'à-ce que les reſſorts ſecrets du ſang & de la nature ayent fait un aſſez grand changement dans le gout, pour qu'il ſoit univerſel ou entierement ſoumis à la raiſon. Une infinité de motifs particuliers peuvent cauſer la *répugnance* qu'on a à uſer des choſes ou à les faire, ſelon la nature de ces choſes, les occaſions, & les circonſtances; on ne la ſent qu'autant qu'on eſt contraint par les autres, ou qu'on ſe contraint ſoi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on hait, & y noircit juſqu'aux vertus. L'*averſion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la ſocié-

té comme quelque choſe de fort deſagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut ſoufrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empeche qu'on ne faſſe les choſes de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'eſt pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'eſprit, de la *haine* à l'amour que de la *haine* à l'indifférence. C'eſt quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre que nous avons le plus d'*averſion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*; tout ce que nous pouvons faire c'eſt de la diſſimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raiſon, l'honneur, & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice, de l'*averſion* que pour ce qui eſt nuiſible, de l'*antipathie* que pour ce qui porte au crime, & de la *répugnance* que pour les fauſſes démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.

Le dernier de ces mots ſupoſe toujours

jours quelque apareil ou quelque circonſtance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir ſa place dans une occaſion preſſée & peu connue, & le *diſcours* étant ſouvent préparé pour des occaſions publiques & brillantes. Je fais donc excuſe à certains critiques ſi je n'adhere pas au jugement qu'ils ont porté ſur cet article; & ſi je ne penſe pas, comme eux, que ce ſoit dans cette idée d'apareil que conſiſte la différence qui eſt entre la *harangue* & le *diſcours*. Ce n'eſt pas faute de docilité, c'eſt faute de perſuaſion; puiſque les *diſcours*, qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les chaires, & en cent autres occaſions, peuvent avoir l'apareil le plus éclatant, ſans être ni *harangues* ni *oraiſons*; & que, dans une converſation ſecrette ou dans un tête à tête on peut *haranguer* au lieu de *diſcourir*. Leur cenſure n'a été fondée que ſur ce qu'ils ont penſé que le mot de *diſcours* étoit placé dans le ſens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le ſens particulier d'un *diſcours* préparé. Mais quelle apparence qu'on puiſſe le prendre dans un autre ſens que dans celui-ci, pour le mettre en compa-

raiſon & en faire un ſynonyme avec le mot de *harangue*. Ce préliminaire poſé, voici comment je crois devoir caractériſer ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur ; elle a pour but de perſuader & d'émouvoir ; ſa beauté conſiſte à être vive, forte, & touchante. Le *diſcours* s'adreſſe directement à l'eſprit ; il ſe propoſe d'expliquer & d'inſtruire ; ſa beauté eſt d'être clair, juſte, & élégant. L'*oraiſon* travaille à prévenir l'imagination ; ſon plan roule ordinairement ſur la loüange ou ſur la critique ; ſa beauté conſiſte à être noble, délicate, & brillante.

Le Capitaine fait à ſes ſoldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *diſcours*, pour développer ou pour ſoutenir un ſyſteme. L'Orateur prononce une *oraiſon* funebre, pour donner à l'aſſemblée une grande idée de ſon héros.

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *diſcours* en diminuent ſouvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraiſon* fait perdre l'avantage du vrai.

HASARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.

Le *haſard* ne forme ni ordre ni deſſein ; on ne lui attribue ni connoiſſance ni volonté ; & ſes évenemens ſont toujours très incertains. La *fortune* forme des plans & des deſſeins, mais ſans choix ; on lui attribue une volonté ſans diſcernement ; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *ſort* ſupoſe des différences & un ordre de partage ; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laiſſe dans le doute juſqu'au moment qu'elle ſe manifeſte. Le *deſtin* forme des deſſeins, des ordres, & des enchainemens de cauſes ; on lui attribue la connoiſſance, la volonté, & le pouvoir ; ſes vûes ſont fixes & déterminées.

Le *haſard* fait. La *fortune* veut. Le *ſort* décide. Le *deſtin* ordonne.

La plûpart des ſuccès ſont plus l'effet du *haſard* que de l'habileté. Il en coute beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vû des intrépides abandonner volontairement leur vie au *ſort* du dé. Tout ce qui eſt écrit dans le livre du *deſtin* eſt inévitable, parce qu'on ne peut ni forcer ſon tempérament, ni

voir au-delà de la portée de ſes lumieres.

HONNETE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.

Nous ſommes *honnêtes* par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils* par les honneurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à nôtre rencontre. Nous ſommes *polis* par les façons flateuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux* par des airs prévenans pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſommes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manieres *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſtime. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie; *civil* ſans importunité; *poli* ſans fadeur; *gracieux* ſans minauderie; & *affable* ſans familiarité.

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentimens de modeſtie produiſent la *pudeur*. Elles font quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au viſage : mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de ſe glorifier ni d'avoir *honte* de ſa naiſſance, ce ſont des traits d'orgueil ; mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pudeur* ſoit une vertu, il y a néanmoins des occaſions où elle paſſe pour foibleſſe & timidité.

ICI. LA.

Ici eſt le lieu même où eſt la perſonne qui parle. *Là* eſt un lieu différent. Le premier marque & ſpécifie l'endroit. Le ſecond eſt plus vague ; il a beſoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque ſigne de l'œil ou de la main.

On dit, venez *ici*, allez *là*. L'un eſt plus près, l'autre eſt plus éloigné.

IDÉE. PENSÉE. IMAGINATION.

L'*idée* repréſente l'objet : la *penſée* le conſi-

conſidere : l'*imagination* le forme. La premiere peint : la ſeconde examine : la troiſieme ſéduit.

On eſt ſûr de plaire dans la converſation quand on a des *idées* juſtes, des *penſées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plûpart des conteſtations, faute de ſimplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuſer les *penſées*. On accuſe les femmes de prendre ſouvent les *imaginations* pour des réalités.

IL-FAUT. IL-EST-NÉCESSAIRE. ON-DOIT.

La premiere de ces expreſſions marque plus préciſément une obligation de complaiſance, de coutume, ou d'interêt perſonnel : *il faut* hurler avec les loups : *il-faut* ſuivre la mode : *il-faut* connoître avant que d'aimer. La ſeconde marque plus particulierement une obligation eſſencielle & indiſpenſable : *il-eſt-néceſſaire* d'aimer Dieu pour être ſauvé : *il-eſt-néceſſaire* d'être complaiſant pour plaire. La troiſieme eſt plus propre à déſigner une obligation de raiſon ou de bienſéance : *on-doit* dans chaque choſe s'en raporter aux maîtres de l'art : *on doit*

doit quelquefois éviter dans le public ce qui a du mérite dans le particulier.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'eſt un plus grand défaut d'être *groſſier* que d'être ſimplement *impoli*, & c'en eſt encore un plus grand d'être *ruſtique*.

L'*impoli* manque de belles manieres; il ne plait pas. Le *groſſier* en a de deſagréables; il déplait. Le *ruſtique* en a de choquantes : il rebute.

L'*impoliteſſe* eſt le défaut des gens d'une médiocre éducation, la *groſſiereté* l'eſt de ceux qui en ont eu une mauvaiſe : la *ruſticité* l'eſt de ceux qui n'en ont point eu.

On ſoufre l'*impoli* dans le commerce du monde : on évite le *groſſier* : on ne ſe lie point dutout avec le *ruſtique*.

INCERTITUDE. DOUTE. IRRÉSOLUTION.

Dans le ſens où ces mots ſont ſynonymes, ils marquent tous les trois une indéciſion; mais l'*incertitude* vient de ce que l'évenement des choſes eſt inconnu; le *doute* vient de ce que l'eſprit ne ſait pas faire un choix; & l'*irréſolu-*

réſolution vient de ce que la volonté a de la peine à ſe déterminer.

On eſt dans l'*incertitude* ſur le ſuccès de ſes démarches ; dans le *doute* ſur ce qu'on doit faire ; & dans l'*irréſolution* ſur ce qu'on veut faire.

L'homme ſage ne ſort guere de l'*incertitude* ſur l'avenir ; du *doute* ſur les opinions ; & de l'*irréſolution* ſur les engagemens.

INCLINATION. PANCHANT.

L'*inclination* dit quelque choſe de moins fort que le *panchant*. La premiere nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraine.

Il ſemble auſſi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation ; & que le *panchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies eſt eſſenciel pour les jeunes gens ; parce qu'à cet âge on prend aiſément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *panchant* inſurmontable vers le plaiſir ; il le cherche même au moment qu'il croit ſe faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on ſupoſe celui du *panchant* plus ſenſuel, & quelquefois même honteux. Ainſi l'on dit qu'un

qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les ſciences ; & qu'il a du *panchant* à la débauche & au libertinage.

INCROYABLE. PARADOXE.

On ſe ſert d'*incroyable* en fait d'événemens, & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choſes *incroyables* : on propoſe des *paradoxes*.

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable* lorſque c'eſt leurs maîtres qui parlent. Une propoſition nouvelle, quoique vraie, riſque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoique extravagante, conſerve tout ſon crédit.

INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NÉGLIGENT.

On eſt *indolent* par défaut de ſenſibilité ; *nonchalant* par défaut d'ardeur ; *pareſſeux* par défaut d'action ; *négligent* par défaut de ſoin.

Rien ne pique l'*indolent* ; il vit dans la tranquilité & hors des atteintes que donnent les fortes paſſions. Il eſt difficile d'animer le *nonchalant* ; il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *pareſſeux*, ſur les avantages que procure

cure le travail. L'inattention eſt l'apanage du *négligent* ; tout lui échape, & il ne ſe pique point d'exactitude.

L'*indolence* émouſſe le gout. La *nonchalance* craint la fatigue. La *pareſſe* fuit la peine. La *négligence* aporte des délais & fait manquer l'occaſion.

Je crois que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me ſemble qu'on ſurmonte plus aiſément la *nonchalance* par la crainte du mal que par l'eſpérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *pareſſe*. Des intérêts perſonnels & conſidérables ne ſoufrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*induſtrie* eſt un tour ou une adreſſe de la conduite. Le *ſavoir-faire* eſt un avantage d'art ou de talent.

Dans la néceſſité, la reſſource de l'*induſtrie* eſt plus promte ; celle du *ſavoir-faire* eſt plus ſûre.

On nomme chevaliers d'*induſtrie* ceux qui, ſans biens, ſans emplois, ſans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *ſavoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'aquiert plus

plus par pénétration que par maximes.

INIMITIE'. RANCUNE.

L'*inimitié* eſt plus déclarée; elle paroit toujours ouvertement. La *rancune* eſt plus cachée; elle diſſimule.

Les mauvais ſervices & les diſcours deſobligeans entretiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorſque fatigué de chercher à nuire on ſe raccommode, ou que perſuadé par des amis communs on ſe réconcilie. Le ſouvenir d'un tort ou d'un affront reçû conſerve la *rancune* dans le cœur; elle n'en ſort que lorſqu'on n'a plus aucun deſir de vengeance, ou qu'on pardonne ſincerement.

L'*inimitié* n'empeche pas toujours d'eſtimer ſon ennemi, ni de lui rendre juſtice; mais elle empeche de le careſſer, & de lui faire du bien autrement que par certains mouvemens d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on ſacrifie quelquefois ſa vengeance. La *rancune* fait toujours embraſſer avec plaiſir l'occaſion de ſe venger; mais elle ſait ſe couvrir de l'extérieur de l'amitié juſqu'au moment qu'elle trouve à ſe ſatisfaire.

Il y a quelquefois de la nobleſſe dans l'*inimitié*; & il ſeroit honteux de n'en point avoir pour certaines perſonnes: mais

mais la *rancune* a toujours quelque choſe de bas ; un courage fier refuſe nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vû les ſentimens être héréditaires, & l'*inimitié* ſe perpétuer dans les familles ; les meurs ſont changées, le fils ne veut du pere que la ſucceſſion des biens. Les réconciliations parfaites ſont rares ; il reſte ſouvent bien de la *rancune* après celles qui paroiſſent être les plus ſinceres ; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens, eſt aſſez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philoſophe. S'il y a un cas où la *rancune* ſoit excuſable, c'eſt à l'égard des traitres ; leur crime eſt trop noir pour qu'on puiſſe penſer à eux ſans indignation.

INSINUER. PERSUADER. SUGGERER.

On *inſinue* finement & avec adreſſe. On *perſuade* fortement & avec éloquence. On *ſuggere* par crédit & avec artifice.

Pour *inſinuer*, il faut ménager le tems, l'occaſion, l'air, & la maniere de dire les choſes. Pour *perſuader*, il faut faire ſentir

ſentir les raiſons & l'avantage de ce qu'on propoſe. Pour *ſuggérer*, il faut avoir aquis de l'aſcendant ſur l'eſprit des perſonnes.

Inſinuer dit quelque choſe de plus délicat. *Perſuader* dit quelque choſe de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans ſa valeur quelque choſe de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *inſinuer*. On propoſe nettement ce qu'on veut *perſuader*. On fait valoir ce qu'on veut *ſuggérer*.

On croit ſouvent avoir penſé de ſoi-même ce qui a été *inſinué* par d'autres. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raiſonnement a *perſuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonſtratives. La ſociété des perſonnes qui ne penſent & n'agiſſent qu'autant qu'elles ſont *ſuggérées* par leurs domeſtiques, ne peut pas être d'un gout bien délicat.

INTERIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* eſt caché par l'extérieur. Le *dedans* eſt renfermé par les dehors.

Il faut ſavoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être

être commode en *dedans*, & régulier en dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame ; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs paſſions.

INTÉRIEUR. INTERNE. INTRINSEQUE.

Intérieur ſe dit plus particuliérement des choſes ſpirituelles. *Interne* a plus de raport aux parties du corps. *Intrinſeque* s'aplique à la valeur ou à la qualité qui réſulte de l'eſſence des choſes mêmes, indépendemment de l'eſtimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* ſont les plus dangereuſes. Les fréquentes mutations des monnoies ont apris à faire attention à leur valeur *intrinſeque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On *trouve* des choſes cachées, par la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'eſprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Phyſique *trouve* les cauſes & les effets. Le

Le Baron de Ville a *inventé* la machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du ſang.

JOIE. GAIETE'.

La *joie* eſt dans le cœur. La *gaieté* eſt dans les maniéres. L'une conſiſte dans un doux ſentiment de l'ame ; l'autre dans une agréable ſituation d'eſprit.

Il arrive quelquefois que la poſſeſſion d'un bien, dont l'eſpérance nous avoit cauſé beaucoup de *joie*, nous procure baucoup de chagrin. Il ne faut ſouvent qu'un tour d'imagination, pour faire ſuccéder une grande *gaieté* aux larmes qui paroiſſent les plus ameres.

JUSTESSE. PRE'CISION.

La *juſteſſe* empêche de donner dans le faux ; & la *préciſion* écarte l'inutile.

Le diſcours *précis* eſt une marque ordinaire de la *juſteſſe* de l'eſprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule ; le *poltron* n'oſe avancer. Le premier ne ſe défend pas ; il manque de valeur. Le ſecond n'attaque point ; il peche par le courage.

Il ne faut pas conter ſur la réſiſtance d'un *lâche*, ni ſur le ſecours d'un *poltron*.

LAR-

LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.

Ce ſont gens qui prennent ce qui ne leur apartient pas ; avec cette différence que le *larron* prend en cachette ; il dérobe. Le *fripon* prend par fineſſe ; il trompe. Le *filou* prend avec adreſſe & ſubtilité, il eſcamote. Le *voleur* prend de toutes manieres, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert ; le *fripon* d'être reconnu ; le *filou* d'être ſurpris ; & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même choſe choſe *laſſe*. La peine *fatigue*. On ſe *laſſe* à ſe tenir debout. On ſe *fatigue* à travailler.

Etre *las* c'eſt ne pouvoir plus agir. Etre *fatigué* c'eſt avoir trop agi.

La *laſſitude* ſe fait quelquefois ſentir ſans qu'on ait rien fait ; elle vient alors d'une diſpoſition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le ſang. La *fatigue* eſt toujours la ſuite de l'action ; elle ſupoſe un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le ſens figuré, un ſupliant *laſſe* par ſa perſévérance ; & il *fatigue* par ſes importunités. On

On ſe *laſſe* d'attendre. On ſe *fatigue* à pourſuivre.

LEGERE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légere* ne s'attache pas fortement. Une *inconſtante* ne s'attache pas pour long-tems. Une *volage* ne s'attache pas à un ſeul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légere* ſe donne à un autre parce que le premier ne la retient pas; l'*inconſtante*, parce que ſon amour eſt fini; la *volage*, parce qu'elle veut gouter de pluſieurs; & la *changeante*, parce qu'elle en veut gouter de différens.

Les hommes ſont ordinairement plus *légers* & plus *inconſtans* que les femmes; mais celles-ci ſont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainſi les premiers pechent par un fond d'indifférence, qui fait ceſſer leur attachement; & les ſecondes par un fond d'amour, qui leur fait ſouhaiter de nouveaux attachemens. Par conſéquent le mérite des hommes me paroit être dans la perſévérance; & celui des femmes dans la réſiſtance: le premier eſt plus rare; le ſecond plus glorieux. Les uns doivent ſe munir contre les dégouts; & les

les autres contre les attaques : choſes très difficiles, que j'oſe même dire impoſſibles, à moins que la raiſon de concert avec le cœur ne ſoit également de la partie.

LEVER. ELEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.

On *leve* en dreſſant ou en mettant debout. On *éleve* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *ſouleve* en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe* en ajoutant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étendue. On *exhauſſe* en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt à dire en donnant plus de hauteur par une continuation de la choſe même.

On dit, *lever* une échelle, *élever* une ſtatue, *ſoulever* un coffre, *hauſſer* les épaules & la voix, *exhauſſer* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empécher que les membres n'agiſſent, ou que les parties d'une choſe ne ſe ſéparent. On *attache* pour arrêter une choſe, ou pour empécher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel ; & on l'*attache* à un poteau.

On

On *lie* un faiſceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le ſens figuré, un homme eſt *lié* lorſqu'il n'a pas la liberté d'agir ; & il eſt *attaché* quand il n'eſt pas en état de changer de parti ou de le quiter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'interêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorſque nous ne voyons pas nos liens ; & nous ne ſentons pas que nous ſommes *attachés*, lorſque nous ne penſons point à faire uſage de nôtre liberté.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'eſpace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un eſpace plus étendu. *Place* inſinue une idée d'ordre & d'arrangement. Ainſi l'on dit, le *lieu* de l'habitation ; l'*endroit* d'un livre cité ; la *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a ſéance dans une aſſemblée.

On eſt dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

Paris eſt le *lieu* du monde le plus agréable. Les eſpions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premieres *places* ne ſont pas toujours les plus commodes.

Il

Il faut, tant qu'on peut, préferer les *lieux* ſains, les *endroits* connus, & les *places* convenables.

LITERATURE. ERUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me ſemble, entre les quatre premieres de ces qualités un ordre de gradation & de ſublimité d'objet, ſuivant le rang où elles ſont ici placées. La *litérature* déſigne ſimplement les connoiſſances qu'on aquiert par les études ordinaires du college; car ce mot n'eſt pas pris ici dans le ſens où il ſert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoiſſances plus recherchées, mais dans l'ordre ſeulement des belles-lettres. Le *ſavoir* dit quelque choſe de plus étendu, principalement dans ce qui eſt de pratique. La *ſcience* encherit par la profondeur des connoiſſances, avec un raport particulier à ce qui eſt de ſpéculation. Quant au mot de *doctrine* il ne ſe dit proprement qu'en fait de meurs & de religion : il emporte auſſi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une ſecte.

La *litérature* fait les gens lettrés. L'*érudi-*

rudition fait les gens de lettres. Le *ſavoir* fait les doctes. La *ſcience* fait les ſavans. La *doctrine* fait les gens inſtruits.

Il y a eu un tems où la nobleſſe ſe piquoit de n'avoir pas même les premiers élémens de *litérature*. Le gout de l'*érudition* fournit des amuſemens infinis à une vie tranquile & retirée. Il faut dans le *ſavoir* préferer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *ſcience* n'eſt qu'une orgueilleuſe inſulte de la part de l'ignorance. On ſuit ordinairement la *doctrine* de ſes maitres, ſans trop examiner ſi elle eſt la bonne.

LOURD. PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *peſant* a un raport plus particulier à ce qui charge l'eſprit. Il faut de la force pour porter l'un ; de la ſupériorité de génie pour ſoutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un Etat eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul.

LUEUR. CLARTE'. SPLENDEUR.

La *lueur* eſt un commencement de *clarté*,

clarté, & la *ſplendeur* en eſt la perfection: ce ſont les trois différens degrés de l'effet de la lumiere.

Tout le ſecours de la *lueur* ſe borne à faire apercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement diſtinguer & connoitre. La *ſplendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT. DESASTRE.

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux évenement. Mais le *malheur* s'aplique particulierement aux évenemens de fortune & de choſes étrangeres à la perſonne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne même. Le *deſaſtre* dit quelque choſe de plus général.

C'eſt un *malheur* de perdre ſon argent ou ſon ami. C'eſt un *accident* de tomber ou d'être bleſſé. C'eſt un *deſaſtre* de ſe voir tout à coup ruiné & deshonoré dans le monde.

On dit, un grand *malheur*, un cruel *accident*, & un *deſaſtre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. MECHANT. MALICIEUX.

Le *malin* l'eſt de ſang froid; il eſt ruſé;

ſé; quand il nuit, c'eſt un tour qu'il joue ; pour s'en défendre il faut s'en défier. Le *mauvais* l'eſt par emportement ; il eſt violent ; quand il nuit, il ſatisfait ſa paſſion; pour n'en rien craindre il ne faut pas l'offenſer. Le *méchant* l'eſt par tempérament; il eſt dangereux ; quand il nuit, il ſuit ſon inclination ; pour en être à couvert, le meilleur eſt de le fuir. Le *malicieux* l'eſt par caprice ; il eſt obſtiné ; s'il nuit, c'eſt de rage ; pour l'apaiſer il faut lui céder.

L'amour eſt un Dieu *malin* qui ſe moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais* quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes ſont quelquefois plus *méchans* que les femmes ; mais les femmes ſont toujours plus *malicieuſes* que les hommes.

MASQUE'. DEGUISE'. TRAVESTI.

Il faut, pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert du mot de *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, lorſqu'il s'agit de paſſer en inconnu ; & c'eſt alors prendre un habit ordinaire & commun dans la ſociété, mais très éloigné & très

différent de celui de ſon état.

On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes ennemis.

MATIERE. SUJET.

La *matiére* eſt ce qu'on employe dans le travail. Le *ſujet* eſt ſur quoi l'on travaille.

La *matiére* d'un diſcours conſiſte dans les mots, dans les fraſes, & dans les penſées. Le *ſujet* eſt ce qu'on explique par ces mots, par ces fraſes, & par ces penſées.

Les raiſonnemens, les paſſages de l'Ecriture ſainte, les penſées des Peres de l'Egliſe, les caracteres des paſſions, & les maximes de morale ſont la *matiere* des ſermons. Les myſteres de la Foi & les préceptes de l'Evangile en doivent être le *ſujet*.

MENAGE. MENAGEMENT. EPARGNE.

On ſe ſert du mot de *ménage* en fait de dépenſe ordinaire, de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires, & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* eſt le talent des femmes ; il

il empeche de ſe trouver court dans le beſoin. Le *ménagement* eſt du reſſort des maris; il fait qu'on n'eſt jamais dérangé. L'*épargne* convient aux peres; elle ſert à amaſſer pour l'établiſſement de leurs enfans.

MENU. DE'LIE'. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois raport qu'à la groſſeur dont il manque, & d'autres fois il en a à la grandeur en tous ſens. Le *délié* n'eſt opoſé qu'à la groſſeur, ſupoſant toujours une ſorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaiſſeur, pouvant beaucoup avoir des autres dimenſions. Ainſi l'on dit, une jambe & une écriture *menue*; un fil *délié*; une planche & une étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un ſens plus général; *poſer* & *placer* en ont un plus reſtraint; mais *poſer* c'eſt mettre avec juſteſſe, dans le ſens & de la maniere dont les choſes doivent être miſes; *placer* c'eſt les mettre avec ordre, dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poſer* il faut de l'adreſſe dans la main: pour bien *placer* il faut du gout & de la ſcience.

On *met* des colonnes pour ſoutenir un édifice ; on les *poſe* ſur des baſes; on les *place* avec ſymétrie.

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'eſt pas long : un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *moment* a une ſignification plus étendue ; il ſe prend quelquefois pour le tems en général, & il eſt d'uſage dans le ſens figuré. Le mot d'*inſtant* a une ſignification plus reſſerrée ; il marque la plus petite durée du tems, & n'eſt jamais employé que dans le ſens litéral.

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *inſtant* trop tôt ou trop tard eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſauroit prévoir. Il ne faut ſouvent qu'un *inſtant* pour changer la face entiere des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* ſont chers à qui connoit le prix du tems. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans ſa valeur que l'idée

l'idée d'un Etre ſeul, quoique général; c'eſt ce qui exiſte. *Univers* renferme l'idée de pluſieurs Etres, ou plûtôt celle de toutes les parties du monde; c'eſt tout ce qui exiſte. Le premier de ces mots ſe prend quelquefois dans un ſens particulier, comme quand on dit, l'ancien & le nouveau *monde*; & dans un ſens figuré, comme quand on dit, en ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le ſecond ſe prend toujours à la lettre, & dans un ſens qui n'excepte rien. C'eſt pourquoi il faut ſouvent joindre le mot TOUT avec celui de *monde*; mais il n'eſt pas néceſſaire de donner cette épithete au mot d'*univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échauffe tout le *monde*, & qu'il eſt le foyer de l'*univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le *mot* eſt de la Langue; l'uſage en décide. Le *terme* eſt du ſujet; la convenance en fait la bonté. L'*expreſſion* eſt de la penſée; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots*; ſa préciſion dépend des *termes*; & ſon brillant dépend des *expreſſions*.

Tout diſcours travaillé demande que les *mots* ſoient françois, que les *termes*

ſoient propres,& que les *expreſſions* ſoient nobles.

Un *mot* haſardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts ſont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde; il en eſt pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profeſſion de ces arts. Les *expreſſions* guindées & trop recherchées ſont à l'égard du diſcours ce que le fard fait à l'égard de la beauté du ſexe; employées pour embellir, elles enlaidiſſent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne ſoutient pas ſes entrepriſes. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté; on l'arrête, on le tourne, on l'intimide, & on le fait changer aiſément. Le ſecond manque de volonté & d'émulation; on ne peut le piquer ni le rendre ſenſible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'eſt pas propre à le former.

NEGOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandiſes. Le *commerce* &

& le *trafic* ne regardent que celles de marchandiſes ; avec cette différence, ce me ſemble, que le *commerce* ſe fait plus par vente & par achat, & le *trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RECENT.

Ce qui n'a point ſervi eſt *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru eſt *nouveau*. Ce qui vient d'arriver eſt *récent*.

On dit d'un habit qu'il eſt *neuf* ; d'une mode qu'elle eſt *nouvelle* ; d'un fait qu'il eſt *récent*.

Une penſée eſt *neuve* par le tour qu'on lui donne ; *nouvelle* par le ſens qu'elle exprime ; *récente* par le tems de ſa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'uſage du monde eſt un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui eſt le premier de ſon nom, eſt un homme *nouveau*. L'on eſt moins touché des anciennes hiſtoires que des *récentes*.

NOMMER. APELER.

On *nomme* pour diſtinguer dans le diſcours. On *apele* pour faire venir dans le beſoin.

Le Seigneur *apela* tous les animaux, &

les *nomma* devant Adam, pour l'inſtruire de leurs noms ; tel eſt le ſens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choſes par leurs noms, ni *apeler* toutes ſortes de gens à ſon ſecours.

NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. REFLEXIONS.

Les *notes* diſent quelque choſe de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une diſtinction. Les *obſervations* déſignent quelque choſe de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment ſeulement quelque choſe d'ajouté aux penſées de l'auteur.

Les *notes* ſont ſouvent néceſſaires. Les *remarques* ſont quelquefois utiles. Les *obſervations* doivent être ſavantes. Les *réflexions* ne ſont pas toujours juſtes.

Le changement des meurs & des uſages fait que la plûpart des Auteurs ont beſoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'auſſi bonnes *remarques* à faire ſur les modernes que ſur les anciens. Les *obſervations* hiſtoriques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne ſervent le plus ſouvent qu'à faire perdre de vûe la premiere penſée.

GLOSE.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils ſont tous les deux des interprétations ou des explications d'un texte: mais la *gloſe* eſt plus litérale, & ſe fait preſque mot à mot : le *commentaire* eſt plus libre, & moins ſcrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur eſt aſſez ordinaire d'être diffus ſur ce qui s'entend aiſément, & de garder le ſilence ſur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occaſion ſe dit pour l'arrivée de quelque choſe de nouveau, ſoit que cela ſe préſente ou qu'on le cherche ; & dans un ſens aſſez indéterminé pour le tems comme pour l'objet. *Occurrence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche, & avec un raport fixé au tems préſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'évenemens, d'affaires, ou d'interêts. *Cas* s'employe pour indiquer le fond de l'affaire, avec un raport ſingulier à l'eſpece & à la particularité de la choſe. *Circonſtance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une choſe acceſ-

ſoire à une autre qui eſt la principale.

On connoit les gens dans l'*occaſion*. Il faut ſe comporter ſelon l'*occurrence* des tems. Ce ſont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raiſon défend de conſulter la vertu. La diverſité des *circonſtances* fait que le même homme penſe différemment ſur la même choſe.

Quoique tous ces mots s'uniſſent aſſez indifféremment avec les mêmes épithetes, il me ſemble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, une belle *occaſion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuſe, un *cas* preſſant, une *circonſtance* délicate; & qu'on ne diroit pas une *occaſion* heureuſe, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonſtance* preſſante.

OEUVRE. OUVRAGE.

Oeuvre dit préciſément une choſe faite; mais *ouvrage* dit une choſe travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens font de bonnes-*œuvres*; les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard

gard de ce que le cœur & les paſſions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* eſt plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'eſprit ou de la ſcience. Ainſi l'on dit, une *œuvre* de miſéricorde & une *œuvre* d'iniquité, un *ouvrage* de bon gout & un *ouvrage* de critique.

Oeuvres au pluriel ſe dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un Auteur; mais lorſqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithete, on ſe ſert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'eſt preſque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à ſe donner par la condamnation de la Philoſophie de Deſcartes; c'eſt l'arrêt de l'univerſité de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expreſſions ſont entierement ſemblables pour le ſens; elles ne different dans l'uſage que par raport à la délicateſſe de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroit qu'on doit ſe ſervir de l'*on* après ET, SI, OU, & même après QUE, lorſque le mot qui ſuit commence par la ſillabe COM; qu'ailleurs il eſt ordinairement mieux de ſe ſervir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes ſi *l'on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où l'*on* voudra ; & l'*on* doit le lire à plus d'une repriſe.

Quelquefois la Poëſie met *l'on* au lieu d'*on*, uniquement pour la meſure du vers.

ON-EST-ALLÉ. ON-A-ÉTÉ.

La premiere de ces expreſſions ſignifie qu'on eſt parti pour ſe rendre dans un lieu. La ſeconde marque qu'on en eſt de retour.

Tous ceux qui *ſont allés* à la guerre n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont-été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

ON-NE-SAUROIT. ON-NE-PEUT.

On-ne-ſauroit paroit plus propre pour marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On-ne-peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS qui fortifie la négation ne ſe joint jamais avec la premiere de ces expreſſions, & qu'elle accompagne ſouvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on-ne-ſauroit* faire eſt trop difficile.

cile. Ce qu'*on-ne-peut* pas faire eſt impoſſible.

On-ne-ſauroit bien ſervir deux maîtres. *On-ne-peut* pas obéir en même tems à deux ordres opoſés.

On-ne-ſauroit aimer une perſonne dont on a lieu de ſe plaindre. *On-ne-peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'averſion.

Un eſprit vif *ne ſauroit* s'apliquer à de longs ouvrages. Un eſprit groſſier *ne-peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils ſont l'un & l'autre une ſage diſpoſition des choſes: mais le mot d'*ordre* a plus de raport à l'effet qui réſulte de cette diſpoſition; & celui de *regle* en a davantage à l'autorité & au modele qui conduiſent la diſpoſition.

On obſerve l'*ordre*: on ſuit la *regle*. Le premier eſt un effet de la ſeconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *régle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire; & le *réglement* la maniere dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du droit naturel; & dans l'idée de l'autre quelque choſe qui tient plus du droit poſitif. L'é-

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *regles* de la conduite des hommes; elles ſont même en droit de déroger à tous les *reglemens* particuliers.

On ſe ſoumet à la *regle*. On ſe conforme au *reglement*. Quoique celle-là ſoit plus indiſpenſable, elle eſt néanmoins plus tranſgreſſée; parce qu'on eſt plus frapé du détail du *reglement* que de l'avantage de la *regle*.

ORGUEIL. VANITE'. PRESOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous eſtimons. La *vanité* fait que nous voulons être eſtimés. La *préſomption* fait que nous nous flatons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* ſe conſidere dans ſes propres idées; plein & bouffi de lui-même, il eſt uniquement occupé de ſa perſonne. Le *vain* ſe regarde dans les idées d'autrui; avide d'eſtime, il deſire d'occuper la penſée de tout le monde. Le *préſomptueux* porte ſon eſpérance audacieuſe juſqu'à la chimere; hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puiſſe faire à un *orgueilleux* eſt de lui mettre ſes défauts

défauts ſous les yeux. On ne ſauroit mieux mortifier un homme *vain* qu'en ne faiſant aucune attention aux avantages dont il veut ſe faire honeur. Pour confondre le *préſomptueux*, il n'y a qu'à le préſenter à l'exécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *pareſſe* eſt un moindre vice que la *faineantiſe*. Celle-là ſemble avoir ſa ſource dans le tempérament, & celle-ci dans le caractere de l'ame. La premiere s'aplique à l'action de l'eſprit comme à celle du corps : la ſeconde ne convient qu'à cette derniere ſorte d'action.

Le *pareſſeux* craint la peine & la fatigue ; il eſt lent dans ſes opérations, & fait trainer l'ouvrage. Le *faineant* aime à être deſœuvré ; il hait l'occupation, & fuit le travail.

PAROLE. MOT.

La *parole* exprime la penſée. Le *mot* repréſente l'idée qui ſert à former la penſée. C'eſt pour faire uſage de la *parole* que le *mot* eſt établi. La premiere eſt naturelle, générale, & univerſelle chez les hommes. Le ſecond eſt arbitraire, & varie ſelon les divers uſages des peuples. Le OUI & le NON ſont toujours & en tous

tous lieux les mêmes *paroles* ; mais ce ne ſont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes ſortes de langues, & dans toutes ſortes d'occaſions.

On a le don de la *parole* & la ſcience des *mots*. On donne du tour & de la juſteſſe à celle-là. On choiſit & l'on range ceux-ci.

Il eſt de l'eſſence de la *parole* d'avoir un ſens & former une propoſition : mais le *mot* n'a pour l'ordinaire qu'une valeur propre à faire partie de ce ſens ou de cette propoſition. Ainſi les *paroles* different entre elles par la différence des ſens qu'elles ont ; le mauvais ſens fait la mauvaiſe *parole* : & les *mots* different entre eux, ou par la ſimple articulation de la voix, ou par les diverſes ſignifications qu'on leur a attachées ; le mauvais *mot* n'eſt tel que parce qu'il n'eſt point en uſage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'eſprit. L'abondance des *mots* ne fait la richeſſe de la Langue qu'autant qu'elle a pour origine la diverſité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* eſt ce qu'on détache du tout.

La

La *part* eſt ce qui en doit revenir. La *portion* eſt ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a raport à l'aſſemblage; le ſecond au droit de propriété; & le troiſieme à la quantité.

On dit, une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la ſucceſſion; une *portion* d'héritage, & une *portion* de réfectoire.

Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troiſieme *partie* des biens pour leur *part*, qui ſe partage entre elles par égales *portions*.

PAS. POINT.

Pas énonce ſimplement la négation. *Point* apuye avec force & ſemble l'affirmer. Le premier ſouvent ne nie la choſe qu'en partie ou avec modification. Le ſecond la nie toujours abſolument, totalement, & ſans reſerve. Voilà pourquoi l'un ſe place très bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaiſe grace. On diroit donc, n'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le néceſſaire: mais ſi l'on vouloit ſe ſervir de *point*, il faudroit ôter les modificatifs, & dire, n'être *point* riche, n'avoir *point* le néceſſaire. Cette

Cette même raiſon fait que *pas* eſt toujours employé avec les mots qui ſervent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, & autres ſemblables: Que *point* figure mieux à la fin de la fraſe, devant la particule DE, & avec le mot DUTOUT, qui au lieu de reſtraindre la négation en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de lettres. La plûpart des Philoſophes ne ſont *pas* fort raiſonnables. Qui n'a *pas* un ſou à dépenſer, n'a *pas* un grain de mérite à faire paroitre. Si pour avoir du bien il en coute à la probité, je n'en veux *point*. Il n'y a *point* de reſſource dans une perſonne qui n'a *point* d'eſprit. Rien n'eſt ſûr avec les capricieux, vous croyez être bien, *point* dutout, l'inſtant de la plus belle humeur eſt ſuivi de la plus fâcheuſe.

PENSER. SONGER. REVER.

On *penſe* tranquilement & avec ordre, pour connoitre ſon objet. On *ſonge* avec plus d'inquiétude & ſans ſuite, pour parvenir à ce qu'on ſouhaite. On *reve* d'une maniere abſtraite & profonde, pour s'occuper agréablement.

Le

Le Philoſophe *penſe* à l'arrangement de ſon ſyſteme. L'homme embaraſſé d'affaires *ſonge* aux expédiens pour en ſortir. L'amant ſolitaire *reve* à ſes amours.

J'ai ſouvent remarqué que les choſes obſcures ne paroiſſent claires qu'à ceux qui ne ſavent pas *penſer* nettement ; ils entendent tout ſans pouvoir rien expliquer. Eſt-il ſage de *ſonger* aux beſoins de l'avenir d'une façon qui faſſe perdre la jouïſſance des biens préſens ? Le plaiſir de *réver* eſt peutêtre le plus doux, mais le moins utile & le moins raiſonnable de tous.

PERÇANT. PENETRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumiere, & du coup d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un eſprit *perçant* voit les choſes au travers des voiles dont on les couvre ; il eſt difficile de lui cacher la vérité ; il ne ſe laiſſe pas tromper. Un eſprit *pénétrant* aprofondit les choſes ſans s'arrêter à la ſuperficie ; il n'eſt pas aiſé de lui donner le change ; il ne ſe laiſſe point amuſer.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITÉ.

La *peſanteur* eſt, dans le corps, une qualité qu'on ſent & qu'on diſtingue par elle-même. Le *poids* eſt la meſure ou le degré de cette qualité; on ne le connoit que par comparaiſon. La *gravité* eſt préciſément la même choſe que la *peſanteur*, avec un peu de mêlange de l'idée du *poids*; c'eſt à dire qu'elle déſigne une certaine meſure générale & indéfinie de *peſanteur*. Ce mot, pris dans le ſens phyſique, eſt un terme dogmatique ou de ſcience, qui n'eſt guere d'uſage que dans l'occaſion où l'on parle d'équilibre, & lorſqu'on le joint avec le mot de CENTRE; ainſi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre il en faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en ſert plus fréquemment au figuré, lorſqu'il s'agit de mœurs & de manieres.

On dit abſolument, & dans un ſens indéfini, qu'une choſe a de la *peſanteur*; mais on dit rélativement & d'une maniere déterminée, qu'elle eſt d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raiſons prouvent la *peſanteur* de

de l'air ; & le mercure en marque le *poids*.

Au ſiecle d'Ariſtote, la *peſanteur* des corps étoit une qualité occulte, qui les faiſoit tendre vers leur centre ; & de nôtre tems, elle eſt une impulſion ou un mouvement inconnu qui les envoye dans les places que la nature leur a aſſignées. Le *poids* ſeul a d'abord réglé la valeur des monnoyes ; enſuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le ſens figuré, la *peſanteur* ſe prend en mauvaiſe part ; elle eſt alors une qualité opoſée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'eſprit. Le *poids* s'y prend en bonne part ; il s'aplique à cette ſorte de mérite qui nait de l'habileté jointe à un extérieur reſervé, & qui procure à celui qui le poſſede, du crédit & de l'autorité ſur l'eſprit des autres.

Rien n'eſt ſi propre à délivrer l'eſprit de ſa *peſanteur* naturelle que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend ſavant, & la réflexion rend ſage ; mais l'une & l'autre émouſſent quelquefois la vivacité de l'eſprit,

l'eſprit, & le font paroitre *peſant* dans la converſation, quoiqu'il penſe finement.

PLAINDRE. REGRETTER.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'abſent. L'un eſt un mouvement de la pitié; & l'autre eſt un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtiſan en faveur eſt l'objet de l'envie, & lorſqu'il tombe dans la diſgrace, perſonne ne le *plaint*. Les Princes les plus loués pendant leur vie ne ſont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre* employé pour ſoi-même change un peu la ſignification qu'il a, lorſqu'il eſt employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de ſenſibilité, il ceſſe de repréſenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait ſentir lorſqu'il eſt queſtion des autres; & au lieu de marquer un ſimple ſentiment, il emporte deplus dans ſa ſignification la manifeſtation de ce ſentiment. Nous *plaignons* les autres, lorſque nous ſommes touchés de leurs maux; cela ſe paſſe au dedans de nous,

ou du moins ſe peut y paſſer ſans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorſque nous voulons que les autres en ſoient touchés; il faut pour cela les faire connoitre. Ce mot eſt encore quelquefois employé dans un autre ſens que celui dans lequel je viens de le définir; au lieu d'un ſentiment de pitié il en marque un de repentir; on dit en ce ſens qu'on *plaint* ſes pas; qu'un avare ſe *plaint* toutes choſes, juſqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on ſoit de ſoi-même, il eſt des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il eſt bien difficile, quelque philoſophie qu'on ait, de ſoufrir long-tems ſans ſe *plaindre*. Les gens intereſſés *plaignent* tous les pas qui ne menent à rien. Souvent on ne fait ſemblant de *regretter* le paſſé que pour inſulter au préſent.

Un cœur dur ne *plaint* perſonne. Un courage féroce ne ſe *plaint* jamais. Un pareſſeux *plaint* ſa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime ſeroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorſqu'ils ſoufrent ſans l'avoir mérité; de ne ſe *plaindre* que quand on peut par-là ſe procurer

du

du ſoulagement ; de ne *plaindre* ſes peines que lorſque la ſageſſe n'a pas dicté de ſe les donner ; & de *regretter* ſeulement ce qui méritoit d'être eſtimé.

PLAISIR. DE'LICE. VOLUPTE'.

L'idée du *plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étendue que celle de *délice*, & de *volupté* ; parce que ce mot a raport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres ; ce qui concerne l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout eſt capable de nous procurer du *plaiſir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de *plaiſir* ; mais elle eſt bien moins étendue par l'objet ; elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſurtout celle de la bonne-chere. L'idée de *volupté* eſt toute ſenſuelle, & ſemble déſigner, dans les organes, quelque choſe de délicat qui rafine & augmente le gout.

Les vrais Philoſophes cherchent le *plaiſir* dans toutes leurs occupations ; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un *délice* pour certaines perſonnes de boire à la glace, même en hiver ; & cela eſt indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité juſqu'à la *volupté* ; mais ce

ce moment de ſenſation ne dure guere; tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſentiment, ou une ſituation gracieuſe de l'ame. Mais ils ont encore, ſurtout au pluriel, un autre ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment; comme quand on dit d'une perſonne qu'elle ſe livre entierement aux *plaiſirs*; qu'elle jouït des *délices* de la campagne; qu'elle ſe plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulieres. Alors le mot de *plaiſirs* a plus de raport aux pratiques perſonelles, aux uſages, & aux paſſetems, tels que la table, le jeu, les ſpectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature, l'art & l'opulence fourniſſent; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de *voluptés* déſigne proprement des excès qui tiennent de la molleſſe, de la débauche, & du libertinage, recherchés par un gout outré, aſſaiſonnés par l'oiſiveté, & préparés par la dépenſe; tels

qu'on dit avoir été ceux où Tibere s'abandonnoit dans l'ile de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui eſt *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui eſt *rempli*. Le premier a un raport particulier à la capacité du vaiſſeau ; & le ſecond à ce qui doit être reçû dans cette capacité.

Aux nôces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau ; & par miracle ils ſe trouverent *pleins* de vin.

POURTANT. CEPENDANT. NEANMOINS. TOUTEFOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie ; il aſſûre avec fermeté, malgré tout ce qui pourroit être opoſé. *Cependant* eſt moins abſolu & moins ferme ; il affirme ſeulement contre les aparences contraires. *Néanmoins* diſtingue deux choſes qui paroiſſent opoſées ; & il en ſoutient une ſans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une choſe par exception ; il fait entendre qu'elle n'eſt arrivée que dans l'occaſion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle

qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs ſe piquent d'une morale ſévere, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flater la ſenſualité. Corneille n'eſt pas toujours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille eſt un excellent auteur. Que ne haïſſoit pas Néron ? *toutefois* il aimoit Popéa.

POUVOIR. PUISSANCE. FACULTE'.

Ces mots ſont expliqués & pris ici dans le ſens phyſique & litéral. Ils ſignifient tous une diſpoſition dans le ſujet, par le moyen de laquelle il eſt capable d'agir, ou de produire un effet : mais le *pouvoir* vient des ſecours ou de la liberté d'agir ; la *puiſſance* vient des forces ; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme ſans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeuneſſe manque de ſageſſe pour délibérer, & la vieilleſſe manque de *puiſſance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raiſonner, & en même tems la facilité de s'en acquiter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de malfaire comme un défaut dans l'Etre raiſonnable, & ſeroit-il mieux que tou-

te ſa *puiſſance* ſe bornât au bien? J'avois dit oui dans ma précédente édition; & dans celle-ci je laiſſe répondre Pope qui dit non. La *faculté* de deſirer ſert à rendre l'homme habile & laborieux: mais elle contribue auſſi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puiſſance* s'affoiblit. La *faculté* ſe perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puiſſance*, & non le deſir de ſatisfaire ſes paſſions. L'ame ne perd de ſes *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PRÉDICATION. SERMON.

On s'aplique à la *prédication*; & l'on fait un *ſermon*. L'une eſt la fonction du prédicateur; l'autre eſt ſon ouvrage.

Les jeunes Eccléſiaſtiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication* & négligent la ſcience. La plûpart des *ſermons* ſont de la troiſiéme main dans le débit; l'auteur & le copiſte en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les diſcours faits aux infideles, pour leur annoncer l'Evangile, ſe nomment *prédications*. Ceux qui ſont faits aux Chrétiens, pour nourrir leur piété, ſont des *ſermons*.

Les

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de ſolides vérités. Les Prêtres font aujourdui des *ſermons* pleins de brillantes figures.

PRE'ROGATIVE. PRIVILEGE.

La *prérogative* regarde les honeurs & les préférences perſonelles ; elle vient principalement de la ſubordination, ou des rélations que les perſonnes ont entre elles. Le *privilége* regarde quelque avantage d'interêt ou de fonction ; il vient de la conceſſion du Prince, ou des ſtatuts de la ſociété.

La naiſſance donne des *prérogatives.* Les charges donnent des *priviléges.*

PRIVE'. APRIVOISE'.

Les animaux *privés* le ſont naturellement ; & les *aprivoiſés* le ſont par l'art & par l'induſtrie de l'homme.

Le chien, le bœuf, & le cheval ſont des animaux *privés.* L'ours & le lion ſont quelquefois *aprivoiſés.*

Les bêtes ſauvages ne ſont pas *privées* ; les farouches ne ſont pas *aprivoiſées.*

QUALITE'. TALENT.

Les *qualités* forment le caractére de

la perſonne ; les *talens* en ſont l'ornement. Les premieres rendent bon ou mauvais, & influent fortement ſur l'habitude des meurs. Les ſeconds rendent utile ou amuſant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut ſe ſervir du mot de *qualité* en bien & en mal ; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme eſt un mélange de bonnes & de mauvaiſes *qualités*, quelquefois bizarre juſqu'à raſſembler en lui les extremes. Il y a des gens à *talens* ſujets à ſe faire valoir, & dont il faut ſoufrir pour en jouir ; mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux eſſuyer le caprice du renchéri que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur ſont les plus eſſencielles : celles de l'eſprit ſont les plus brillantes. Les *talens* qui ſervent aux beſoins ſont les plus néceſſaires ; ceux qui ſervent aux plaiſirs ſont les mieux récompenſés.

On ſe fait aimer ou haïr par ſes *qualités*. On ſe fait rechercher par ſes *talens*.

Des *qualités* excellentes jointes à de rares *talens* font le parfait mérite.

QUAND.

QUAND. LORSQUE.

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines dépendances & circonſtances dans les évenemens qu'ils joignent. Mais *quand* paroit plus propre pour marquer la circonſtance du tems ; & *lorſque* ſemble mieux convenir pour marquer celle de l'occaſion. Ainſi je dirois ; il faut travailler *quand* on eſt jeune ; il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos ; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime ; le chanoine va à l'Egliſe *quand* la cloche l'avertit d'y aller ; & il fait ſon devoir *lorſqu'*il aſſiſte aux offices.

Cette différence paroitra peut-être trop ſubtile ; mais pour être délicate elle n'en eſt pas moins réelle ; on peut même ſe la rendre plus ſenſible ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* & de *lorſque* ; & l'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du tems, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMS

QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens ; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *lorſque*, & qu'elles y altereroient le ſens. Au lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du tems, y conviendroient bien à la place du mot *lorſque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin dire qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans l'occaſion de la jeuneſſe ; mais dire qu'il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le tems où l'on nous reprend. De même en diſant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on eſt amoureux eſt le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire des folies que d'aimer ; mais en diſant qu'on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime, on veut dire qu'on ſe fait aimer en aimant ; il n'eſt point alors queſtion du tems où l'on ſe fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très clair, dans le troiſiéme exemple, que *quand* ſigni-

ſignifie que le chanoine va à l'Egliſe aux heures que la cloche l'y appelle ; & que *lorſque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y aſſiſte, car peutêtre y manque-t-il alors en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervations ſur la différence de ces deux mots, & peut ſervir en d'autres occaſions pour faire un choix entre eux. Il y aura peutêtre quelques perſonnes qui, en liſant cet éclairciſſement, penſeront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prens la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu deſſein d'ennuyer par de longues diſſertations ; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veus qu'indiquer les différences des ſynonymes, & le faire d'une maniere que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaiſir d'y mettre quelque choſe de lui.

QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.

On *queſtionne*, on *interroge*, & l'on *demande* pour ſavoir ; mais il ſemble que *queſtionner* faſſe ſentir un eſprit de curioſité ; qu'*interroger* ſupoſe de l'au-

torité ; & que *demander* ait quelque choſe de plus civil & de plus reſpectueux.

Queſtionner & *interroger* font ſeuls un ſens ; mais il faut ajouter un cas à *demander*, c'eſt-à-dire que pour faire un ſens parfait, il faut marquer la choſe qu'on *demande.*

L'eſpion *queſtionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le ſoldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoye. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les ſervices.

Recevoir exclud ſimplement le refus. *Accepter* ſemble marquer un conſentement, ou une aprobation plus expreſſe.

Il faut toujours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçûs*. Il ne faut jamais rejetter ce qu'on a *accepté.*

REFORMATION. REFORME.

La *réformation* eſt l'action de réformer ; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le tems de la *réformation*, on travaille à mettre en régle, & l'on cherche les moyens de remédier aux abus.

Dans

Dans le tems de la *réforme*, on eſt réglé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une choſe dure moins que le tems qu'on a mis à ſa *réformation*.

RE'GIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux ſoins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils apartiennent, deſquels on doit rendre compte de clerc à maitre. La *direction* eſt pour certaines affaires où il y a diſtribution, ſoit de finances, ſoit d'occupations, & auxquelles on eſt commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*adminiſtration* a des objets d'une plus grande conſéquence, tels que la juſtice ou les finances d'un Etat; elle ſupoſe une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une ſorte de liberté dans le département dont on eſt chargé. La *conduite* déſigne quelque ſageſſe & quelque habileté à l'égard des choſes, & une ſubordination à l'égard des perſonnes. Le *gouvernement* réſulte de l'autorité & de la dépendance; il indique une ſupériorité de place ſur des

inférieurs, & a un raport particulier à la politique.

REGLE'. RANGE'.

On eſt *réglé* par ſes meurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *réglé* ménage ſa réputation & ſa perſonne; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon tems & ſon bien; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

A l'égard de la dépenſe à qui l'on aplique ſouvent ces deux épithetes, elle eſt *réglée* par les bornes qu'on y met, & *rangée* par la maniere dont on la fait. Il faut la *régler* ſur ſes moyens, & la *ranger* ſelon le gout de la ſociété où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domeſtiques ne ſoufrent point de l'envie de briller.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail; on en prend quand on eſt las; il ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zele; on y tombe quand la ferveur diminue; il peut mener au déreglement, ou à une inattention coupable. L'hom-

L'homme infatigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement*.

RELEVÉ. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le ſens où ils s'apliquent au diſcours. Alors il me ſemble que celui de *relevé* a plus de raport à la ſcience, & à la nature des choſes qu'on traite; & que celui de *ſublime* en a davantage à l'eſprit, & à la maniere dont on traite les choſes.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke eſt un ouvrage très *relevé*. On trouve du *ſublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un diſcours *relevé* eſt quelquefois guindé, & fait ſentir la peine qu'il a couté à l'Auteur : mais un diſcours *ſublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroit toujours naturel.

Des mots recherchés, connus ſeulement des doctes, joints à des raiſonnemens profonds & métaphyſiques, forment le ſtile *relevé*. Des expreſſions également juſtes & brillantes, jointes à des penſées vraies, finement & noblement tournées, font le ſtile *ſublime*.

Tous les différens ouvrages de l'eſprit

prit ne peuvent pas être *relevés* ; mais ils peuvent tous être *ſublimes* ; il eſt cependant plus rare d'en trouver de *ſublimes* que de *relevés*.

RELIGION. PIETE'. DEVOTION.

Le mot de *religion* n'eſt pas pris ici dans un ſens objectif, qui ſignifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance que nous lui rendons ; mais dans un ſens formel, qui marque une qualité de l'ame & une diſpoſition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'eſt que dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec les deux autres ; & cette diſpoſition fait ſimplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Etre ſuprême. La *piété* fait qu'on s'en aquite avec plus de reſpect & plus de zele. La *dévotion* ajoute un extérieur plus compoſé.

C'eſt aſſez pour une perſonne du monde d'avoir de la *religion* ; la *piété* convient aux perſonnes qui ſe piquent de vertu ; & la *dévotion* eſt le partage des gens entierement retirés.

La *religion* eſt plus dans le cœur qu'elle ne paroit au dehors. La *piété* eſt dans le cœur & paroit au dehors. La *dévotion* paroit quelquefois au dehors ſans être dans le cœur.

Où

Où il n'y a point de probité, il n'y a point de *religion*. Qui manque de reſpect pour les Temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* ſans attachement au culte des autels.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choſes par attention, pour s'en reſſouvenir. On les *obſerve* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frape le plus. L'eſpion *obſerve* les démarches qu'il croit de conſéquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui ſe diſtinguent dans ſes troupes, & *obſerver* les mouvemens de l'ennemi.

On peut *obſerver* pour *remarquer* : mais l'uſage ne permet pas de retourner la fraſe.

Ceux qui *obſervent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes le font ordinairement pour avoir le plaiſir de cenſurer, plûtôt que pour aprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorſqu'on parle de ſoi, on *s'obſerve*, & l'on ſe fait *remarquer*.

Les femmes ne *s'obſervent* plus tant qu'autrefois ; leur indiſcrétion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux ſe faire *remarquer* par leurs foi-

bleſ-

bleſſes que de n'être point fêtées par la Renommée.

RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage ou en dépôt. Nous *reſtituons* ce que nous avions pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidelement, & *reſtituer* entierement.

On emprunte pour *rendre*: on ſe charge d'une choſe pour la *remettre*: mais on ne prend gueres à deſſein de *reſtituer*.

L'uſage employe & diſtingue encore ces mots dans les occaſions ſuivantes. Il ſe ſert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, & des préſens ou monumens de tendreſſe; on *rend* hommage à ſon Seigneur ſuzerain; ſon amitié à qui en avoit été privé; les lettres à une maitreſſe abandonnée. Le ſecond ſe dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honeurs, emplois ou charges dont on eſt revêtu; on *remet* un enfant à ſes parens; le cordon de l'ordre, le bâton de commandement, les ſceaux, & les dignités au Prince. Le troiſieme ſe place pour les choſes qui ayant été ôtées ou retenues ſe trouvent dûes;

dûes ; on *reſtitue* à l'innocent accuſé, ſon état & ſon honneur ; on *reſtitue* un mineur dans la poſſeſſion de ſes biens aliénés.

RENONCER. RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des uſages qu'on ne veut plus ſuivre, ou à des prétentions dont on ſe déſiſte. On *renie* le maître qu'on ſert, ou la religion qu'on avoit embraſſée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faiſoit profeſſion publique.

Philippe V. a *renoncé* à la Couronne de France. S. Pierre a *renié* Jeſus-Chriſt. Henry IV. a fait *abjuration* du Calviniſme.

Abjurer ſe dit toujours en bonne part; c'eſt l'amour de la vérité & l'averſion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous engagent à faire *abjuration*. *Renier* s'employe toujours en mauvaiſe part ; un libertinage outré ou un interêt criminel fait les *renegats*. *Renoncer* eſt d'uſage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal ; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures ; mais

mais il arrive encore plus ſouvent que le caprice & le gout dépravé nous font *renoncer* à ce qui eſt bon, pour nous livrer à ce qui eſt mauvais.

L'hérétique *abjure*, quand il rentre dans le ſein de l'Egliſe. Le Chrétien *renie*, quand il ſe fait Mahométan. Le Schiſmatique *renonce* à la communion univerſelle des fideles, pour s'attacher à une ſociété particuliere.

Ce n'eſt que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions; ils ſont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occaſion leur en fourniſſent les moyens. Tel réſiſte aux perſécutions qui n'eſt pas à l'épreuve des careſſes; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'opreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'interêt ſoit très ſouvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur ſincérité; parce que je ſais que l'interêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans ſa patrie. On *retourne* dans ſon exil. On

On dit auſſi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

ROUTE. VOIE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans ſon idée quelque choſe d'ordinaire & de fréquenté; c'eſt pourquoi l'on dit, la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il eſt queſtion; ainſi l'on dit que les ſoufrances ſont la *voie* du ciel. Le mot de *chemin* ſignifie préciſement le terrain qu'on ſuit & dans lequel on marche; & en ce ſens on dit que les *chemins* coupés ſont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* eſt toujours plus ſûr.

Les *routes* different proprement entre elles par la diverſité des places ou des pays par où l'on peut paſſer; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* du Nivernois. La différence qu'il y a entre les voies ſemble venir de la diverſité des manieres dont on peut voyager; on va à Rome ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroiſſent différer entre eux par la diverſité de leur ſituation & de leurs contours; on ſuit le *chemin* pavé ou le *chemin* des terres.

Dans

Dans le ſens figuré, la bonne *route* conduit ſûrement au but; la bonne *voie* y mene avec honeur; le bon *chemin* y mene facilement.

On ſe ſert auſſi des mots de *route* & de *chemin* pour déſigner la marche; avec cette différence que le premier, ne regardant alors que la marche en elle-même, s'employe dans un ſens abſolu & géneral, ſans admettre aucune idée de meſure ni de quantité; ainſi l'on dit ſimplement, être en *route*, faire *route*; au lieu que le ſecond, ayant non ſeulement raport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en eſt le but, s'employe dans un ſens rélatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui eſt joint; deſorte qu'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'eſt en aucune façon d'uſage pour déſigner la marche, il l'eſt en revanche pour déſigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche; ainſi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poſte, par la *voie* du coche, par la *voie* du meſſager; mais cette idée eſt tout à fait étrangere aux deux autres, & tire par conſéquent celui-ci hors du rang de leurs ſynonymes à cet égard. *SA-*

SAGESSE. PRUDENCE.

La *ſageſſe* fait agir & parler à propos. La *prudence* empeche de parler & d'agir mal-à-propos. La premiere, pour aller à ſes fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les ſuivre. La ſeconde, pour ne pas manquer ſon but, tâche de connoitre les mauvaiſes routes, afin de s'en écarter.

Il ſemble que la *ſageſſe* ſoit plus éclairée, & que la *prudence* ſoit plus reſervée.

Le *ſage* employe les moyens qui paroiſſent les plus propres pour réuſſir; il ſe conduit par les lumieres de la raiſon. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus ſûres, il ne s'expoſe point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il eſt de la *ſageſſe* de ne parler que de ce qu'on ſait parfaitement, ſurtout lorſqu'on veut ſe faire eſtimer: l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il eſt de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, ſurtout quand on a deſſein de ſe faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *ſecourir*, dans le danger; *aider*, dans

dans la peine ; *aſſiſter*, dans le beſoin. Le premier part d'un mouvement de généroſité, le ſecond d'un ſentiment d'humanité ; & le troiſieme d'un mouvement de compaſſion.

On va au *ſecours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *aſſiſte* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.

Ces mots déſignent l'impreſſion que les objets font ſur l'ame ; mais le *ſentiment* va au cœur ; la *ſenſation* s'arrête aux ſens ; & la *perception* s'adreſſe à l'eſprit.

La vie la plus agréable eſt ſans doute celle qui roule ſur des *ſentimens* vifs, des *ſenſations* gracieuſes, & des *perceptions* claires. C'eſt aimer, gouter, & connoitre.

Le *ſentiment* étend ſon reſſort juſques aux meurs ; il fait que nous ſommes également touchés de l'honeur & de la vertu comme des autres avantages. La *ſenſation* ne va pas au-dela du phyſique ; elle fait uniquement ſentir ce que le mouvement des choſes matérielles peut occaſionner de plaiſir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enfer-

enferme dans ſon diſtrict les ſciences & tout ce dont l'ame peut ſe former une image; mais ſes impreſſions ſont plus tranquiles que celles du *ſentiment* & de la *ſenſation*, quoique plus promtes.

Un homme d'eſprit & de courage reçoit les honeurs ou ſoufre les injures avec des *ſentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoit point d'autre félicité que celle de la vie préſente, on ne travaille qu'à ſe procurer des *ſenſations* gracieuſes. Nous ne jugeons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un ſens général, qui rend ces mots ſynonymes lorſqu'il eſt queſtion de conſeiller ou de juger : mais le premier a plus de raport à la délibération, on dit ſon *ſentiment*; le ſecond en a davantage à la déciſion, on donne ſon *avis*; le troiſieme en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions*.

Le *ſentiment* emporte toujours dans ſon idée celle de ſincérité, c'eſt à dire, une

une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne ſupoſe pas rigoureuſement cette ſincerité, il n'eſt préciſément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un ſuffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occaſions où un juge ſoit obligé de donner ſon *avis* contre ſon *ſentiment*, & de ſe conformer aux *opinions* de ſa compagnie.

SENTIMENT. OPINION. PENSE E.

Ils ſont tous les trois d'uſage lorſqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées: en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain; c'eſt une croyance qu'on a par des raiſons ou ſolides ou aparentes: l'*opinion* eſt plus douteuſe; c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement: la *penſée* eſt moins fixe & moins aſſûrée; elle tient de la conjecture.

On dit, rejetter & ſoutenir un *ſentiment*; attaquer & défendre une *opinion*; deſaprouver & juſtifier une *penſée*.

Le mot de *ſentiment* eſt plus propre en fait de gout; c'eſt un *ſentiment* général qu'Homere eſt un excellent Poëte. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de

de ſcience ; l'*opinion* commune eſt que le ſoleil eſt au centre du monde. Le mot de *penſée* ſe dit plus particulierement lorſqu'il s'agit de juger des évenemens des choſes, ou des actions des hommes ; la *penſée* de quelques politiques eſt que le Moſcovite trouveroit mieux ſes vrais avantages du côté de l'Aſie que du côté de l'Europe.

Les *ſentimens* ſont un peu ſoumis à l'influence du cœur ; il n'eſt pas rare de les voir ſe conformer à ceux des perſonnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention ; il eſt ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maitres. Les *penſées* tiennent aſſez de l'imagination ; on en a ſouvent de chimériques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *ſerment* ſe fait proprement pour confirmer la ſincérité d'une promeſſe ; le *jurement* pour confirmer la vérité d'un témoignage ; & le *juron* n'eſt qu'un ſtile, dont le peuple ſe ſert, pour donner au diſcours un air aſſûré & prévenir la défiance.

Le mot de *ſerment* eſt plus d'uſage pour exprimer l'action de jurer en pu-

blic & d'une maniere ſolemnelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *ſerment* du Prince ne l'engage point contre les loix ni contre les interêts de ſon Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être crû. Les *jurons* ſont preſque toujours du bas ſtile ou du très familier; il y a peu d'occaſions ſérieuſes où ils puiſſent être placés avec grace.

SEVERITE'. RIGUEUR.

La *ſévérité* ſe trouve principalement dans la maniere de penſer & de juger; elle condamne facilement, & n'excuſe pas. La *rigueur* ſe trouve particulierement dans la maniere de punir; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *ſévérité* que pour autrui; prêts à tout blâmer, ils ne ceſſent de s'aplaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroit bonne que dans les occaſions où l'exemple ſeroit de conſéquence; il me ſemble que par tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foibleſſe humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *ſigne* fait connoître ; il eſt quelquefois naturel. Le *ſignal* avertit ; il eſt toujours arbitraire.

Les mouvemens qui paroiſſent dans le viſage ſont ordinairement les *ſignes* de ce qui ſe paſſe dans le cœur. Le coup de cloche eſt le *ſignal* qui apele le chanoine à l'Egliſe.

On s'explique par *ſignes* avec les muets ou les ſourds ; & l'on convient d'un *ſignal* pour ſe faire entendre des gens éloignés.

SINCERITE'. FRANCHISE. NAIVETE'. INGENUITE'.

La *ſincérité* empeche de parler autrement qu'on ne penſe ; c'eſt une vertu. La *franchiſe* fait parler comme on penſe ; c'eſt un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on penſe ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on ſait & ce qu'on ſent ; c'eſt ſouvent une bêtiſe.

Un homme *ſincere* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne ſauroit diſſimuler. Un homme *naïf* n'eſt guere propre à flater. Un homme *ingénu* ne ſait rien cacher.

La *ſincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchiſe* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait ſouvent manquer à la politeſſe. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *ſincere* eſt toujours eſtimable. Le *franc* plait à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque choſe d'accidentel & de paſſager. *Etat* dit quelque choſe d'habituel & de permanent.

On ſe ſert aſſez communément du mot de *ſituation* pour les affaires, le rang, ou la fortune ; & de celui d'*état* pour la ſanté.

Le mauvais *état* de la ſanté eſt un prétexte aſſez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *ſituations* embaraſſantes ou déſagréables.

La viciſſitude des évenemens de la vie fait ſouvent que les plus ſages ſe trouvent dans de triſtes *ſituations* ; & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir long-tems vécu dans un *état* brillant.

STABILITE'. CONSTANCE. FERMETE'.

La *ſtabilité* empeche de varier, & ſoutient le cœur contre les mouvemens de légereté & de curioſité, que la diverſité des objets pourroit y produire ; elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empeche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégout & l'ennui d'un même objet ; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empeche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte ; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maîtres ſe piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs engagemens. Si ceux des dames ne durent pas éternellement, c'eſt moins par défaut de conſtance pour ce qu'elles aiment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITE'. SOLIDE.

Le mot de *ſolidité* a plus de raport à la durée : celui de *ſolide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes

ouvrages; & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques Auteurs & dans quelques bâtimens plus de grace que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté joints à l'art d'en jouïr ſont le *ſolide* de la vie; les honeurs n'en ſont que l'ornement.

SOUFRIR. ENDURER. SUPORTER.

Soufrir ſe dit d'une maniere abſolue; on *ſoufre* le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a raport au tems; on *endure* le mal dont on differe à ſe venger. *Suporter* regarde proprement les défauts perſonnels; on *ſuporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *ſoufrir* les mépris ſans reſſentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'eſt pas en état de ſecouer. La politeſſe fait *ſuporter*, dans la ſociété, une infinité de choſes qui déplaiſent.

On *ſoufre* avec patience. On *endure* avec diſſimulation. On *ſuporte* avec douceur.

SOUVENT. FREQUEMMENT.

L'un eſt pour la répétition des mêmes actes; l'autre pour la pluralité des objets. On déguiſe *ſouvent* ſes penſées.

On

On rencontre *fréquemment* des traitres.

SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux eſt l'idée commune qui rend ſynonymes ces quatre mots. Mais *ſurprendre* c'eſt y faire donner par adreſſe, en ſaiſiſſant la circonſtance de l'inattention à diſtinguer le vrai. *Tromper* c'eſt y faire donner par déguiſement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'eſt y faire donner par les apas de l'eſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très avantageux. *Duper* c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *ſurprendre* marque plus particulierement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur : que *tromper* diſe nettement quelque choſe qui bleſſe la probité ou la fidélité ; que *leurrer* exprime quelque choſe qui attaque directement l'attente ou le deſir : que *duper* ait proprement pour objet les choſes où il eſt queſtion d'interêt & de profit.

Il eſt difficile que la religion du Prince ne ſoit pas *ſurpriſe* par l'un ou l'autre des partis, lorſqu'il y en a pluſieurs dans

ſes Etats. Il y a des Gens à qui la vérité eſt odieuſe, il faut néceſſairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des Grands eſt de *leurrer* les petits par des promeſſes magnifiques; & l'art des petits eſt de *duper* les Grands dans les choſes que ceux-ci commettent à leurs ſoins.

CAPACITE'. HABILETE'.

Capacité a plus de raport à la connoiſſance des préceptes; & *habileté* en a davantage à leur aplication. L'une s'aquiert par l'étude; & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* eſt propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* eſt propre à réüſſir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TE'NEBRES. OBSCURITE'. NUIT.

Les *ténebres* ſemblent ſignifier quelque choſe de réel & d'opoſé à la lumiere. L'*obſcurité* eſt une pure privation de clarté. La *nuit* eſt la ceſſation du jour, c'eſt-à-dire le tems où le ſoleil n'éclaire plus.

On dit des *ténebres*, qu'elles ſont épaiſſes; de l'*obſcurité*, qu'elle eſt grande;

de ; de *la nuit*, qu'elle eſt ſombre.

On marche dans les *ténebres*, à l'*obſcurité*, & pendant la *nuit*.

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particulierement les biens & la réputation ; il ravit ce qui eſt dû. L'*injure* regarde proprement les qualités perſonnelles ; elle impute des défauts. Le premier nuit ; la ſeconde offenſe.

Le zele imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colere d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puiſſe faire à un honnête-homme eſt de ſe défier de ſa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.

L'*affront* eſt un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins ; il pique & mortifie ceux qui ſont ſenſibles à l'honneur. L'*inſulte* eſt une attaque faite avec inſolence ; on la repouſſe ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'*inſulte* un excès de violence qui irrite. L'*avanie* eſt un traitement humiliant, qui expoſe au mépris & à la moquerie du Public.

Ce n'eſt pas réparer ſon honneur que

de plaider pour un *affront* reçû. Les honnêtes gens ne font jamais d'*inſulte* à perſonne. Il eſt difficile de décider en quelle occaſion l'*outrage* eſt plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refuſent, ou de rejetter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on eſt en bute au peuple, il faut s'attendre aux *avanies*, ou ne ſe point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils ſont également un aſſemblage de pluſieurs choſes placées les unes ſur les autres ; avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec ſymétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le haſard lui donne.

Il paroit que le mot de *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choſes, n'étant point écartées, occupent moins de place ; & que celui de *monceau* ne déſigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'une maſſe ou d'un amas.

On dit, un *tas* de pierres, lorſqu'elles ſont des matériaux préparés pour faire un bâtiment : & l'on dit, un *monceau* de pierres, lorſqu'elles ſont les reſtes d'un édifice renverſé.

TEM-

TEMPLE. EGLISE.

Ces mots ſignifient un édifice deſtiné à l'exercice public de la religion : mais *temple* eſt du ſtile pompeux ; *égliſe* du ſtile ordinaire ; du moins à l'égard de la Religion Romaine ; car à l'égard du Paganiſme & de la religion Proteſtante, on ſe ſert du mot de *temple*, même dans le ſtile ordinaire, au lieu de celui d'*égliſe*. Ainſi l'on dit, le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*égliſe* de ſaint Sulpice.

Temple paroit exprimer quelque choſe d'auguſte, & ſignifier proprement un édifice conſacré à la Divinité. *Egliſe* paroit marquer quelque choſe de plus commun, & ſignifier particulierement un édifice fait pour l'aſſemblée des Fideles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *temple* du Seigneur. On ne devroit permettre dans nos *égliſes* que ce qui peut contribuer à l'édification des Chrétiens.

L'eſprit & le cœur de l'homme ſont les *temples* chéris du vrai Dieu ; c'eſt là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *égliſes*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux-Dieux étoient

autrefois des aſyles pour les criminels : mais c'eſt, ce me ſemble, deshonorer celui du Très-haut que d'en faire un réfuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut aporter à l'*égliſe* un eſprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeſte; la bienſéance l'exige ainſi que la piété.

TETE. CHEF.

Le ſecond de ces mots n'eſt d'uſage, dans le ſens litéral, que lorſqu'on parle des reliques des Saints; comme quand on dit, le *chef* de ſaint Jean & de ſaint Denis : mais ils ſont tous les deux fort uſités dans le ſens figuré; avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion de place ou d'arrangement; & que le mot de *chef* s'employe très proprement lorſqu'il s'agit d'ordre ou de ſubordination.

On dit, la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment; & le *chef* d'une entrepriſe, d'un parti. On dit auſſi, être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il ſied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

TOLE'RER. SOUFRIR. PERMETTRE.

On *tolere* les choſes, lorque, les connoiſ-

noiſſant & ayant le pouvoir en main, on ne les empeche pas. On les *ſoufre*, lorſqu'on ne s'y opoſe pas, faiſant ſemblant de les ignorer, ou ne pouvant les empécher. On les *permet*, lorſqu'on les autoriſe par un conſentement formel.

Tolérer & *ſoufrir* ne ſe diſent que pour des choſes mauvaiſes ou qu'on croit telles. *Permettre* ſe dit & pour le bien & pour le mal.

Les Magiſtrats ſont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il eſt quelquefois de la prudence de *ſoufrir* des abus dans la diſcipline de l'Egliſe, plûtôt que d'en rompre l'unité. Les loix humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend : mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légerement. On *manie* à pleine-main.

On *touche* une colonne, pour ſavoir ſi elle eſt de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoitre ſi elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui eſt fragile. Il n'y a point de plaiſir à *manier* ce qui eſt rude.

TOU-

TOUJOURS.
CONTINUELLEMENT.

Ce qu'on fait *toujours* ſe fait en tout tems & en toute occaſion. Ce qu'on fait *continuellement* ſe fait ſans interruption & ſans relâche.

Il faut *toujours* préférer ſon devoir à ſon plaiſir. Il eſt difficile d'être *continuellement* apliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* eſt en langue moderne; & la *verſion* en langue ancienne. Ainſi la Bible Françoiſe de Sacy eſt une *traduction*; & les Bibles Latines, Greques, Arabes, & Syriaques ſont des *verſions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *verſions* de l'Ecriture ſainte ont aquis preſqu'autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur

& le tems de la *verſion* des Septantes ſont inconnus.

TRAIN. EQUIPAGE.

Le *train* regarde la ſuite, & l'*équipage* le ſervice.

On dit, un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'apartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de ſuperbes *équipages*.

TRANQUILITE'. PAIX. CALME.

Ces mots, ſoit qu'on les aplique à l'Ame, à la République, ou à quelque Société particuliere, expriment également une ſituation exemte de trouble & d'agitation : mais celui de *tranquilité* ne regarde préciſément que la ſituation en elle-même, & dans le tems préſent, indépendemment de toute rélation : celui de *paix* regarde cette ſituation par raport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y cauſer de l'altération : celui de *calme* la regarde par raport à l'évenement, ſoit paſſé, ſoit futur ; enſorte qu'il la déſigne comme ſuccédant à une ſituation agitée, ou comme la précédant.

On

On a la *tranquilité* en ſoi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquilité* dans leur domeſtique. Les querelleurs ne ſont guere en *paix* avec leurs voiſins. Plus la paſſion a été orageuſe, plus on goute le *calme*.

Pour conſerver la *tranquilité* de l'Etat, il faut faire valoir l'autorité ſans abuſer du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'eſt pas toujours en molliſſant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné.

TRÉPAS. MORT. DÉCÈS.

Trépas eſt poëtique, & emporte dans ſon idée le paſſage d'une vie à l'autre. *Mort* eſt du ſtile ordinaire, & ſignifie préciſément la ceſſation de vivre. *Décès* eſt d'un ſtile plus recherché, tenant un peu de l'uſage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le ſecond de ces mots ſe dit à l'égard de toutes ſortes d'animaux; & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la terre, Toute ſucceſſion

n'eſt

n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid à l'imagination ; il peut même faire enviſager quelque choſe de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, cauſée par la ſéparation des choſes auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* préſente quelque choſe de laid & d'affreux.

TRÈS. FORT. BIEN.

On ſe ſert aſſez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammairiens nomment SUPERLATIF, c'eſt-à-dire le plus haut degré; par exemple, on dit dans le même ſens, *très* ſage, *fort* ſage, *bien* ſage. Il me paroit cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence; en ce que le mot de *très* marque préciſément & clairement ce ſuperlatif, ſans mêlange d'autre idée ni d'aucun ſentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins préciſément, mais qu'il y ajoute une eſpéce d'affirmation; & que le mot de *bien* exprime deplus un ſentiment d'admiration. Ainſi l'on dit, Dieu eſt *très* juſte; les hommes ſont *fort* mauvais; la providence eſt *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre

autre plus ſenſible, ce me ſemble; c'eſt que *très* ne convient que dans le ſens naturel & litéral; car lorſqu'on dit d'un homme qu'il eſt *très* ſage, cela veut dire qu'il l'eſt véritablement; au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un ſens ironique; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorſque l'ironie fait entendre qu'on peche par défaut; & que *bien* eſt plus d'uſage lorſque l'ironie fait entendre qu'on peche par excès. On diroit donc en raillant; c'eſt être *fort* ſage que de quiter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne ſauroit avoir; & c'eſt être *bien* patient que de ſoufrir des coups de bâton ſans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent uſage rend les choſes *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales*: mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque choſe de plus uſité que *vulgaire*, qui à ſon tour enchérit ſur *commun*, & celui-ci ſur *ordinaire*. Il me paroit auſſi qu'*ordinaire* eſt d'un uſage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la mul-

multitude des objets ; *vulgaire* pour la connoiſſance des faits ; & *trivial* pour la tournure du diſcours.

La diſſimulation eſt *ordinaire* à la Cour. Les monſtres ſont *communs* en Afrique. Les diſputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des ſavans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expreſſions *triviales* puiſſent trouver place.

Ces mots peuvent être conſidérés dans un autre ſens que dans celui du fréquent uſage ; ils ſe diſent ſouvent par raport au petit mérite des choſes ; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots eſt celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui eſt *ordinaire* n'a rien de diſtingué. Ce qui eſt *commun* n'a rien de recherché. Ce qui eſt *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui eſt *trivial* a quelque choſe de bas.

CHANGE. TROC. ECHANGE. PERMUTATION.

Le mot de *change* marque ſimplement l'action de changer dans un ſens abſtrait, qui non ſeulement n'exprime pas, mais qui deplus exclud tout raport & toute idée

idée acceſſoire : c'eſt peutêtre par cette raiſon qu'on ne l'employe pas à dénommer directement aucune eſpece ; car on ne dit pas, le *change* d'une choſe : qu'on l'employe néanmoins dans toutes les eſpeces, en régime indirect avec une prépoſition, pour indiquer l'eſſenciel de l'acte ; enſorte que, dans toutes les occaſions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots ſervent à dénommer les eſpeces ou façons de changer les choſes les unes pour les autres ; dont voici les différences. *Troc* ſe dit pour les choſes de ſervice, & pour tout ce qui eſt meuble ; ainſi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'uſtenciles. *Echange* ſe dit pour les terres, les perſonnes, tout ce qui eſt bien-fonds ; ainſi l'on fait des *échanges* d'Etats, de charges, & des priſoniers. *Permutation* n'eſt d'uſage que pour les biens & titres eccléſiaſtiques ; ainſi l'on *permute* une cure, un canonicat, un prieuré avec un autre bénéfice, de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Pluſieurs perſonnes jointes pour aller en-

enſemble ſont la *troupe*. Pluſieurs perſonnes ſéparées des autres pour ſe ſuivre & ne ſe point quiter, ſont la *bande*. Pluſieurs perſonnes réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'interêt, ſont la *compagnie*.

On dit, une *troupe* de comédiens, une *bande* de violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'eſt pas honnête de ſe ſéparer de ſa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'interêt de la *compagnie* où l'on ſe trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choſes inconnues, ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choſes qui ſont à notre chemin, ou qui ſe préſentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque reſſource dans leurs diſgraces. Les gens qui ſe lient aiſément avec tout le monde ſont ſujets à *rencontrer* mauvaiſe compagnie.

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par ſa valeur l'idée d'un plus grand bruit; & *tumulte* celle d'un plus grand deſordre.

Une

Une ſeule perſonne fait quelquefois du *vacarme :* mais le *tumulte* ſupoſe toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maiſons de débauche ſont ſujettes aux *vacarmes.* Il arrive ſouvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le déreglement eſt le partage de tous les trois : mais le *libertin* peche proprement contre les bonnes meurs ; la paſſion ou l'amour du plaiſir le domine : le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour exceſſif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies : le *bandi* peche par le cœur & la probité ; il ne ſe conforme pas même aux loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* ſont l'effet naturel de la fluïdité d'une eau qui coule ; elles ne s'apliquent guere qu'à l'égard des rivieres, & laiſſent une idée de calme ou de cours paiſible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais aſſez ordinaire ; ils indiquent un peu d'agitation, & s'apliquent proprement à la mer. Les

vagues

vagues proviennent d'un mouvement plus violent ; elles marquent par conſéquent une plus forte agitation, & s'apliquent également aux rivieres comme à la mer.

On coule ſur les *ondes* : on eſt porté ſur les *flots* : on eſt entrainé par les *vagues*.

Un terrain raboteux rend les *ondes* inégales. Un grand vent fait enfler les *flots*, & excite des *vagues*.

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre ſupoſe un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui ſe défend. *Surmonter* ſupoſe ſeulement des efforts contre quelque obſtacle qu'on rencontre & qui fait de la réſiſtance.

On a *vaincu* ſes ennemis, quand on les a ſi bien battus qu'ils ſont hors d'état de nuire. On a *ſurmonté* ſes adverſaires, quand on eſt venu à bout de ſes deſſeins malgré leur opoſition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *ſurmonter*.

On ſe ſert du mot de *vaincre* à l'égard des paſſions ; & de celui de *ſurmonter* pour les difficultés.

De toutes les paſſions, l'avarice eſt la

la plus difficile à *vaincre*, parcequ'on ne trouve point de ſecours contre elle, ni dans l'âge, ni dans la foibleſſe du tempérament, comme on en trouve contre les autres; & que d'ailleurs, étant plus reſſerrée qu'entreprenante, les choſes extérieures ne lui opoſent aucune difficulté à *ſurmonter*.

VAINEMENT. INUTILEMENT. EN VAIN.

On a travaillé *vainement*, lorſqu'on n'eſt pas récompenſé de ſon travail, ou qu'il n'eſt pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorſque l'ouvrage qu'on a fait ne ſert à rien. On a travaillé *en vain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet ouvrage ne me procure pas l'eſtime du Public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *en vain* que je me ſerai donné beaucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraie différence & le propre caractere des ſynonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un ſens général, qu'on

qu'on aplique à tous ceux qui ſervent. Celui de *laquais* a un ſens particulier, qui ne convient qu'à une ſorte de domeſtiques. Le premier déſigne proprement un homme de ſervice; & le ſecond un homme de ſuite. L'un emporte une idée d'utilité, l'autre une idée d'oſtentation. Voilà pourquoi il eſt plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet*; & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à ſa nobleſſe; au lieu que le *valet*-de-chambre y déroge; quoique la qualité & l'office de celui-ci ſoient au-deſſus de l'autre.

Les Princes & les gens de baſſe condition n'ont point de *laquais* : mais les premiers ont des *valets* de pied, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom; & les ſeconds ont des *valets* de labeur.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur*; & l'eſtimation en fait le *prix*.

La *valeur* eſt la regle du *prix*; mais une regle aſſez incertaine, & qu'on ne ſuit pas toujours.

De deux choſes, celle qui eſt d'une plus grande *valeur* vaut mieux; & celle qui eſt d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il ſemble que le mot de *prix* ſupoſe quelque raport à l'achat ou à la vente ; ce qui ne ſe trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainſi l'on dit que ce n'eſt pas être connoiſſeur, que de ne juger de la *valeur* des choſes que par le *prix* qu'elles coûtent.

VALLE'E. VALLON.

Vallée ſemble ſignifier un eſpace plus étendu. *Vallon* ſemble en marquer un plus reſſerré.

Les poëtes ont rendu le mot de *vallon* plus uſité ; parcequ'ils ont ajouté à la force de ce mot une idée de quelque choſe d'agréable ou de champêtre ; & que celui de *vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & ſitué entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, la *vallée* de Joſaphat, où le vulgaire penſe que ſe doit faire le Jugement univerſel ; & l'on dit, le ſacré *vallon*, où la fable établit une demeure des Muſes.

VANTER. LOUER.

On *vante* une perſonne pour lui procurer l'eſtime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'eſtime qu'on fait d'elle, ou pour lui aplaudir. *Van-*

Vanter c'eſt dire beaucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, ſoit qu'ils les aient, ou qu'ils ne les aient pas. *Louer* c'eſt aprouver avec une ſorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, ſoit que cela le mérite, ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme : on *loue* ſa conduite.

Le mot de *vanter* ſupoſe que la perſonne dont on parle eſt différente de celle à qui la parole s'adreſſe ; ce que le mot de *louer* ne ſupoſe point.

Les charlatans ne manquent jamais de ſe *vanter* ; ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou ſe font honeur d'une eſtime qui ne leur a pas été accordée. Les perſonnes pleines d'amour-propre ſe donnent ſouvent des *louanges* ; elles ſont ordinairement très contentes d'elles-mêmes.

Il eſt plus ridicule, ſelon mon ſens, de ſe *louer* ſoi-même que de ſe *vanter* ; car on ſe *vante* par un grand deſir d'être eſtimé, c'eſt une vanité qu'on pardonne ; mais on ſe *loue* par une grande eſtime qu'on a de ſoi, c'eſt un orgueil dont on ſe moque.

VARIATION. CHANGEMENT.

La *variation* conſiſte à être tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* conſiſte ſeulement à ceſſer d'être le même.

C'eſt *varier* dans ſes ſentimens, que de les abandonner & les reprendre ſucceſſivement. C'eſt *changer* d'opinion, que de rejetter celle qu'on avoit embraſſée pour en ſuivre une nouvelle.

Les *variations* ſont ordinaires aux perſonnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* eſt le propre des inconſtans.

Qui n'a point de principes certains eſt ſujet à *varier*. Qui eſt plus attaché à la fortune qu'à la vérité n'a pas de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIE'TE'.

Les changemens ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La multitude des différens objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit, la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'eſpeces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* eſt à cheval. Une *ſentinelle* eſt à pied. L'un & l'autre veillent à la ſûreté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

VENERATION. RESPECT.

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens : mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération* ; & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect*.

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes ; & nous avons du *reſpect* pour celles qui ſont fort audeſſus de nous, ou par leur naiſſance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénérable*. Le rang & la dignité rendent *reſpectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple : la crainte qu'on lui inſpire le tient dans le *reſpect*.

VETEMENT. HABILLEMENT. HABIT.

Vêtement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps ; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la

coifure & la chauſſure, & rien au delà ; voila pourquoi l'on s'en ſert avec grace en diſant que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée ; outre l'eſſenciel de vêtir, il renferme dans ſon idée un raport à la forme & à la façon dont on eſt vêtu ; & ſon diſtrict s'étend non ſeulement à tout ce qui ſert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'eſt que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierreries ; c'eſt par cette raiſon qu'on dit, la deſcription d'un *habillement* de cérémonie & de théatre. *Habit* a un ſens bien plus reſtraint que les deux autres mots ; il ne ſignifie que ce qui eſt robe ou ce qui tient de la robe ; enſorte que le linge, le chapeau & les ſouliers ne ſont pas compris ſous l'idée de ce mot ; ainſi l'on ne s'en ſert que pour marquer ce qui eſt l'ouvrage du Tailleur ou de la Couturiere ; le juſtaucorps, la veſte, la culote, la robe, la jupe, le corſet ſont des *habits* ; mais la chemiſe & la cravate ne le ſont point, quoiqu'ils ſoient *vêtemens* ; & l'épée n'eſt ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle ſoit de l'*habillement* du cavalier.

VES-

VESTIGES. TRACES.

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoit les *veſtiges*. On ſuit les *traces*.

On voit les *veſtiges* d'un vieux Château. On remarque les *traces* d'un Cerf ou d'un Sanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair* : mais ce dernier a un raport à la compoſition phyſique de l'animal, que n'a pas le premier. Ainſi l'on dit que le poiſſon & les légumes ſont *viandes* de Carême ; que la Perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchériſſent l'un ſur l'autre, *antique* ſur *ancien*, & celui-ci au-deſſus de *vieux*.

Une mode eſt *vieille* quand elle ceſſe d'être en uſage : elle eſt *ancienne* lorſque l'uſage en eſt entierement paſſé : elle eſt *antique* lorſqu'il y a déja long-tems qu'elle eſt *ancienne*.

Ce qui eſt récent n'eſt pas *vieux*. Ce

qui eſt nouveau n'eſt pas *ancien*. Ce qui eſt moderne n'eſt pas *antique*.

La *vieilleſſe* regarde particulierement l'âge. L'*ancienneté* eſt plus propre à l'égard de l'origine des Familles. L'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieilleſſe* décrépite, *ancienneté* immémorable, *antiquité* reculée.

La *vieilleſſe* diminue les forces du corps, & augmente les lumieres de l'eſprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agrémens, & donne de l'éclat à la Nobleſſe. L'*antiquité* faiſant périr les preuves de l'Hiſtoire en affoiblit la vérité, & fait valoir les monumens qui ſe conſervent.

VIVACITE'. PROMTITUDE.

La *vivacité* tient beaucoup de la ſenſibilité & de l'eſprit; les moindres choſes piquent un homme *vif*; il ſent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ſes réponſes. La *promtitude* tient davantage de l'humeur & de l'action; un homme *promt* eſt plus ſujet aux emportemens qu'un autre; il a la main légere; & il eſt expéditif au travail. L'indolence eſt l'opoſé de la *vivacité*;

tité; & la lenteur l'eſt de la *promtitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* ſemble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroit être plus ferme, & doit beaucoup à la conſtruction des muſcles. Le *robuſte* eſt moins ſujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On eſt *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On eſt *fort* par la ſolidité & par la réſiſtance des membres. On eſt *robuſte* par la bonne conformation des parties qui ſervent aux fonctions naturelles.

Vigoureux eſt d'un uſage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui eſt défenſe. *Robuſte* ſe dit à l'égard de la ſanté, & de l'aſſiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aiſé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuſte* eſt à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTÉ.

Il me ſemble que le *violent* va juſqu'à l'action ; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt promt à lever la main ; il frape auſſitôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt promt à dire des injures ; il ſe fâche aiſément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais : les *violens* ſont plus dangereux.

Il faut ſe tenir ſur ſes gardes avec les perſonnes *violentes* ; & il ne faut ſouvent que de la patience avec les perſonnes *emportées*.

VISION. APARITION.

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſupoſe que l'action de l'imagination. L'*aparition* frape de plus les ſens extérieurs, & ſupoſe un objet au dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuir en Egypte avec ſa famille. La Magdeleine fut inſtruite de la Réſurrection du Sauveur par une *aparition*.

Les cerveaux échaufés & vuides de nourriture croyent ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules pren-

prennent quelquefois pour des *aparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

VITE. TOT. PROMTEMENT.

Le mot de *vîte* paroit plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit: ſon opoſé eſt Lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action ſe fait: ſon opoſé eſt Tard. Le mot de *promtement* ſemble avoir plus de raport au tems qu'on employe à la choſe: ſon opoſé eſt Long-tems.

On avance en allant *vîte*; mais on va ſûrement en allant lentement. Le crime eſt toujours puni; ſi ce n'eſt *tot*, c'eſt tard. Il faut être long-tems à délibérer; mais il faut exécuter *promtement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vîte* acheve *promtement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui eſt *uni* n'eſt pas raboteux. Ce qui eſt *plain* n'a ni enfoncemens ni élévations.

Le marbre le plus *uni* eſt le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées eſt un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particulierement deux différentes choſes qui ſe trouvent bien enſemble. La *jonction* regarde proprement deux choſes éloignées qui ſe raprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* ſemble ſupoſer une marche ou quelque mouvement.

On dit, l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées; l'*union* de deux voiſins, & la *jonction* de deux riviéres.

Ce qui n'eſt pas *uni* eſt diviſé. Ce qui n'eſt pas *joint* eſt ſéparé.

On *s'unit*, pour former des corps de ſociété. On ſe *joint*, pour ſe raſſembler & n'être pas ſeuls.

Union s'employe ſouvent au figuré: mais on ne ſe ſert de *jonction* que dans le ſens litéral.

L'*union* ſoutient les familles, & fait la puiſſance des Etats. La *jonction* des ruiſſeaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une choſe eſt *unique* lorſqu'il n'y en a point d'autre de la même eſpece. Elle eſt *ſeule* lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée.

Un

Un enfant qui n'a ni freres ni ſœurs eſt *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reſte *ſeul*.

Rien n'eſt plus rare que ce qui eſt *unique*. Rien n'eſt plus ennuyant que d'être toujours *ſeul*.

VOIE. MOYEN.

On ſuit les *voies*. On ſe ſert des *moyens*.

La *voie* eſt la maniere de s'y prendre pour réüſſir. Le *moyen* eſt ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La premiere a un raport particulier aux meurs; & le ſecond aux évenemens. On a égard à ce raport lorſqu'il s'agit de s'énoncer ſur leur bonté : celle de la *voie* dépend de l'honeur & de la probité : celle du *moyen* conſiſte dans la conſéquence & dans l'effet. Ainſi la bonne *voie* eſt celle qui eſt juſte ; le bon *moyen* eſt celui qui eſt sûr.

La ſimonie eſt une très mauvaiſe *voie*, mais un fort bon *moyen* pour avoir des bénéfices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frape la vûe. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui ſe préſentent

tent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent nôtre curioſité.

On *voit* ou diſtinctement, ou confuſément. On *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils ſe tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voient*, comme les autres, les agrémens du ſexe: mais ceux qui en ſont frapés les *regardent*.

Le connoiſſeur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit*: celui qui ne l'eſt pas *regarde* le tableau ſans en *voir* les beautés.

VOIR. APERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui ſe montrent ſont *vûs*. Ceux qui fuyent ou qui ſe cachent ſont *aperçûs*.

On *voit* dans un viſage la régularité des traits; & l'on y *aperçoit* les mouvemens de l'ame.

Dans une nombreuſe Cour, les premiers ſont *vûs* du Prince, à peine les autres en ſont-ils *aperçus*.

Une complaiſance *vûe* de tout le monde en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *aperçû*.

Les novices & les ſottes en amour ignorent les avantages du myſtere, & font

ſont *voir* ce qu'elles ont interêt de cacher. Les plus fines, quelque attention qu'elles aient, ont bien de la peine à empécher qu'on ne *s'aperçoive* de ce qui ſe paſſe au fond de leur cœur.

L'amour qui ſe fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du ſpectateur. Celui qui ſe laiſſe ſeulement *apercevoir* fait, ſur le théatre du monde, une ſcene amuſante pour ceux à qui plait le jeu des paſſions.

VOLONTE'. INTENTION. DESSEIN.

La *volonté* eſt une détermination fixe, qui regarde quelque choſe de prochain; elle le fait rechercher. *L'intention* eſt un mouvement ou un panchant de l'ame, qui enviſage quelque choſe d'éloigné; elle y fait tendre. Le *deſſein* eſt une idée adoptée & choiſie, qui paroit ſupoſer quelque choſe de médité & de métodique; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de ſervir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ſes premieres *intentions* furent de faire une auſtere pénitence, & il forma pour cela le *deſſein* de ſe retirer dans ſon Abbaye & d'y établir la réforme.

Les

Les *volontés* ſont plus connues & plus préciſes. Les *intentions* ſont plus cachées & plus vagues. Les *deſſeins* ſont plus vaſtes & plus raiſonnés.

La *volonté* ſuffit pour nous rendre criminels devant Dieu : mais elle ne ſuffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* eſt l'ame de l'action & la ſource de ſon vrai mérite : mais il eſt difficile d'en juger bien ſainement. Le *deſſein* eſt un effet de la réflexion : mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaiſe.

On dit, faire une choſe de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *deſſein* prémédité.

Perſonne n'aime à être contrarié dans ſes *volontés*, ni trompé dans ſes *intentions*, ni traverſé dans ſes *deſſeins* : pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ſes maitres, d'autre *intention* que de faire ſon devoir, ni d'autre *deſſein* que de ſe conformer à l'ordre de la providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maitre que de l'exécution de ſes dernieres *volontés*. Rien de moins ſuivi que l'*intention* de la plûpart des fondateurs de bénéfices. Rien n'eſt plus extravagant que le *deſſein* de réünir tous les hommes à une même opinion. Il

Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir pluſieurs *tomes* ; & le *tome* peut faire pluſieurs *volumes* : mais la reliûre ſépare les *volumes* ; & la diviſion de l'ouvrage diſtingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la ſcience de l'Auteur par la groſſeur du *volume*. Il y a beaucoup d'ouvrages en pluſieurs *tomes* qui ſeroient meilleurs s'ils étoient réduits en un ſeul.

VOULOIR. AVOIR-ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale ; & il ſupoſe toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu ; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire ; & la force de leur ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit, avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux.

d'eux. On *veut* & on *a-envie* d'un objet préſent : mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & de réflexion ; & l'on en *a-envie* avec plus de ſentiment & plus de gout. On *ſouhaite* & l'on *deſire* des choſes plus éloignées : mais les *ſouhaits* ſont plus vagues, & les *deſirs* plus ardens. On *ſoupire* pour des choſes plus touchantes.

Les *volontés* ſe conduiſent par l'eſprit ; elles doivent être juſtes. Les *envies* tiennent des ſens ; elles doivent être réglées. Les *ſouhaits* ſe nourriſſent d'imaginations ; ils doivent être bornés. Les *deſirs* viennent des paſſions ; ils doivent être modérés. Les *ſoupirs* partent du cœur ; ils doivent être bien adreſſés.

On fait ſa *volonté*. On ſatisfait ſon *envie*. On ſe repait de *ſouhaits*. On s'abandonne à ſes *deſirs*. On pouſſe des *ſoupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons-envie* de ce qui nous plait. Nous *ſouhaitons* ce qui nous flate. Nous *deſirons* ce que nous eſtimons. Nous *ſoupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle eſt éclairée ou aveugle ; de l'*envie*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe ; du *ſouhait*, qu'il eſt raiſonnable ou ridicule ; du *deſir*, qu'il eſt

eſt foible ou violent ; & du *ſoupir*, qu'il eſt naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une maniere abſolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les pareſſeux s'occupent à faire des *ſouhaits* chimériques. Les courtiſans ſe tourmentent par des *deſirs* ambitieux. Les amans romaneſques s'amuſent à de vains *ſoupirs*.

VRAI. VE'RITABLE.

Vrai marque préciſément la vérité objective ; c'eſt-à-dire qu'il tombe directement ſur la réalité de la choſe ; & il ſignifie qu'elle eſt telle qu'on la dit. *Véritable* déſigne proprement la vérité expreſſive ; c'eſt-à-dire qu'il ſe raporte principalement à l'expoſition de la choſe ; & il ſignifie qu'on la dit telle qu'elle eſt. Ainſi le premier de ces mots aura une grace particuliere, lorſque, dans l'emploi, on portera d'abord ſon point de vûe ſur le ſujet en lui-même ; & le ſecond conviendra mieux, lorſqu'on portera ce point de vûe ſur le diſcours. Cette différence eſt extremement métaphyſique ; & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en ſubſiſte pas moins ; & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées

où

où l'uſage n'en a mis que de très délicates: peutêtre que l'exemple ſuivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer; & qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'aplication que dans la définition.

Quelques auteurs, même Proteſtans; ſoutiennent qu'il n'eſt pas *vrai* qu'il y ait eu une Papeſſe JEANNE, & que l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coutume* paroit être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique eſt un *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis longtems eſt une *coutume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & aquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La ſeconde forme l'habitude. L'un & l'autre ſont des eſpeces de loix, entierement indépendantes de la raiſon dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe conformer à un mauvais *uſage* que de ſe diſtinguer, même par quelque choſe de bon. Bien des gens ſuivent la *coutume* dans la façon de penſer comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs meres

res & leurs nourrices ont penſé avant eux.

USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.

Uſurper, c'eſt prendre injuſtement une choſe à ſon légitime maitre par voie d'autorité & de puiſſance : il ſe dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir* c'eſt prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, ſans prévenir par aucun acte d'hoſtilité. *S'emparer*, c'eſt préciſément ſe rendre maitre d'une choſe en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me ſemble auſſi que le mot d'*uſurper* renferme quelquefois une idée de trahiſon : que celui d'envahir fait entendre qu'il y a du mauvais procedé : que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adreſſe & de diligence.

On n'*uſurpe* point la couronne, lorſqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces après que la guerre eſt déclarée, c'eſt en faire la conquête & non les *envahir*. Il n'y a point d'injuſtice à *s'emparer* des choſes qui nous apartiennent, quoique nos droits & nos prétentions ſoient conteſtées.

UTILITE'. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* nait du ſervice qu'on tire des choſes. Le *profit* nait du gain qu'elles produiſent. L'*avantage* nait de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a ſon *utilité*. Une terre aporte du *profit*. Une grande maiſon a ſon *avantage*.

Les richeſſes ne ſont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point uſage. Les *profits* ſont plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires ; il en facilite le ſuccès.

Je ſouhaite que cet ouvrage ſoit *utile* au Lecteur ; qu'il faſſe le *profit* du Libraire ; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en ſe déterminant pour une choſe, parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choiſit* en comparant les choſes, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne ſupoſe qu'une ſimple déciſion de la volonté, pour ſavoir à quoi s'en tenir. L'autre ſupoſe un diſcernement de l'eſprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre

Entre deux choſes parfaitement égales, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choiſir*.

On eſt quelquefois contraint d'*opter*; mais on ne l'eſt jamais de *choiſir*. Le *choix* eſt un plein exercice de la liberté; c'eſt pourquoi lorſque le ſens ou l'expreſſion marque une néceſſité abſolue, il eſt mieux de ſe ſervir du mot d'*opter* que de celui de *choiſir*; de là vient que l'uſage dit, puiſqu'il eſt impoſſible de ſervir en même tems deux maitres, il faut *opter*.

Le mot de *choiſir* ne me paroit pas non plus être tout-à-fait à ſa place lorſqu'on parle de choſes entierement diſproportionées, à moins qu'il n'y ſoit employé dans un ſens ironique: par exemple, je ne dirois pas, il faut *choiſir* ou de Dieu ou du monde; mais je dirois, il faut *opter*: car le *choix* étant une préférence fondée ſur la comparaiſon des choſes, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaiſon à faire: un prédicateur diroit cependant avec beaucoup de graces; [Meſſieurs, le joug du Seigneur eſt doux & nous conduit au comble de tous biens; le joug du monde eſt dur & nous plonge dans l'abîme de tous maux; *choiſiſſez* maintenant auquel des deux vous voulez vous ſoumettre;] parce qu'alors il ſe trouve une

une fine ironie dans l'emploi de *choiſir*.

Je ne connois point de droit de *choix*: mais il y a un droit d'*option*; c'eſt lorſqu'entre pluſieurs choſes à diſtribuer on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par conſéquent la liberté de *choiſir*; car on peut *opter* par *choix*, en examinant quelle eſt la meilleure, comme on peut *opter* ſans *choix*, en ſe déterminant indifféremment pour la premiere venue.

Nous n'*optons* que pour nous; mais nous *choiſiſſons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* ſans *choiſir*; il n'y a qu'à ſuivre le haſard ou le conſeil d'autrui: mais on ne peut *choiſir* ſans *opter* quand on *choiſit* pour ſoi.

Lorſque les choſes ſont à nôtre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu il n'y a point d'accommodement; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroit plus difficile à *choiſir* qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zélé, mais indiſcret, & un ami diſcret, mais moins zélé, je *choiſirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE-CHOIX.

Choiſir ſe dit ordinairement de choſes dont on veut faire uſage. *Faire-choix* ſe dit

dit proprement des perſonnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV. *choiſit* Verſailles pour le lieu de ſa réſidence ordinaire ; & il *fit-choix* du Maréchal de Villeroi pour être Gouverneur de ſon petit-fils Louis XV.

Le mot de *choiſir* marque plus particulierement la comparaiſon qu'on fait de tout ce qui ſe préſente, pour connoître ce qui vaut le mieux & le prendre. Le mot de *faire-choix* marque plus préciſément la ſimple diſtinction qu'on fait d'un ſujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choiſiſſent* pas toujours leurs Miniſtres ; on n'a pas *fait-choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvois pour la Guerre.

CHOISIR. PREFERER.

On ne *choiſit* pas toujours ce qu'on *préfere* ; mais on *préfere* toujours ce qu'on *choiſit*.

Choiſir, c'eſt ſe déterminer en faveur de la choſe par le mérite qu'elle a, ou par l'eſtime qu'on en fait. *Préférer*, c'eſt ſe déterminer en ſa faveur par quelque motif que ce ſoit, mérite, affection, complaiſance, ou politique, n'importe.

L'eſprit fait le *choix*. Le cœur donne

la *préférence*. C'eſt par cette raiſon qu'on *choiſit* ordinairement ce que l'on connoit, & qu'on *préfere* ce que l'on aime.

La ſageſſe nous défend quelquefois de *choiſir* ce qui paroit le plus brillant à nos yeux ; & ſouvent la juſtice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorſqu'il eſt queſtion de *choiſir* un état de vie, je ne crois pas qu'on faſſe mal de *préférer* celui où l'inclination porte ; c'eſt le moyen de réuſſir plus facilement, & de trouver ſa ſatisfaction dans ſon devoir.

On *choiſit* l'étoffe. On *préfére* le marchand.

Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon le gout & la connoiſſance qu'on a des choſes. La *préférence* eſt juſte ou injuſte, ſelon qu'elle eſt dictée par la raiſon ou qu'elle eſt inſpirée par la paſſion.

Les *préférences* de pure faveur ſont quelquefois permiſes aux Princes dans la diſtribution des graces : mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la diſtribution des charges & des emplois publics.

L'amour *préfere* & ne *choiſit* point : par conſéquent il n'y a ni aplaudiſſemens à donner, ni reproches à faire aux Amans

mans ſur le bon ou le mauvais *choix* : le mérite ne doit pas non plus ſe flater d'y obtenir la *préférence*, ni ſe piquer de ce qu'on la lui refuſe : cette paſſion, uniquement produite & guidée par un gout ſenſitif, eſt toute pour le plaiſir & rien pour l'honneur.

CHOISIR. ELIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des ſynonymes que parce que nôtre Dictionaire les a définis l'un par l'autre. *Choiſir*, c'eſt, comme je viens de le dire, ſe déterminer par la comparaiſon qu'on fait des choſes en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire*, c'eſt nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque choſe de ſemblable. Ainſi le *choix* eſt un acte de diſcernement, qui fixe la volonté à ce qui paroit le meilleur : & l'*élection* eſt un concours de ſuffrages, qui donne à un ſujet une place dans l'Etat ou dans l'Egliſe.

Il peut très aiſément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHETIF. MAUVAIS.

Le premier de ces mots commence à vieillir, & n'eſt pas d'un uſage fort fréquent ; il n'eſt pas néanmoins tout à fait

ſuranné, & il trouve encore des places où il figure; nous pouvons donc le caractériſer, ſans craindre de rien faire hors de propos. Quant au ſecond mot, il n'eſt pas pris ici dans toutes ſes ſignifications, mais ſeulement dans celle qui le rend ſynonyme au premier; je veux dire, pour marquer uniquement une ſorte d'ineptitude à être avantageuſement placé ou mis en uſage.

L'inutilité & le peu de valeur rendent une choſe *chétive*. Les défauts & la perte de ſon mérite la rendent *mauvaiſe*. De là vient qu'on dit, dans le ſtile myſtique, que nous ſommes de *chétives* créatures, pour marquer que nous ne ſommes rien à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas beſoin de nos ſervices; & qu'on apele *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grace du Batême.

Un *chétif* ſujet eſt celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun ſervice dans la République. Un *mauvais* ſujet eſt celui, qui ſe laiſſant aller à un panchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui eſt *chétif* eſt mépriſable, & devient le rebut de tout le monde. Qui eſt *mauvais* eſt condamnable, & s'attire

la haine des honnêtes-gens.

En fait de choſes d'uſage, comme étoffes, linge, & ſemblables, le terme de *chétif* enchérit ſur celui de *mauvais*. Ce qui eſt uſé, mais qu'on peut encore porter au beſoin, eſt *mauvais*; ce qui ne peut plus ſervir, & ne ſauroit être mis honnêtement, eſt *chétif*.

Un *mauvais* habit n'eſt pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois ſous un *chétif* haillon plus d'orgueil que ſous l'or & ſous la pourpre.

FUIR. EVITER. ELUDER.

On *fuit* les choſes & les perſonnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choſes qu'on ne veut pas rencontrer, & les perſonnes qu'on ne veut pas voir, ou dont on ne veut pas être vû. On *élude* les queſtions auxquelles on ne veut, ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté opoſé, & l'on s'éloigne avec vîteſſe, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte ſubtilement, afin de n'être point aperçû, ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*, on fait ſemblant de n'avoir pas entendu, & l'on change

adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en ſe détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous *fuyons* ceux qui nous pourſuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les converſations qui nous déplaiſent.

La peur fait *fuir* devant ſon ennemi; la prudence en fait quelquefois *éviter* la préſence; & l'adreſſe en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuir* & *éviter* le danger: mais le *fuir* c'eſt ne s'y pas expoſer; l'*éviter* c'eſt n'y pas tomber. On dit, *éluder* le coup.

Le remede le plus sûr contre la peſte eſt de *fuir* bien loin des lieux où elle eſt. Le moyen le plus propre pour conſerver l'innocence des meurs eſt d'*éviter* les mauvaiſes compagnies. L'art de garder le ſecret demande de l'habileté à *éluder* les queſtions curieuſes.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* eſt plus vif que la *galanterie*: il a pour objet la perſonne, fait qu'on cherche à lui plaire dans la vûe de la poſſéder, & qu'on l'aime autant pour elle-

elle-même que pour ſoi : il s'empare bruſquement du cœur, & doit ſa naiſſance à un je ne ſais quoi d'indéfiniſſable, qui entraine les ſentimens, & arrache l'eſtime avant tout examen & ſans aucune information. La *galanterie* eſt une paſſion plus voluptueuſe que l'*amour* : elle a pour objet le ſexe ; fait qu'on noue des intrigues dans le deſſein de jouir, & qu'on aime plus pour ſa propre ſatisfaction que pour celle de ſa maitreſſe : elle attaque moins le cœur que les ſens, & doit plus au tempérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en obſerve le mérite avec des yeux plus connoiſſeurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les perſonnes qui plaiſent à celles que nous aimons, pourvû qu'elles ne ſoient pas du nombre de celles qui peuvent exciter nôtre jalouſie. L'autre nous engage à ménager toutes les perſonnes qui ſont capables de ſervir ou de nuire à nos deſſeins, juſqu'à nôtre rival même, ſi nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laiſſe pas la liberté du choix : il commande d'abord en maitre ;

& régne enſuite en tiran, juſqu'à ce que ſes chaines ſoient uſées par la longueur du tems, ou qu'elles ſoient briſées par l'effort d'une raiſon puiſſante, ou par le caprice d'un dépit ſoutenu. La ſeconde permet quelquefois qu'une autre paſſion décide de la preférence : la raiſon & l'interêt lui ſervent ſouvent de frein ; & elle s'accommode aiſément à nôtre ſituation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une perſonne, & lui livre nôtre cœur ſans aucune reſerve ; enſorte qu'elle le remplit entiérement, & qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles aient. La *galanterie* nous entraine généralement vers toutes les perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſemens & à nos deſirs ; de façon cependant qu'il nous reſte encore du gout pour les autres.

Il ſemble que l'*amour* ſe plaiſe dans les difficultés : bien loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter : on en fait toujours une de ſes plus ſérieuſes occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités ; le facile l'emporte

porte ſouvent chez elle ſur le difficile : elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. C'eſt peutêtre par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fond plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour* : car il eſt rare de voir un premier *amour* ſuivi d'un ſecond ; & je doute qu'on ait jamais pouſſé juſqu'à un troiſiéme ; il en coute trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépenſes : mais les *galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccedent juſqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toujours de la bonne foi dans l'*amour* ; mais il eſt gênant & capricieux ; on le regarde aujourdui comme une maladie ou une foibleſſe d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de friponerie dans la *galanterie* ; mais elle eſt libre & enjouée ; c'eſt le gout de nôtre ſiécle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flateuſe d'un bonheur éternel, dans l'entiere & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime : la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſingulier, dans la jouiſſance de l'objet qu'on pourſuit : mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ;

re ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes. Toute la différence qu'il y a c'eſt que l'*amour* étant plus ſérieux, on eſt plus piqué de l'infidélité de ſon pinceau ; & que le ſouvenir des peines qu'il a données ſert, en les voyant ſi mal récompenſées, à nous dégouter entiérement de lui ; au lieu que la *galanterie* étant plus badine, on eſt moins ſenſible à la tricherie de ſes peintures, & la vanité, qu'on a d'être venu à bout de ſes projets, conſole de n'avoir pas trouvé le plaiſir qu'on s'étoit figuré.

En *amour*, c'eſt le cœur qui goute principalement le plaiſir ; l'eſprit l'y ſert en eſclave ſans ſe regarder lui-même ; & la ſatisfaction des ſens y contribue moins à la douceur de la jouïſſance qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en poſſeſſion de ce qu'on aime, & d'avoir les plus ſenſibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frapé de l'objet, l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs à ſe ſatisfaire, y partagent le plaiſir avec plus d'égalité ; la jouiſſance y eſt plus agréable par la volup-

volupté que par la délicateſſe des ſentimens.

Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on eſt ſujet à ſe troubler la cervelle. Dans le ſecond, on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles; mais la *galanterie* ne leur convient nullement; parceque le monde ne leur permet que de s'attacher & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes; on leur paſſe la *galanterie*; mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il eſt à ſa place qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion; le ſpectateur naturellement touché s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle, & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au lieu qu'un cœur ſoumis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tirannique qu'aveugle, lui paroit faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peutêtre par cette

raiſon qu'une fille peut, avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bornent aux ſentimens que produiſent l'eſtime & le reſpect; & qu'il eſt bien difficile qu'une femme mariée qui s'aviſe d'aimer quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ſes autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'eſtime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la premiere circonſtance, l'*amour* parle toujours ſon ton, & jamais ne prend celui de la ſimple amitié; ainſi les amis, ne perdant rien de ce qui leur eſt dû, ne ſont point allarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais, dans la ſeconde circonſtance, l'*amour* parle & ſe conduit ſur l'un & l'autre ton, l'amant fait l'ami; de façon que les autres, s'ils ne ſont écartés, ſentent du moins diminuer la confiance, voient changer les manieres, & ont leur part de l'indifférence univerſelle qui nait de ce nouvel attachement; ce qui ſuffit pour leur donner de juſtes allarmes; & plus leur amitié eſt délicate, noble, & fondée ſur l'eſtime, plus ils ſont touchés de ſe voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus ſouvent à un étourdi, que l'*amour* peint com-

comme ſage aux yeux d'une folle.

Le myſtere eſt, pour une femme mariée, encore plus néceſſaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie*; parceque, dans celui-ci, elle riſque ſeulement la réputation de ſa vertu; & dans l'autre, elle riſque également celle de ſa vertu & de ſon eſprit, car on dit alors qu'elle n'eſt pas plus ſage qu'une autre, mais qu'elle eſt plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à conſerver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'eſprit; & que la *galanterie* étoit propre à former l'eſprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'uſage du monde juſtifie cet axiome en ce qui regarde l'eſprit; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le diſcernement, au lieu que la *galanterie* en fait jouer les reſſorts. Pour le cœur, c'eſt toujours le caractere perſonnel qui en décide: ces deux paſſions s'y conforment dans les divers ſujets qui en ſont atteints; & ſi l'une avoit du deſavantage à cet égard, ce ſeroit ſans doute l'*amour*; parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occaſionnent du mécontentement; & qu'étant auſſi plus perſonnel, il fait agir avec plus d'indiffé-

rence

rence envers tous ceux qui n'en ſont point l'objet, ou qui ne le flatent pas. La preuve en eſt dans l'expérience; on voit aſſez ordinairement une femme *galante* careſſer ſon mari de bonne grace & ménager ſes amis; au lieu que ceux-ci deviennent inſipides, & le mari un objet d'averſion à une femme priſe dans les filets de l'*amour*. On voit auſſi plus de choix dans la *galanterie*; c'eſt toujours ou la figure, ou l'eſprit, ou l'interêt, ou les ſervices, ou la commodité du commerce, qui déterminent: mais dans l'*amour* toutes ces choſes manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache; & ſes liens ſont alors comme des miracles, dont la cauſe eſt également inviſible & impénétrable.

BAISSER. ABAISSER.

Baiſſer ſe dit des choſes qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains mouvemens de corps; on *baiſſe* une poutre, on *baiſſe* les voiles d'un navire, on *baiſſe* un bâtiment, on *baiſſe* les yeux & la tête. *Abaiſſer* ſe dit des choſes faites pour en couvrir d'autres, mais qui étant relevées les laiſſent à découvert; on *abaiſſe* le deſſus d'une caſſette, on *abaiſſe* les pau-

paupieres, on *abaiſſe* ſa coife & ſa robe.

Les opoſés de *baiſſer* ſont, élever, & exhauſſer; ceux d'*abaiſſer* ſont, lever & relever; chacun ſelon les différentes occaſions où ils ſont employés, & les divers ſujets dont il eſt queſtion. On *baiſſe* un toit trop élevé, & un mur trop exhauſſé. On *abaiſſe* la trape qu'on avoit levée, & ſon voile qu'on avoit relevé.

Baiſſer eſt d'uſage dans le ſens neutre; *abaiſſer* ne l'eſt pas. Ils ſe joignent également au pronom réciproque; mais alors le premier garde toujours le ſens litéral; & le ſecond prend toujours le figuré.

On *baiſſe* en diminuant. On ſe *baiſſe* en ſe courbant. On *s'abaiſſe* en s'humiliant, ou en ſe proportionnant aux perſonnes qui nous ſont inférieures par la condition ou par l'eſprit.

Les rivieres *baiſſent* en été. Les grandes perſonnes ſont obligées de ſe *baiſſer* pour paſſer par les petites portes. Il eſt quelquefois dangereux de *s'abaiſſer*; car on prend au mot nôtre humilité, & l'on nous mépriſe ſur nôtre parole. Ce n'eſt pas en *s'abaiſſant* juſqu'à la familiarité qu'un Prince aquiert la qualité & la réputation de bon; c'eſt par la douceur & la juſtice de ſon gouvernement. L'on

n eſt

n'eſt jamais bon maitre, ſi l'on ne ſait *s'abaiſſer* juſqu'au niveau de l'eſprit de ſon écolier.

Le mot de *baiſſer* n'eſt jamais employé dans le ſens figuré à l'actif, ſoit qu'il ſoit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas, l'uſage ne s'en ſert en ce ſens qu'au neutre; ainſi l'on dit que les forces *baiſſent* quand on a paſſé quarante ans. Pour le mot d'*abaiſſer*, il a quelquefois à l'actif un ſens figuré; & le bon uſage ne l'employe jamais autrement avec le pronom réciproque; il ſeroit tout à fait déplacé ſi on lui donnoit alors le ſens propre & litéral; on ne dit pas d'un deſſus de coffre qu'il *s'abaiſſe*, on dit qu'il tombe.

L'adverſité fait *baiſſer* l'eſprit aux uns & le réveille aux autres. L'homme ſage & ſimple ne *s'abaiſſe* point, ni ne ſe ſoucie d'*abaiſſer* l'orgueil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur ſignification, l'idée d'un défaut d'attention; mais avec cette différence, que c'eſt nos propres idées intérieures qui nous rendent *abſtraits*, en nous occupant ſi fortement qu'elles nous empechent d'être attentifs à autre cho-

ſe

ſe qu'à ce qu'elles nous repréſentent ; au lieu que c'eſt un nouvel objet extérieur qui nous rend *diſtraits*, en attirant nôtre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner. Si ces défauts ſont d'habitude, ils ſont graves dans le commerce du monde.

On eſt *abſtrait*, lorſqu'on ne penſe à aucun objet préſent, ni à rien de ce qu'on dit. On eſt *diſtrait*, lorſqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propoſe, ou qu'on écoute d'autres diſcours que ceux qu'on nous adreſſe.

Les perſonnes qui ſont de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes paſſions, ſont plus ſujettes que les autres à avoir des *abſtractions* ; leurs idées ou leurs deſſeins les frapent ſi vivement qu'ils leur ſont toujours préſens. Les *diſtractions* ſont le partage ordinaire des jeunes gens ; un rien les détourne & les amuſe.

La réverie produit des *abſtractions* ; & la curioſité cauſe des *diſtractions*.

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt ; rien de ce qui l'environne ne le frape ; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris ; & quelquefois il penſe politique ou géométrie dans le tems que la

la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent ; il eſt frapé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre ; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au haſard de prendre les choſes de travers.

Les gens *abſtraits* ſe ſoucient peu de la converſation : les *diſtraits* en perdent le fruit. Lorſqu'on ſe trouve avec les premiers, il faut de ſon côté ſe livrer à ſoi-même & méditer : avec les ſeconds il faut attendre à leur parler que tout autre objet ſoit écarté de leur préſence.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt forte, ne manque guere de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux, & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

AMANT. GALANT.

Il me ſemble que le mot de *galant*, dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *amant*, n'eſt plus ſi en uſage qu'il l'étoit autrefois ; & que celui-ci s'eſt ſeul emparé

paré de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées acceſſoires qui les caractériſent, & qui repréſentent un *amant* comme quelque choſe de plus permis & de plus honnête que n'eſt un *galant* ; car le premier parle au cœur & ne demande que d'être aimé ; le ſecond s'adreſſe au corps & veut être favoriſé. On peut être l'un & l'autre ſans aimer véritablement, & uniquement par des vûes d'intérêt. Une laide fille qui eſt riche eſt ſujette à trouver de tels *amans* ; & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme ſe fait *amant* d'une perſonne qui lui plait : il devient le *galant* de celle à qui il plait. Dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour : dans le ſecond, il en a toujours.

Les *amans* ſont honeur aux Dames, & flatent leur amour-propre ; elles ne les ſoufrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance. Les *galans* leur font plaiſir, & fourniſſent matiere à la cronique ſcandaleuſe ; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſoufrir auprès d'elle d'autres *amans* que ceux que ſes parens agréent. Une femme

me adroite & prudente ſait mettre ſon *galant* au rang des amis de ſon mari.

ABANDONNER. DE'LAISSER.

Abandonner ſe dit des choſes & des perſonnes. *Délaiſſer* ne ſe dit que des perſonnes.

Nous *abandonnons* les choſes dont nous n'avons pas ſoin. Nous *délaiſſons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun ſecours.

On ſe ſert plus communément du mot d'*abandonner* que de celui de *délaiſſer*. Le premier eſt également bien employé à l'actif & au paſſif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ſes autres modes ; & il a par lui ſeul une énergie d'univerſalité, qu'on ne donne au premier qu'en y joignant quelque terme qui la marque préciſément. Ainſi l'on dit, c'eſt un pauvre *délaiſſé*, il eſt généralement *abandonné* de tout le monde.

On eſt *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos interêts. On eſt *délaiſſé* de tous ceux qui peuvent nous ſecourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plûtôt que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *délaiſſent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoit plus d'amis dans le bonheur; on ne conte que ſur ſa propre conduite; & l'on ne congratule que ſoi-même de tous les ſervices que l'on reçoit alors de la part des hommes. Une perſonne qui ſe voit *délaiſſée* dans ſa miſere ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains diſcoureurs.

Il a été heureux pour certaines perſonnes d'être *abandonnées* de leurs proches; c'eſt par là qu'a commencé la chaine des évenemens qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont beſoin d'être ſoutenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorſqu'ils ſe voient *délaiſſés*.

PRE'CISION. ABSTRACTION.

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, faire *abſtraction* d'une choſe, & non dans le ſens qui a raport à celui de diſtraction? Je crois l'obſervation inutile; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *préciſion* ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vûe.

vûe. J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend ſynonymes: que cette idée eſt peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie : qu'elle eſt celle d'une ſéparation faite par la force de l'eſprit dans la conſidération des objets : & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette ſignification eſſencielle à l'un & à l'autre de ces mots pour chercher leur propre différence, je penſe qu'il ſeroit très difficile de la trouver ailleurs que dans les diverſités de cette idée principale & ſynonyme, & de former ſans elle leurs caracteres particuliers. Les voici donc ſur ce plan, tels que je ſuis capable de les repréſenter.

La *préciſion* ſépare les choſes véritablement diſtinctes, pour empécher la confuſion qui nait du mêlange des idées. L'*abſtraction* ſépare les choſes réellement inſéparables, pour les conſidérer à part indépendamment les unes des autres. La premiere eſt un effet de la juſteſſe & de la netteté de l'entendement, qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile & hors d'œuvre au ſujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans ſa juſte totalité ; par-conſequent elle convient partout, dans les affaires comme dans les ſciences. La ſeconde eſt l'effort d'un eſprit

prit métaphyſique, qui écarte du point de vûe tout ce qu'on veut détacher du ſujet qu'on traite ; elle le mutile un peu, mais elle contribue quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraine dans l'erreur ; il s'en faut donc ſervir, mais en même tems s'en défier.

Il me ſemble que la *préciſion* a plus de raport aux choſes qu'on peut non ſeulement conſidérer à part, mais qu'on peut auſſi concevoir être l'une ſans l'autre ; telles que ſeroient, par exemple, l'aumone & l'eſprit de charité. Il me paroit que l'*abſtraction* regarde plus particulierement les choſes qu'on peut à la vérité conſidérer à part, mais qu'on ne ſauroit concevoir être l'une ſans l'autre ; telles que ſont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainſi le but de la *préciſion* eſt de ne point ſortir du ſujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui eſt étranger ; & celui de l'*abſtraction* eſt de ne pas entrer dans toute l'étendue du ſujet, en n'en prenant qu'une partie ſans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de ſcience plus certaine ni plus claire que la *Géométrie*, parce qu'elle fait des *préciſions* exactes ; on y a cependant mêlé certaines *abſtractions* mé-

métaphyſiques, qui ſont que les Géométres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il eſt queſtion de grandeur & de meſure, mais quand il eſt queſtion de phyſique.

On ne ſauroit ſe faire des idées trop *préciſes* : mais il eſt quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abſtraites*. Les premieres ſont la voie la plus ſûre pour aller au vrai dans les ſciences & au but dans les affaires ; au lieu que les ſecondes ſouvent nous en éloignent.

La *préciſion* eſt un don de la nature né avec l'eſprit : ceux qui en ſont doués ſont d'un excellent commerce pour la converſation ; on les écoute avec plaiſir parcequ'ils écoutent auſſi de leur côté ; ils entendent également ce qu'on leur dit comme ils ſont entendre ce qu'ils diſent. *L'abſtraction* eſt un fruit de l'étude produit par une profonde aplication : ceux à qui elle eſt familiere parlent quelquefois avec trop de ſubtilité des choſes communes ; les ſujets ſimples & naturels deviennent, dans leurs diſcours, très difficiles à comprendre par la maniere dont ils les traitent.

Les idées *préciſes* embelliſſent le langage ordinaire ; & en ſont, ſelon moi, le ſublime. Les idées *abſtraites* y ſont fatigan-

fatigantes; elles ne me paroiſſent bien placées que dans les écoles, ou dans certaines converſations ſavantes.

On exprime par des idées *préciſes* les vérités les plus ſimples & les plus ſenſibles : mais on ne peut ſouvent les prouver que par des idées très *abſtraites*.

DIFFEREND. DEMELE'.

Le ſujet du *différend* eſt une choſe préciſe & déterminée ſur laquelle on ſe contrarie, l'un diſant oui & l'autre non. Le ſujet du *démêlé* eſt une choſe moins éclaircie, dont on n'eſt pas d'accord, & ſur laquelle on cherche à s'expliquer pour ſavoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cauſe des *différends* entre les Particuliers. L'ambition eſt la ſource de bien des *démêlés* entre les Puiſſances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel*; mais ce qui eſt *continu* n'en ſoufre point. Deſorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervales & à diverſes repriſes; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur

ou de la briéveté du tems que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit, un jeu *continuel*, des pluies *continuelles*; & une fievre *continue*, une baſſe *continue*.

RE'PONSE. REPLIQUE. REPARTIE.

La *réponſe* ſe fait à une demande ou à une queſtion. La *replique* ſe fait à une *réponſe* ou à une remontrance. La *repartie* ſe fait à une raillerie ou à un diſcours offenſant.

Les Scolaſtiques enſeignent à propoſer de mauvaiſes difficultés, & à y donner encore de plus mauvaiſes *réponſes*. Il eſt plus grand d'écouter une ſage remontrance & d'en profiter que d'y *repliquer*. On ne ſe défend jamais mieux contre des paroles piquantes que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *réponſe* a, dans ſa ſignification, plus d'étendue que les deux autres; on *répond* aux queſtions des perſonnes qui s'informent, aux demandes de celles qui attendent des graces ou des ſervices, aux interrogations des maitres & des juges, aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles, aux lettres qu'on nous écrit, & aux difficultés qu'on nous propoſe touchant la conduite;

duite, les affaires, & les ſentimens. Le mot de *replique* a un ſens plus reſtraint; il ſupoſe une diſpute commencée à l'occaſion des diverſes opinions qu'on ſuit, ou des différens ſentimens dans leſquels on eſt, ou des partis & des interêts opoſés qu'on a embraſſés : on *replique* à la réponſe d'un Auteur qu'on a critiqué, aux reprimandes de ceux dont on ne veût pas recevoir de correction, & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverſe. Le mot de *repartie* a une énergie propre & particuliére pour faire naitre l'idée d'une apoſtrophe perſonelle contre laquelle on ſe défend, ſoit ſur le même ton, en apoſtrophant auſſi de ſon côté, ſoit ſur un ton plus honnête, en émouſſant ſeulement les traits qu'on nous lance; on fait des *reparties* aux gens qui veulent ſe divertir à nos dépens, à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicules, & aux perſonnes qui n'ont, dans la converſation, aucun ménagement pour nous.

La *réponſe* doit être claire & juſte; il faut que ce ſoit le bon ſens & la raiſon qui la dictent. La *replique* doit être forte & convaincante; il faut que la vérité y paroiſſe armée & fortifiée de toutes ſes preuves. La *repartie* doit être

vive & promte ; il faut que le ſel de l'eſprit y domine & la faſſe briller.

Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il ſe peut, des *réponſes* préciſes & judicieuſes ; & leur faire ſentir qu'il y a plus d'honeur pour eux à écouter qu'à faire des *repliques* à ceux qui ont la bonté de les inſtruire: mais il n'eſt pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoique un peu contraires à la docilité, de peur d'émouſſer leur eſprit par une gêne trop ſévere.

C'EST-POURQUOI. AINSI.

C'eſt-pourquoi renferme, dans ſa ſignification particuliere, un raport de cauſe & d'effet. *Ainſi* ne renferme qu'un raport de prémice & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un évenement ou d'un fait ; & le ſecond à faire entendre la concluſion d'un raiſonnement.

Les femmes pour l'ordinaire ſont changeantes ; *c'eſt-pourquoi* les hommes deviennent inconſtans à leur égard. Les Orientaux les enferment, & nous leur donnons une entiere liberté ; *ainſi* nous paroiſſons avoir pour elles plus d'eſtime.

Rome eſt non ſeulement un Siege ecclé-

eccléſiaſtique revêtu d'une autorité ſpirituelle, mais encore un Etat temporel, qui a, comme tous les autres Etats, des vûes de politique & des interêts à ménager; *c'eſt-pourquoi* l'on y peut très aiſément confondre les deux autorités. Tout homme eſt ſujet à ſe tromper; *ainſi* il faut tout examiner avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choſes *croiſſent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choſes de la même eſpece. Les bleds *croiſſent*: la recolte *augmente*.

Mieux on cultive un terrain, plus les arbres y *croiſſent*, & plus les revenus *augmentent*.

Le mot de *croître* ne ſignifie préciſément que l'agrandiſſement de la choſe, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait ſentir que cet agrandiſſement eſt cauſé par une nouvelle quantité qui y ſurvient. Ainſi, dire que la riviere *croît*, c'eſt dire uniquement qu'elle devient plus haute, ſans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau: mais dire que la riviere *augmente*, c'eſt dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui

la fait hauſſer. Cette différence eſt extremement délicate ; c'eſt pourquoi l'on ſe ſert aſſez indifféremment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occaſions où cette délicateſſe de choix n'eſt de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer ; car on dit également bien, la riviere *croît* & la riviere *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là ſon idée particuliere. Mais il y a d'autres occaſions où il eſt à propos & quelquefois même néceſſaire d'avoir égard à l'idée particuliere, & de faire un choix entre ces deux termes, ſelon la force du ſens qu'on veut donner à ſon diſcours : par exemple, lorſqu'on veut faire entendre, en parlant des paſſions, qu'elles ſont dans nôtre nature, que ce qui nous ſert d'alimens leur ſert auſſi de nourriture & leur donne des forces, on ſe ſert alors élégamment du mot de *croître* ; ailleurs on employe celui d'*augmenter*, ſoit pour les paſſions, ſoit pour les talens de l'eſprit.

Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec l'homme : mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté* juſqu'à certain âge, diminuent enſuite & diſparoiſſent avec les forces de la nature : il y en a d'autres

tres qui durent toute la vie, & qui, *augmentant* toujours, ſont encore plus fortes dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

L'amour qui ſe forme dans l'enfance *croît* avec l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron; il *augmente* à la vûe du péril. L'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent.*

Il eſt aiſé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre: car quelle eſt la perſonne aſſez peu délicate en fait d'expreſſions pour ne pas ſentir, du moins par gout naturel, ſi ce n'eſt par réflexion, qu'il eſt mieux de dire, l'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*, que de dire, l'ambition *augmente* à meſure que les biens *croiſſent*. S'il n'eſt pas difficile de ſentir cette délicateſſe, il l'eſt d'en expliquer la raiſon; il faut pour cela un peu de métaphyſique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'expoſer du mieux qu'il m'a été poſſible. Car enfin les biens conſiſtant dans pluſieurs différentes choſes, qui ſe réüniſſent dans la poſſeſſion d'une ſeule perſonne, le mot d'*augmenter* qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux

que celui de *croître*, qui ne marque préciſément que l'agrandiſſement d'une choſe unique, fait par la nourriture ou par une eſpece de nourriture. Cette même force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le mot de *croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition ; puiſqu'elle eſt une ſeule paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent ſervir d'alimens, pour la ſoutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choſes matérielles *croiſſent* par une addition intérieure & mécanique, qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle ; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matiere. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpece de nourriture priſe dans un ſens figuré : elles *augmentent* par l'addition des degrés juſqu'où elles ſont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture ; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté* pour cauſer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Nôtre orgueil *croît* à meſure que nous nous élevons ; & il *augmente* quelquefois

fois juſqu'à nous rendre haïſſables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardieſſe* quelque choſe de mâle ; dans l'*audace* quelque choſe d'emporté ; & dans l'*effronterie* quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage & de l'aſſûrance. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté ; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe le diſcours, ne la démontent point. Une perſonne *audacieuſe* parle d'un ton élevé ; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent ; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les regles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands ; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes ; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion, & rendent toujours de

mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplait à tout le monde, & qu'on paſſe chez les honnêtes-gens pour être d'une vile naiſſance.

On n'eſt guere propre aux grands emplois ſi l'on n'eſt un peu *hardi*. Un homme d'un caractere *audacieux* peut ſervir à inſulter l'ennemi. Un *effronté* n'eſt bon qu'à faire rougir ceux qui l'employent.

Il me ſemble que la *hardieſſe* eſt pour les grandes qualités de l'ame ce que le reſſort eſt pour les autres pieces d'une Montre ; elle met tout en mouvement ſans rien déranger : au lieu que l'*audace*, ſemblable à la main impétueuſe d'un étourdi, met le deſordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout ſur les grandes qualités, parce qu'elles ne ſe trouvent jamais enſemble ; ſon influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais ; elle répand ſur les défauts de l'ame un coloris qui les rend encore plus laids qu'ils ne ſont pat eux-mêmes.

DE-MEME-QUE. AINSI-QUE. COMME.

De-même-que eſt toujours un terme de comparaiſon ; mais il y a des occaſions où *ainſi-que* & *comme* ne le ſont pas, ayant d'autres ſignifications, qu'on peut voir dans les Dictionnaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de raporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet ouvrage, & que je vas en faire la différence, qui eſt aſſûrément une des plus délicates de nôtre Langue, & des plus difficiles à démêler.

De-même-que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la maniere dont eſt la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi-que* marque particulierement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence, les

François penſent *de-même-que* les autres nations, mais ils ne ſe conduiſent pas *de-même*; parcequ'il n'eſt préciſément queſtion que d'une certaine maniere de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſupoſe en eux. Mais je dirois, il y a des Philoſophes qui croyent que les bêtes penſent, *ainſi-que* les hommes; parce qu'il s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribue là à la bête auſſi-bien qu'à l'homme, & non d'aucune modification ou maniere de penſer; puiſqu'on peut ajouter que, quoique ces Philoſophes croyent que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes, ils ne croyent pourtant pas qu'elles penſent *de-même-qu'*eux. Je dirois enfin que les expreſſions d'une perſonne qui ne conçoit les choſes que confuſément ne ſont jamais juſtes *comme* celles d'une perſonne qui les conçoit clairement; parce qu'il eſt là queſtion d'une qualité de l'expreſſion, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raiſon on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel, & non pas *ainſi-que*, ni *de-même-qu'*un lion, &c. L'uſage eſt fixe à cet égard; même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorſ-

Lorſque ces mots ſont placés à la tête de la comparaiſon, alors elle a deux membres ; dont le ſecond, qui eſt la réduction de la comparaiſon, commence par le mot *ainſi*, ſi c'eſt *ainſi que* ou *comme* qui ſe trouve à la tête du premier membre ; mais ſi c'eſt *de-même-que*, ce ſecond membre commence par le mot *de-même*. L'exemple ſuivant va rendre cette obſervation ſenſible.

De-même-que l'ambitieux n'eſt jamais content, *de-même* le débauché n'eſt jamais ſatisfait. *Ainſi-que* l'ordonne la Providence, *ainſi* va la fortune des Etats & des Particuliers, des Princes & des Sujets. *Comme* les hommes vieilliſſent par le nombre des années, *ainſi* vieilliſſent les Empires par le nombre des ſiecles ; tout a un terme preſcrit, au-delà duquel il ne paſſe pas.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions ſont ſynonymes dans le ſens où elles ſignifient qu'on fait une choſe en vûe d'une autre : mais *pour* marquer une vûe plus préſente ; *afin* en marque une plus éloignée.

On ſe préſente devant le Prince *pour* lui faire ſa cour. On lui fait ſa cour *afin* d'en obtenir des graces.

agrandit ſa maiſon, quand on lui donne plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits ſur les côtés : mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de pluſieurs chambres.

En *agrandiſſant* ſon terrain, on *augmente* ſon bien.

Les Princes s'*agrandiſſent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croyent par là *augmenter* leur puiſſance : mais ils ſe trompent quelquefois en cela ; car cet *agrandiſſement* ne produit qu'une *augmentation* de ſoins, & ſouvent même eſt la premiere cauſe de la décadence d'une Monarchie.

Il n'eſt pas de plus incommode voiſin que celui qui ne penſe qu'à s'*agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* ſon autorité qu'à faire un bon uſage de celle que les loix lui ont donnée, eſt un maître fâcheux pour ſes Sujets.

Toutes les choſes de ce monde ſe font aux dépens les unes des autres ; le riche n'*agrandit* ſes domaines qu'en reſſerrant ceux du pauvre ; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté ; & je croirois preſque que la nature n'a fait les gens d'eſprit qu'aux dépens des ſots.

Le déſir de l'*agrandiſſement* cauſe dans la

la politique la circulation des Etats, dans la police celle des conditions, dans la morale celle des vertus & des vices, & dans la phyſique celle des corps ; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine univerſelle ; & qui nous en repréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle, ou d'*augmentation* ou de diminution : mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpece qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il lui eſt permis de s'*agrandir* ; ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal, qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs efforts & d'*augmenter* leurs forces, pour ſe mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COMPLIQUÉ. IMPLIQUÉ.

Les affaires ou les faits ſont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mêlange & par leur dépendance. Les perſonnes ſont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorſqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choſes extrêmement *compliquées* deviennent obſcures à ceux qui n'ont ni aſſez d'étendue, ni aſſez de juſteſſe d'eſprit pour les démêler. Quand on eſt ſouvent à la compagnie des étourdis, on eſt expoſé à ſe voir *impliqué* dans quel-

quelque fâcheuſe avanture.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent ſimples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il eſt dangereux de ſe trouver *impliqué*, même innocemment, dans les crimes des Grands; on en eſt toujours la dupe; ils ſacrifient à leurs interêts leurs meilleurs ſerviteurs.

Compliqué a un ſubſtantif qui eſt d'uſage; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas; on dit, *complication* & *impliquer*; mais on ne dit pas, *implication* ni *compliquer*.

Rien n'embarraſſe plus les médecins que la *complication* des maux dont le remede de l'un eſt contraire à la guériſon de l'autre. Il n'eſt pas gracieux d'avoir pour amis des perſonnes qui vous *impliquent* toujours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

POUR. QUANT.

Ces deux mots ſont très ſynonymes: *pour* me paroit cependant avoir meilleure grace, dans le diſcours, lorſqu'il s'agit de la perſonne ou de la choſe qui régit le verbe ſuivant: *quant* me paroit y mieux figurer lorſqu'il s'agit de ce qui eſt régi par le verbe. Je dirois donc,

donc, *pour* moi je ne me mêle d'aucune affaire étrangere; *quant* à moi, tout m'eſt indifférent.

La religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une morale pure, & dans une conduite ſimple; guidées par l'autorité divine, & ſoutenues par la raiſon. *Pour* celle du peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Egliſe, on ne la connoitra au juſte que quand on en aura ſéparé les interêts temporels.

DE'CISION. RE'SOLUTION.

La *déciſion* eſt un acte de l'eſprit, & ſupoſe l'examen. La *réſolution* eſt un acte de la volonté, & ſupoſe la délibération. La premiere attaque le doute, & fait qu'on ſe déclare. La ſeconde attaque l'incertitude, & fait qu'on ſe détermine.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le repentir. Nos *réſolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

Rien de plus deſagréable pour ſoi-même & pour les autres, que d'être tou-

toujours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans les démarches.

On a ſouvent plus d'embarras & de peine à *décider* ſur le rang & ſur la prééminence que ſur les interêts ſolides & réels. Il n'eſt point de *réſolutions* plus foibles que celles que prennent au confeſſional & au lit le pécheur & le malade ; l'occaſion & la ſanté rétabliſſent bientôt la premiere maniere de vivre.

Il ſemble que la *réſolution* emporte la *déciſion* ; & que celle-ci puiſſe être abandonnée de l'autre ; puiſqu'il arrive quelquefois qu'on n'eſt pas encore *réſolu* à entreprendre une choſe pour laquelle on a déja *décidé* ; la crainte, la timidité ou quelqu'autre motif s'opoſant à l'exécution de l'Arrêt prononcé.

Il eſt rare que les *déciſions* aient chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur. Envain les hommes prennent des *réſolutions* ; le gout & l'habitude triomphent toujours de leur raiſon.

En fait de ſcience, on dit, la *déciſion* d'une queſtion, & la *réſolution* d'une difficulté.

C'eſt ordinairement où l'on *décide* le plus qu'on prouve le moins. Quoiqu'on réponde dans les écoles à toutes les difficul-

ficultés, on y en *réſout* très peu.

PORTER. APORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a préciſément raport qu'à la charge du fardeau. *Aporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Tranſporter* a non ſeulement raport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par-deſſus toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la choſe dont on ſe charge.

Nous faiſons *porter* ce que, par foibleſſe ou par bienſéance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *aporte* ce que nous ſouhaitons avoir. Nous faiſons *tranſporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laiſſons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domeſtiques *aportent* ce que leurs maitres les envoyent chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les commerçans envoyent d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Vir-

Virgile a loué le pieux Enée d'avoir *porté* ſon pere Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous aprend que les premiers fideles *aportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *tranſportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractériſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit que le malin eſprit *emporta*, au lieu de dire *tranſporta* Jeſus-Chriſt.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *deſſein* : le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux ; des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours ſe laiſſer éblouïr par cette beauté ni par cette grandeur ; car ſouvent la pra-

pratique ne s'accorde pas avec la ſpéculation ; l'ordre admirable d'un ſyſtême & l'idée avantageuſe qu'on s'en eſt formée n'empechent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne ſe trouve dans l'impoſſibilité de venir à bout de ſon *deſſein*.

L'expérience de tous les ſiecles nous aprend que les têtes à grands *deſſeins* & les eſprits féconds en beaux *projets* ſont ſujets à donner dans la chimere.

Le mot de *projet* ſe prend auſſi pour la choſe même qu'on veut exécuter, ainſi que celui de *deſſein*. Mais quoique ces mots ſoient alors encore plus ſynonymes, on ne laiſſe pas d'y trouver une différence, qui ſe fait ſentir à ceux qui ont le gout fin & délicat. La voici telle que j'ai pû la développer. Il me ſemble que le *projet* regarde alors quelque choſe de plus éloigné, & le *deſſein* quelque choſe de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir : on forme des *deſſeins* pour le tems préſent. Le premier eſt plus vague ; l'autre eſt plus déterminé.

Le *projet* d'un avare eſt de s'enrichir ; ſon *deſſein* eſt d'amaſſer.

Un bon Miniſtre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des Sujets. Un bon Général d'armée

mée a autant d'attention à cacher ſes *deſſeins* qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un ſeul corps de république, pour le gouvernement général ou la diſcuſſion des interêts, ſans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henry IV, plus noble, mais peutêtre plus difficile à exécuter, que le *deſſein* de la Monarchie univerſelle, dont l'Eſpagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a raport au grain; c'eſt le bled qu'on *ſeme* dans le champ. *Enſemencer* a raport à la terre; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de bled. Le premier de ces mots a une ſignification plus étendue & plus vaſte; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terrains. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reſtraint; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes pieces de terre préparées par le labourage. Ainſi l'on *ſeme* dans ſes terres & dans ſes jardins; mais l'on n'*enſemence* que ſes terres, & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré, *ſemer* de l'ar-

l'argent, *ſemer* la parole. *Enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & litéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le tems de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant* de l'argent à propos qu'on peut plus aiſément venir à bout de ſes projets. Envain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le ciel n'y répand ſes fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots ſont ſynonymes en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier : mais le *grain* eſt une ſemence de lui-même, c'eſt-à-dire, qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueillir : la *graine* eſt une ſemence de choſes différentes, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On ſeme des *grains* de bled & d'avoine pour avoir de ces mêmes *grains*. On ſeme des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la recolte des *grains*, on ramaſſe les *graines*. Les premiers ſe ſement ordinairement dans les champs ; & les ſecondes ſont le partage des jardins.

Le

Le mot de *graine* fait préciſément naître l'idée d'une ſemence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainſi l'on dit que le chenevi eſt la *graine* du chanvre ; mais on ne dit pas qu'il en eſt le *grain*. Ils conſervent même cette analogie de ſignification dans le ſens figuré.

Tel a ſa mémoire chargée des ſages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon ſens. Il eſt difficile que d'une mauvaiſe *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entrepriſe. On *ceſſe* en l'abandonnant. On *diſcontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* ſon diſcours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *ceſſer* ſes pourſuites dès qu'on s'aperçoit qu'elles ſont inutiles. Il ne faut *diſcontinuer* le travail que pour ſe délaſſer, & pour le reprendre enſuite avec plus de gout & plus d'ardeur.

L'homme eſt né pour la peine ; il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en ſurvient une autre ; il a beau chercher le repos & la tranquilité, la providence ne lui

permet pas en cette vie de *ceſſer* de travailler ; & ſi l'ennui ou l'épuiſement lui font quelquefois *diſcontinuer* ſon labeur, ce n'eſt pas pour long-tems : il eſt bientôt contraint de retourner à ſa tâche & de reprendre la charue.

La maxime qui dit qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puiſſe *finir*, eſt bonne : celle qui défend de *ceſſer* un ouvrage pour en commencer un autre ſans néceſſité, me paroit encore meilleure. Il eſt ſouvent à propos de *diſcontinuer* le travail de l'eſprit ; mais ce n'eſt pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu, ſe trouve en état de mieux manier ſon ſujet ; c'eſt ſeulement au premier inſtant qu'on s'aperçoit qu'elle ſe ralentit ; parcequ'il ne faut ni l'arrêter quand elle eſt en train, ni la forcer lorſqu'elle s'arrête.

Les perſonnes qui ne *finiſſent* point leurs narrations, & ne *ceſſent* de parler, ſans *diſcontinuer*, ſont auſſi peu propres à la converſation que celles qui ne diſent mot.

PRÉCIPICE. GOUFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *goufre*. On ſe perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée

l'idée d'un vuide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſqu'impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particuliere de voracité inſatiable, qui entraine, fait diſparoitre, & conſume tout ce qui en aproche. Le troiſieme emporte l'idée d'une profondeur immenſe, juſqu'où l'on ne ſauroit parvenir, & où l'on perd également de vûe le point d'où l'on eſt parti & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans ; la chûte y eſt rude. Le *goufre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas ; & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abîme* ne préſente que des routes obſcures & incertaines qu'aucun but ne termine ; on s'y jette quelquefois tête baiſſée, dans l'eſpérance de trouver une iſſue ; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pouſſe de ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *goufre* de malheurs;

tout y périt, la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du Philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abime* de ténébres.

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *goufre* des Provinces. L'infini eſt l'*abîme* du raiſonnement.

ABANDONNEMENT. ABDICATION. RENONCIATION. DE'MISSION. DE'SISTEMENT.

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *rénonciation* ſe font : le *déſiſtement* ſe donne : la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens; une *abdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir ; une *rénonciation* à ſes droits & à ſes prétentions ; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices ; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers que de laiſſer ſaiſir & vendre le fond de ſon bien. Quelques Politiques regardent l'*abdication* d'une Couronne comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de l'eſprit, plûtôt que comme une gran-

grandeur d'ame. Les loix de la juſtice maintiennent les *rénonciations* des particuliers : mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs interêts les empechent d'en apeler à la force des armes. L'amour du repos n'eſt pas toujours le motif des *démiſſions*; le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent & n'interviennent dans les procès que pour faire acheter leur *déſiſtement*.

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne ſauroit retenir ; *abdiquer* que lorſqu'on n'eſt plus en état de gouverner ; *renoncer* que pour avoir quelque choſe de meilleur ; ſe *démettre* que quand il n'eſt plus permis de remplir ſes devoirs avec honeur ; & ſe *déſiſter* que lorſque ſes pourſuites ſont injuſtes, ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuſes.

CURE. GUERISON.

On fait une *cure* : on procure une *guériſon*. La premiere a plus de raport au mal & à l'action de celui qui traite le malade. La ſeconde a plus de raport à la ſanté & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une qu'elle eſt belle ; alors le ſuccès fait honeur à celui qui l'a en-

treprise : on dit de l'autre qu'elle eſt promte & parfaite ; c'eſt tout ce qu'on doit deſirer dans la maladie : & l'on dit de toutes les deux qu'elles ſont faciles ou difficiles.

Il ſemble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude ; au-lieu que la *guériſon* regarde auſſi les maladies légeres & de peu de durée.

Plus le mal eſt invétéré, plus la *cure* en eſt difficile. C'eſt ſouvent plus à la force du tempérament qu'à l'effet des remedes qu'on doit ſa *guériſon*.

Les maux incurables ne ſont pas ſeulement ceux dont la *cure* eſt abſolument impoſſible, mais encore ceux dont on ignore la maniere d'en procurer la *guériſon*.

ABHORRER. DETESTER.

Ces deux mots ne ſont guere d'uſage qu'au préſent, & marquent également des ſentimens d'averſion, dont l'un eſt l'effet du gout naturel ou du panchant du cœur, & l'autre eſt l'effet de la raiſon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut ſoufrir, & tout ce qui eſt l'objet de l'antipathie. On *déteſte* ce qu'on deſaprouve, & ce que l'on condamne.

Le

Le malade *abhorre* les remedes. Le malheureux *déteſte* le jour de ſa naiſſance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il ſeroit avantageux d'aimer; & l'on *déteſte* ce qu'on eſtimeroit ſi on le connoiſſoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une perſonne vertueuſe *déteſte* tout ce qui eſt crime & injuſtice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne ſont ſynonymes que lorſqu'ils marquent l'état où l'on eſt; & la premiere de leurs differences ſe rencontre dans leur conſtruction avec le mot d'ETAT, auquel on les joint ſouvent. La délicateſſe de nôtre langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainſi l'on dit, état d'*abjection*, & *baſſeſſe* d'état.

L'*abjection* ſe trouve dans l'obſcurité où nous nous envelopons de notre propre mouvement, dans le peu d'eſtime qu'on a pour nous, dans le rebut qu'on en fait, & dans les ſituations humiliantes où l'on nous réduit. La *baſſeſſe* ſe trouve dans le peu de naiſſance, de mérite, de fortune, & de condition.

La nature a placé des êtres dans l'élevation, & d'autres dans la *baſſeſſe:* mais elle ne place perſonne dans l'*abjection*; l'homme s'y jette de ſon choix, ou y eſt plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection.* La ſtupidité empeche de ſentir tous les deſagrémens de la *baſſeſſe* de l'état. L'eſprit & la grandeur d'ame font qu'on ſe chagrine de l'un, & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de ſe tirer de la *baſſeſſe*; l'on n'en vient pas à bout ſans travail & ſans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*; le ſage uſage de ſa fortune & de ſon credit en eſt le plus ſûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour-propre jouent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & y font quelquefois trouver de la ſatisfaction: mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puiſſe faire gouter à une ame noble la *baſſeſſe* de l'état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir ſe dit plûtôt à l'égard des coutumes; & *abroger* à l'égard des loix. Le non-uſage ſuffit pour l'*abolition*: mais il faut un acte poſitif pour l'*abrogation.*

Le changement de gout, aidé de la poli-

politique, a *aboli* en France les joutes, les tournois, & les autres divertiſſemens brillans. De grandes raiſons d'interêt, & peut-être même de bonne diſcipline, ont été cauſe que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*aboliſſent*. La puiſſance deſpotique *abroge* ſouvent ce que l'équité avoit établi.

On voit l'interêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux; mais le tems ſeul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshoneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine perſonnelle, ce que ſes Magiſtrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la République.

L'*abolition* d'une Religion coute toujours du ſang; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occaſion, à celui qui le répand, le perſécuté y triomphant quelquefois du perſécuteur; c'eſt ainſi que le Chriſtianiſme a triomphé du Paganiſme par le martire des premiers Fideles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale eſt ſouvent la cauſe de la ruine du Prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une perſonne au ſoin ou à la garde de qui l'on a confié quelque choſe : mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conſervation de la choſe ; au lieu que celui de *garde* renferme de plus dans ſon idée un office économique, dont on doit s'aquiter ſelon les ordres du ſupérieur ou du maitre de la choſe. Ainſi l'on dit qu'on eſt *gardien* d'un dépôt, & *garde* du Tréſor Royal ; parceque dans le premier cas, il n'y a qu'à veiller à la ſûreté de ce qui a été dépoſé ; & dans le ſecond cas, il y a des devoirs à remplir, ſoit pour la recette, ſoit pour la diſtribution des deniers. Par la même raiſon on ſe ſert, dans le ſtile de la procédure, du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens ſaiſis ; & dans le ſtile militaire, du terme de *garde* pour certaines fonctions, ſoit auprès de la perſonne du Prince ou du Commandant, ſoit dans divers poſtes qu'on fait occuper. Le *gardien* eſt reſponſable de tout ce qui eſt porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les poſtes que les *Gardes* de la porte occu-

cupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grace dans le ſens figuré ; de même qu'à l'égard des choſes morales, & de celles qui ne ſont ni à nôtre uſage, ni à nôtre diſpoſition, mais ſeulement ſous nôtre protection, pour empécher que d'autres n'en uſent ou ne les enlevent. *Garde* convient mieux dans le ſens litéral, & à l'égard des choſes matérielles, ainſi qu'à l'égard de celles qui ſont entre nos mains ou en nôtre gouvernement, & ſur leſquelles nous avons quelque droit d'uſage ou de maniement.

Je ne crois pas que les parens puiſſent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude, & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commiſſion que celle de *Garde* des ſceaux.

Il me ſemble que le *gardien* a un air de ſupériorité, & le *garde* un air de ſervice. C'eſt peutêtre par cette raiſon qu'on a donné le titre de *Gardien* à certains ſupérieurs de Moines, tel qu'eſt le *Gardien* des Cordeliers ; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le ſervice du Roi ou du Public, comme *Garde*-notes, *Garde*-magaſin.

Le ſage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de ſon ſecret, que lui-même. Les meilleurs *gardes* ſont les yeux du maitre.

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particuliere lorſqu'on parle des peuples ou des nations. *Regne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainſi l'on dit, l'*empire* des Aſſyriens, & l'*empire* des Turcs; le *regne* des Céſars, & le *regne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de ſouveraineté, qui eſt celle qui le rend ſynonyme avec le ſecond, a deux autres ſignifications; dont l'une marque l'eſpece ou plûtôt le nom particulier de certains Etats, ce qui peut le rendre ſynonyme avec le mot de ROYAUME; l'autre marque une ſorte d'autorité qu'on s'eſt aquiſe, ce qui le rend encore ſynonyme avec les mots d'AUTORITE' & de POUVOIR. Il n'eſt point ici queſtion de ces deux derniers ſens; c'eſt ſeulement ſous la premiere idée, & par raport à ce qu'il a de commun avec le mot de *regne*, que nous le conſidérons à préſent, & que nous en faiſons le caractere.

L'époque glorieuſe de l'*empire* des Babiloniens eſt le *regne* de Nabucodonozor: celle de l'*empire* des Perſes eſt le *regne*

gne de Cyrus; celle de l'*empire* des Grecs eſt le *regne* d'Alexandre: & celle de l'*empire* des Romains eſt le *regne* d'Auguſte: ce ſont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophete Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'eſt une penſée fauſſe dans le ſens littéral; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle ſent toujours la dépendance d'un ſujet qui parle de ſes maîtres, ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un orateur Ruſſien ou Chinois s'en ſervit en faiſant l'éloge des Romains; nous-mêmes nous ne nous en ſervons point en parlant de l'*empire* des autres nations ſous la puiſſance deſquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles ayent étendu leur domination auſſi loin & ſur d'auſſi vaſtes contrées que l'a fait Rome. Louer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées ſous ſon *regne*, c'eſt ſaiſir ce que la gloire a de brillant: le louer par la douceur, par l'équité, & par la ſageſſe de ſon *regne*, c'eſt choiſir ce que la gloire a de ſolide.

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domeſtique des particuliers, auſſi-bien qu'au gouvernement public des ſouverains; on dit d'un pere, qu'il a un *empire* deſpotique ſur ſes enfans; d'un maître,

tre, qu'il exerce un *empire* cruel ſur ſes valets; d'un tiran, que la flaterie triomphe & que la vertu gémit ſous ſon *empire*. Le mot de *regne* ne s'aplique qu'au gouvernement publie ou général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme eſt malheureuſe ſous le *regne*, mais bien ſous l'*empire* d'un jaloux : il entraine même dans le figuré cette idée de pouvoir ſouverain & général; c'eſt par cette raiſon qu'on dit, le *regne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors on ne ſupoſe ni dans l'un ni dans l'autre un ſimple pouvoir particulier, mais un pouvoir général ſur tout le monde & en toute occaſion. Telle eſt auſſi la raiſon qui eſt cauſe d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui ſe ſuccedent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *regne* le tems paſſager de leurs amours; parce qu'on ſupoſe que, ſelon l'effet ordinaire de cette aveugle paſſion, chacun d'eux a dominé ſur tous les ſentimens de la perſonne qui s'eſt ſucceſſivement laiſſé vaincre.

Ce n'eſt ni les longs *regnes* ni leurs fréquens changemens qui cauſent la chûte des *Empires*; c'eſt l'abus de l'autorité.

Toutes

Toutes les épithetes qu'on donne à *empire*, pris dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *regne*, conviennent auſſi à celui-ci : mais celles qu'on donne à *regne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le ſens même où ils ſont ſynonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *regne*, les épithetes de LONG & de GLORIEUX ; on ſe ſert d'un autre tour de fraſe pour exprimer la même choſe.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs : mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *regne* de Louis XIV. a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

EMPIRE. ROYAUME.

Ce ſont des noms qu'on donne à différens Etats, dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi ; ce n'eſt pourtant pas cela ſeul qui en fait la différence.

Il me ſemble que le mot d'*empire* fait naitre l'idée d'un Etat vaſte & compoſé de pluſieurs peuples : que celui de *royaume* marque un Etat plus borné, & fait ſentir l'unité de la nation dont il eſt formé. C'eſt peutêtre de cette différence

férence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes ; je remarque du moins que, ſi ce n'en eſt pas la cauſe, cela ſe trouve ordinairement ainſi ; comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne, dans l'*Empire* de Ruſſie, & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoit la diverſité des peuples & des nations qui les compoſent ; au-lieu que, dans les Etats qui portent le nom de *royaume*, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en Provinces n'empeche pas que ce ne ſoit toujours un même peuple ; & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de loix fondamentales ; les différences des loix particulieres & de la juriſprudence n'y ſont que des variétés d'uſage, qui ne nuiſent point à l'unité de l'adminiſtration politique : c'eſt même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *roi* & de *royaume* tirent leur origine ; c'eſt-pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un Miniſtere ſouverain quoiqu'adminiſtré par pluſieurs. Il n'en

eſt

eſt pas de même dans les *Empires* ; une partie ſe gouverne quelquefois par des loix fondamentales très différentes de celles par lesquelles une autre partie du même *Empire* ſe gouverne : cette diverſité y romt l'unité de gouvernement ; & ce n'eſt que la ſoumiſſion, dans certains chefs, au commandement d'un ſupérieur général qui fait l'union de l'Etat : c'eſt auſſi préciſément de ce droit de commander que tirent leur étimologie les mots d'*empereur* & d'*empire* ; de là vient qu'on y voit pluſieurs Souverains & des *royaumes* même en être membres.

L'Etat Romain fut un *royaume* tant qu'il ne fut formé que d'un ſeul peuple, ſoit originaire, ſoit incorporé : le nom d'*empire* ne lui convint & ne lui fut donné que l'orſqu'il eut ſoumis d'autres peuples étrangers, qui, en devenant membres de cet Etat, ne ceſſerent pas pour cela d'être des nations différentes ; & ſur leſquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement & non d'adminiſtration.

Un *Royaume* ne ſauroit atteindre à l'étendue que peut avoir un *Empire* : parce que l'unité de gouvernement & d'adminiſtration, ſur laquelle eſt fondé le

le *Royaume*, ne va pas ſi loin & demande plus de tems que le ſimple exercice de la ſupériorité & le droit de recevoir certains hommages, qui ſuffiſent pour former les *Empires*.

Les avantages qu'on trouve dans la ſociété d'un corps politique contribuent autant, de la part des ſujets, à former les *Royaumes*, que l'envie de dominer de la part des Princes. La ſeule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établiſſent & ne ſe ſoutiennent que par la force des armes.

AUTORITE'. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'eſt pas ici queſtion de toute l'étendue du ſens de ces mots, tel qu'eſt, par exemple, celui dans lequel on les aplique aux Souverains & aux Magiſtrats; mais ſeulement du ſens qui marque en général ce qu'on peut ſur l'eſprit des autres. Cela bien démêlé, voici ce que je penſe ſur leurs différences.

L'*autorité* laiſſe plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroit avoir plus de force. L'*empire* eſt plus abſolu.

La ſupériorité du rang & de la raiſon donnent de l'*autorité*; c'eſt ordinairement par la perſuaſion qu'elle agit; ſes manie-

res

res ſont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous eſt propoſé. L'attachement pour les perſonnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont ſur nous; c'eſt par des inſtances qu'il obtient; ſon action eſt preſſante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on deſire de nous. L'art de trouver & de ſaiſir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend ſur eux; c'eſt par un ton affecté qu'il réüſſit; ſes airs ſont tantôt ſouples, tantôt impérieux, & toujours propres à ſoumettre nos idées à celles qu'on veut nous inſinuer.

L'*autorité* qu'on a ſur les autres vient toujours de quelque mérite, ſoit d'eſprit, de naiſſance, ou d'état; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon, ſoit de cœur ou d'interêt; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécilité; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur nôtre eſprit: mais nous devons nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raiſon. Les hommes cependant font ſouvent tout le contraire; ils regardent les avertiſſemens, que l'hon-

l'honeur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il s'arroge mal-à-propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils ſe livrent à l'*empire* d'un flateur étourdi, quelquefois d'un valet, & ſouvent d'une maitreſſe emportée, qui leur fait embraſſer avec effronterie le parti de l'injuſtice, & ſuivre opiniâtrément les routes de l'iniquité.

AUTORITÉ. POUVOIR. PUISSANCE.

Il ſe trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire ſentir un droit d'adminiſtration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un raport particulier à l'exécution ſubalterne des ordres ſupérieurs. Le mot de *puiſſance* renferme dans ſa valeur un droit & une force de domination.

Ce ſont les loix qui donnent l'*autorité*; elle y puiſe toute ſa force. Le *pouvoir* eſt communiqué par ceux qui étant dépoſitaires des loix, ſont chargés de leur exécution; par conſéquent il eſt ſubordonné à l'*autorité*. La *puiſſance* vient du conſentement des peuples, ou de la force des armes; & elle eſt ou légitime ou tirannique.

On

On eſt heureux de vivre ſous l'*autorité* d'un Prince qui aime la juſtice, dont les Miniſtres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au delà de celui qu'il leur donne ; & qui regarde le zele & l'amour de ſes ſujets comme les vrais fondemens de ſa *puiſſance*.

Il n'y a point d'*autorité* ſans loix ; & il n'y a point de loi qui donne, ni même qui puiſſe donner à un homme une *autorité* ſans bornes ſur d'autres hommes ; parcequ'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maitres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité* ; le Créateur & la nature ayant toujours un droit impreſcriptible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice : il n'y a donc pas d'*autorité* plus autentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connues & preſcrites par les loix qui l'ont établie ; celle qui ne veut point de bornes ſe met audeſſus des loix, par conſéquent ceſſe d'être *autorité*, & dégénere en uſurpation ſur la liberté & ſur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'eſt & ne peut jamais être exactement égal à la juſte étendue de leur *autorité* ; il eſt ordinairement plus grand que le droit qu'ils ont d'en uſer ; c'eſt la moderation ou l'excès dans l'uſage

ſage de ce *pouvoir* qui les rend peres ou tirans des peuples. Il n'y a point de *puiſſance* légitime qui ne doive être ſoumiſe à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la nation; c'eſt pourquoi S. Paul dit que toute *puiſſance* qui vient de Dieu eſt une *puiſſance* réglée; ou, comme d'autres interprétent ce paſſage, que toute *puiſſance* eſt réglée par celle de Dieu; car il ſeroit honteux de ſoutenir que S. Paul a prétendu là autoriſer & rendre légitime toute ſorte de *puiſſance*; cela ne pouvoit pas tomber dans la penſée d'un homme raiſonnable, & d'un homme chrétien, à qui l'idée de la *puiſſance* injuſte de l'Antechriſt étoit préſente & familiere.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expoſe à être mépriſée; il eſt également dangereux de n'en pas uſer dans l'occaſion, comme d'en abuſer. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les juſtes cauſes de ſa ruine. Une *puiſſance* jalouſe qui ne ſoufre point de compagne ſe rend formidable, réveille l'ardeur de ſes ennemis, & prend par là le chemin de ſa décadence.

Je remarque particulierement dans l'idée

dée d'*autorité* quelque choſe de juſte & de reſpectable ; dans l'idée de *pouvoir* quelque choſe de fort & d'agiſſant ; & dans l'idée de *puiſſance* quelque choſe de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* ſans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puiſſance* abſolument ſouveraine & indépendante que la ſienne.

La nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des peres ſur leurs enfans ; toutes les autres viennent du droit poſitif ; & elle a même preſcrit des bornes à celle-là, ſoit par raport à l'objet, ſoit par raport à la durée ; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la deſtruction, quelle qu'ait été & ſoit encore la pratique de quelques peuples ; & cette *autorité* ceſſe dès que l'âge met les enfans en état de ſavoir uſer de la liberté. Je ne crois pas qu'une raiſon pure & ſimple, entierement dénuée du ſecours des paſſions, ait un grand *pouvoir* ſur la conduite ni ſur les actions de l'homme ; parcequ'il me ſemble que le *pouvoir* de la raiſon n'eſt établi & n'agit effectivement que pour balancer le *pouvoir* des paſſions entre elles, & faire que la plus avantageuſe dans l'oc-

l'occurrence l'emporte ſur les autres. Ainſi le *pouvoir* des paſſions eſt le véritable reſſort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal ; & le *pouvoir* de la raiſon eſt un contrepoids, qui ſert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un, tantôt l'autre de ces différens reſſorts, qui ſont dans nôtre Etre pour le remuer, le pouſſer vers les objets, le rendre ſenſible aux peines & aux plaiſirs, & en faire un être véritablement vivant. Les paſſions font donc vivre : mais la raiſon fait vivre comme il faut pour ſon honeur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſition des loix civiles que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme; le différent partage que la Nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari ſur la femme: car enfin les graces & la beauté n'ont droit que ſur le cœur ; elles en méritent ſans doute l'attachement: mais la *puiſſance* eſt toujours l'apanage de la force & de la ſageſſe de l'eſprit.

F I N.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE DES SYNONYMES

Contenus dans ce Volume.

A Baiſſer. Baiſſer. *page* 302
Abandonner. Délaiſſer. *p.* 308
Abandonnement. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. 340
Abhorrer. Déteſter. 342
Abîme. Goufre. Précipice. 338
Abjection. Baſſeſſe. 343
Abjurer. Renoncer. Renier. 233
Abolir. Abroger. 344
Aborder. Aprocher. Avoir-accès. 1
Abſtraction. Préciſion. 309
Abſtrait. Diſtrait. 304
Accepter. Recevoir. 226
Accident. Avanture. Evenement. 141
Accident. Malheur. Deſaſtre. 192
Accorder. Concilier. 81
Achever. Finir. Terminer. 130

Action. Acte. 3
Adhérer. Aquieſcer. Conſentir. Tomber-d'accord. 86
Adminiſtration. Direction. Régie. Gouvernement. Conduite. 227
Adreſſe. Dextérité. Habileté. 6
Adreſſe. Soupleſſe. Fineſſe. Ruſe. Artifice. 4
Affable. Honnête. Civil. Poli. Gracieux. 174
Affirmer. Aſſûrer. Confirmer. 20
Affront. Inſulte. Outrage. Avanie. 249
Afin. Pour. 325
Agir. Faire. 149
Agrandir. Augmenter. 326
Agréable. Gracieux. 7
Agrémens. Graces. 165
Aider. Secourir. Aſſiſter. 237
Ainſi. C'eſt-pourquoi. 316
Ainſi-que. De même-que. Comme. 323
Air. Manieres. 10
Aiſé. Facile. 144
Ajouter. Augmenter. 9
Amant. Amoureux. 11
Amant. Galant. 306
Ambiguité. Equivoque. Double-ſens. 132
Amour. Galanterie. 294
Amoureux. Amant. 11
Ancien. Vieux. Antique. 271.

Ane. Ignorant. 13
Antipathie. Averſion. Haine. Répugnance. 168
Antique. Vieux. Ancien. 271
Aparence. Extérieur. Dehors. 143
Aparition. Viſion. 279
Apas. Charmes. Attraits. 28
Apeler. Nommer. 199
Apercevoir. Voir. 278
Aporter. Porter. Emporter. Tranſporter. 332
Apréhender. Craindre. Redouter. Avoir-peur. 95
Aprendre. Etudier. 14
Aprendre. Inſtruire. Enſeigner. Informer. Faire-ſavoir. 122
Aprendre. S'inſtruire. 15
Aprivoiſé. Privé. 221
Aprocher. Avoir-accès. Aborder. 1
Apui. Soutien. Suport. 16
Aquieſcer. Conſentir. Adhérer. Tomber-d'accord. 86
Arme. Armure. 18
Artifice. Ruſe. Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. 4
Aſſez. Suffiſamment. 19
Aſſiſter. Aider. Secourir. 237
Aſſûré. Sûr. Certain. 66
Aſſûrer. Affirmer. Confirmer. 20
Aſtrologue. Aſtronome. 22

Attaché. Avare. Intéreſſé. 26
Attachement. Attache. Dévouement. 24
Attacher. Lier. 188
Attendre. Eſperer. 133
Attention. Exactitude. Vigilance. 26
Attraits. Charmes. Apas. 28
Audace. Hardieſſe. Effronterie. 321
Augmenter. Ajouter. 9
Augmenter. Agrandir. 326
Augmenter. Croître. 317
Auſſi. Encore. 121
Auſtere. Sévere. Rude. 39
Autorité. Empire. Pouvoir. 354
Autorité. Pouvoir. Puiſſance. 356
Avanie. Affront. Inſulte. Outrage. 249
Avant. Devant. 32
Avantage. Profit. Utilité. 286
Avanture. Accident. Evenement. 141
Avare. Attaché. Intéreſſé. 26
Avare. Avaricieux. 33
Averſion. Haine. Antipathie. Répugnance. 168
Avertiſſement. Avis. Conſeil. 35
Aveu. Confeſſion. 34
Avis. Sentiment. Opinion. 239
Avis. Conſeil. Avertiſſement. 35
Avoir. Poſſéder. 38
Avoir-accès. Aborder. Aprocher. 1
Avoir envie. Envier. 131
Avoir-envie. Souhaiter. Vouloir. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 281

Avoir-peur. Craindre. Apréhender. Redouter. 95
Baiſſer, Abaiſſer. 302
Bande. Troupe. Compagnie. 260
Bandi. Vagabond. Libertin. 262
Baſſeſſe. Abjection. 343
Bataille. Combat. 41
Battre. Fraper. 43
Beaucoup. Pluſieurs. 49
Béatitude. Félicité. Bonheur. 57
Beau. Joli. 45
Bénéfice. Profit. Gain. Lucre. Emolument. 161
Benin. Doux. Humain. 50
Beſoin. Néceſſité. Indigence. Pauvreté. Diſette. 55
Bête. Stupide. Idiot. 55
Bien. Très. Fort. 257
Bigarrure. Variété. Diverſité. Différence. 107
Bizarre. Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bourru. 53
Bonheur. Félicité. Béatitude. 57
Bonheur. Proſpérité. 57
Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Intelligence. Entendement. Conception. Génie. Jugement. 134
Bornes. Terme. Limites. 59
Bourgeois. Citoyen. Habitant. 60
Bourru. Fantaſque. Bizarre. Quinteux.

Capricieux. 153
Bout. Fin. Extrémité. 62
Bravoure. Valeur. Courage. Cœur. Intrépidité. 75
Bref. Court. Succint. 63
Brillant. Luſtre. Eclat. 117
But. Vûes. Deſſein. 63
Cacher. Diſſimuler. Déguiſer. 65
Calme. Tranquilité. Paix. 255
Capacité. Habileté. 248
Capricieux. Fantaſque. Quinteux. Bizarre. Bourru. 153
Cas. Conjoncture. Occaſion. Circonſtance. Occurrence. 201
Célebre. Illuſtre. Fameux. Renommé. 150
Cependant. Pourtant. Toutefois. Néanmoins. 218
Certain. Sûr. Aſſûré. 66
Ceſſer. Diſcontinuer. Finir. 337
C'eſt-pourquoi. Ainſi. 316
Chagrin. Triſteſſe. Mélancolie. 114
Chair. Viande. 271
Change. Echange. Troc. Permutation. 259
Changeante. Inconſtante. Légere. Volage. 187
Changement. Variation. 268
Charge. Fardeau. Faix. 67
Charme. Enchantement. Sort. 68
Charmes. Attraits. Apas. 28

Châtier. Punir. 69
Chef. Tête. 252
Chemin. Route. Voie. 235
Chétif. Mauvais. 291
Choiſir. Opter. 286
Choiſir. Faire-choix. 288
Choiſir. Préferer. 289
Choiſir. Elire. 291
Circonſpection. Egards. Conſidération. Ménagemens. 71
Circonſtance. Cas. Occaſion. Conjoncture. Occurrence. 201
Citoyen. Bourgeois. Habitant. 60
Civil. Honnête. Poli. Gracieux. Affable. 174
Clair-voyant. Eclairé. 116
Clarté. Lueur. Splendeur. 191
Cœur. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité. 75
Colere. Emportement. Courroux. 77
Coloris. Couleur. 94
Combat. Bataille. 41
Commandement. Précepte. Ordre. Injonction. Juſſion. 78
Comme. De-même-que. Ainſi-que. 323
Commentaire. Gloſe. 201
Commerce. Négoce. Trafic. 198
Commun. Trivial. Vulgaire. Ordinaire. 258
Compagnie. Troupe. Bande. 260

Complet. Entier. 129
Compliqué. Impliqué. 328
Comprendre. Concevoir. Entendre. 125
Conception. Entendement. Jugement. Eſprit. Bon-ſens. Raiſon. Génie. Intelligence. 134
Concerner. Regarder. Toucher. 79
Concevoir. Entendre. Comprendre. 125
Concilier. Accorder. 81
Condition. Qualité. 82
Condition. Etat. 84
Conduire. Mener. Guider. 84
Conduite. Adminiſtration. Régie. Direction. Gouvernement. 227
Confeſſion. Aveu. 34
Confirmer. Affirmer. Aſſûrer. 20
Conformation. Forme. Figure. Façon. 146
Conjoncture. Occurrence. Cas. Occaſion. Circonſtance. 201
Conſeil. Avis. Avertiſſement. 35
Conſentir. Aquieſcer. Tomber-d'accord. Adhérer. 86
Conſidération. Egards. Ménagemens. Circonſpection. 71
Conſtance. Fermeté. Stabilité. 245
Conſtant. Durable. 116
Conſternation. Etonnement. Surpriſe. 137
Conte. Fable. Roman. 88
Content. Satisfait. 88

Con-

Contentemẽt. Satisfaction. Joie. Plaiſir. 87
Continuation. Continuité. 89
Continuel. Continu. 313
Continuellement. Toujours. 254
Continuité. Continuation. 89
Contraindre. Forcer. Violenter. 89
Contre. Malgré. 91
Convoiter. Deſirer. Souhaiter. Soupirer. Avoir-envie. Vouloir. 281
Copie. Modele. 92
Corriger. Reprendre. Reprimander. 93
Couleur. Coloris. 94
Courage. Cœur. Bravoure. Intrépidité. Valeur. 75
Courre. Courir. 95
Courroux. Emportement. Colere. 77
Court. Bref. Succint. 63
Coutume. Uſage. 284
Craindre. Apréhender. Redouter. Avoir-peur. 95
Crime. Faute. Péché. Délit. Forfait. 156
Croître. Augmenter. 317
Cure. Guériſon. 341
D'ailleurs. De-plus. Outre-cela. 102
Danger. Péril. Riſque. 97
Dans. En. 97
Dans-l'idée. Dans-la-tête. 98
De-bon-gré. De-bonne-volonté. De-bon-cœur. De-bonne-grace. 99
Debout. Droit. 126

Déceler. Découvrir. Déclarer. Révéler. Manifeſter. 100
Décès. Mort. Trépas. 256
Déciſion. Réſolution. 330
Déclarer. Révéler. Découvrir. Manifeſter. Déceler. 100
Découvrir. *Voyez* Déclarer.
Dédain. Fierté. 157
Dedans. Intérieur. 183
Défaut. Défectuoſité. Faute. Imperfection. Vice. 155
Déguiſé. Maſqué. Traveſti. 193
Déguiſer. Diſſimuler. Cacher. 65
Dehors. Extérieur. Aparence. 143
Délaiſſer. Abandonner. 308
Délicat. Fin. 158
Délice. Plaiſir. Volupté. 216
Délié. Fin. Subtil. 159
Délié. Menu. Mince. 195
Délit. Forfait. Crime. Faute. Péché. 156
Demander. Interroger. Queſtionner. 225
Démélé. Différend. 313
De-même-que. Comme. Ainſi que. 323
Demeurer. Loger. 100
Demeurer. Reſter. 101
Démiſſion. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Abandonnement. 340
Démon. Diable. 105
Deplus. D'ailleurs. Outre-cela. 102
Deſaſtre. Malheur. Accident. 192
Deſirer. Souhaiter. Avoir-envie. Vouloir.

Convoiter. Soupirer. 281
Déſiſtement. Démiſſion. Renonciation. Abdication. Abandonnement. 340
Deſſein. Volonté. Intention. 279
Deſſein. But. Vûes. 63
Deſſein. Projet. 333
Deſtin. Sort. Fortune. Haſard. 173
Déteſter. Abhorrer. 342
De-tous-côtés. De-toutes-parts. 103
Devant. Avant. 32
Devin. Prophete. 103
Devoir. Obligation. 104
Dévotion. Piété. Religion. 230
Dévouement. Attache. Attachement. 24
Dextérité. Adreſſe. Habileté. 6
Diable. Démon. 105
Diffamant. Infamant. Diffamatoire. 106
Différence. Diverſité. Variété. Bigarrure. 107
Différend. Démêlé. 313
Différend. Diſpute. Querelle. 108
Difficulté. Obſtacle. Empêchement. 119
Diligent. Promt. Expéditif. 109
Direction. Adminiſtration. Conduite. Gouvernement. Régie. 227
Diſcernement. Jugement. 109
Diſcontinuer. Ceſſer. Finir. 337
Diſcours. Harangue. Oraiſon. 170
Diſette. Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. 55

Diſpute. Différend. Querelle. 108
Diſſimuler. Cacher. Déguiſer. 65
Diſtinguer. Séparer. 111
Diſtrait. Abſtrait. 304
Diverſité. Variété. Bigarrure. Différence. 107
Diviſer. Partager. 111
Docte. Savant. Habile. 167
Doctrine. Science. Savoir. Erudition. Litérature. 190
Donner. Offrir. Préſenter. 112
Double-ſens. Equivoque. Ambiguité. 132
Douleur. Mal. 114
Doute. Incertitude. Irréſolution. 177
Doux. Benin. Humain. 50
Droit. Debout. 115
Droit. Juſtice. 115
Duper. Tromper. Leurrer. Surprendre. 247
Durable. Conſtant. 116
Echange. Change. Troc. Permutation. 259
Eclairé. Clairvoyant. 116
Eclat. Luſtre. Brillant. 117
Ecouter. Ouir. Entendre. 125
Effigie. Figure. Image. Portrait. 118
Effronterie. Audace. Hardieſſe. 321
Egards. Ménagemens. Circonſpection. Conſidération. 71
Egliſe. Temple. 251

Elégan-

Elégance. Eloquence. 119
Elever. Lever. Hauſſer. Exhauſſer. Soulever. 188
Elire. Choiſir. 291
Eloquence. Elégance. 119
Eluder. Fuir. Eviter. 293
Emolument. Profit. Gain. Lucre. Bénéfice. 161
Empechement. Obſtacle. Difficulté. 119
Empire. Autorité. Pouvoir. 354
Empire. Regne. 348
Empire. Royaume. 351
Emporté. Violent. 274
Emportement. Colere. Courroux. 77
Emporter. Porter. Aporter. Tranſporter. 332
En. Dans. 97
Enchantement. Charme. Sort. 68
Encore. Auſſi. 121
Endroit. Lieu. Place. 189
Endurer. Soufrir. Suporter. 246
Enfant. Puéril. 121
Engager. Obliger. 90
Enjoué. Gai. Réjouiſſant. 122
Enſeigner. Aprendre. Inſtruire. Informer. Faire-ſçavoir. 121
Enſemencer. Semer. 335
Entendement. Intelligence. Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Génie. Conception. Jugement. 134

Enten-

Entendre. Ouir. Ecouter. 125
Entendre. Concevoir. Comprendre. 125
Entêté. Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. 127
Entier. Complet. 129
Envahir. Uſurper. S'emparer. 285
Envain. Inutilement. Vainement. 264
Envier. Avoir-envie. 131
Epais. Gros. 167
Epargne. Ménage. Ménagement. 194
Epreuve. Eſſai. Expérience. 143
Equipage. Train. 255
Equivoque. Ambiguité. Double-ſens. 132
Eriger. Etablir. Inſtituer. Fonder. 159
Erudition. Litérature. Science. Savoir. Doctrine. 190
Eſperer. Attendre. 133
Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Jugement. Entendement. Conception. Intelligence. Génie. 134
Eſſai. Epreuve. Expérience. 143
Etablir. Inſtituer. Fonder. Eriger. 159
Etat. Situation. 244
Etat. Condition. 84
Etonnemẽt. Surpriſe. Conſternation. 137
Etre. Exiſter. Subſiſter. 139
Etre-excellent. Exceller. 142
Etudier. Aprendre. 14
Eveiller. Réveiller. 140
Evenement. Avanture. Accident. 141
Eviter. Fuir. Eluder. 293

Exactitude. Attention. Vigilance. 26
Exceller. Etre-excellent. 142
Excuſe. Pardon. 142
Exhauſſer. Elever. Lever. Hauſſer. Soulever. 188
Exiſter. Etre. Subſiſter. 139
Expéditif. Promt. Diligent. 109
Expérience. Eſſai. Epreuve. 143
Expreſſion. Terme. Mot. 197
Extérieur. Dehors. Aparence. 143
Extravagant. Fou. Inſenſé. Imbécile. 160
Extrémité. Fin. Bout. 62
Fable. Conte. Roman. 88
Facile. Aiſé. 144
Façon. Figure. Forme. Conformation. 146
Façons. Manieres. 148
Faculté. Puiſſance. Pouvoir. 219
Fade. Inſipide. 148
Fainéantiſe. Pareſſe. 207
Faire. Agir. 149
Faire-choix. Choiſir. 288
Faire-ſavoir. Informer. Inſtruire. Aprendre. Enſeigner. 122
Faix. Charge. Fardeau. 67
Fameux. Illuſtre. Célebre. Renommé. 340
Famille. Maiſon. 152
Fanée. Flétrie. 152
Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bizarre.

re. Bourru. 153
Fardeau. Charge. Faix. 67
Fatal. Funeſte. 154
Fatiguer. Laſſer. 186
Faute. Péché. Crime. Délit. Forfait. 156
Faute. Défaut. Imperfection. Vice. Défectuoſité. 155
Félicité. Bonheur. Béatitude. 57
Fermeté. Conſtance. Stabilité. 245
Fierté. Dédain. 157
Figure. Effigie. Image. Portrait. 118
Figure. Forme. Façon. Conformation. 146
Filou. Larron. Fripon. Voleur. 186
Fin. Extrémité. Bout. 62
Fin. Délicat. 158
Fin. Subtil. Délié. 159
Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. Ruſe. Artifice. 4
Fini. Parfait. 129
Finir. Ceſſer. Diſcontinuer. 337
Finir. Terminer. Achever. 130
Flétrie. Fanée. 152
Flots. Vagues. Ondes. 262
Fonder. Inſtituer. Etablir. Eriger. 159
Forcer. Violenter. Contraindre. 89
Forfait. Délit. Crime. Faute. Péché. 156
Forme. Figure. Façon. Conformation. 146
Fort. Robuſte. Vigoureux. 273

Fort. Très. Bien. 257
Fortune. Sort. Hasard. Destin. 173
Fou. Insensé. Extravagant. Imbécile. 160
Franchise. Naïveté. Sincérité. Ingénuité. 243
Fraper. Battre. 43
Fréquemment. Souvent. 246
Fripon. Larron. Filou. Voleur. 186
Fuir. Eviter. Eluder. 293
Funeste. Fatal. 154
Gai. Enjoué. Réjouïssant. 122
Gaieté. Joie. 185
Gain. Lucre. Profit. Emolument. Bénéfice. 161
Galant. Amant. 306
Galanterie. Amour. 294
Garder. Retenir. 162
Gardien. Garde. 346
Général. Universel. 163
Génie. Esprit. Raison. Bon-sens. Entendement. Jugement. Intelligence. Conception. 134
Génie. Talent. 163
Gens. Personnes. 164
Gloire. Honeur. 164
Glose. Commentaire. 201
Goufre. Abîme. Précipice. 338
Gouvernement. Administration. Régie. Conduite. Direction. 227
Graces. Agrémens. 165

Gracieux. Agréable. 7
Gracieux. Honnête. Civil. Poli. Affable. 174
Grain. Graine. 336
Grave. Prude. Sérieux. 166
Gravité. Poids. Peſanteur. 212
Gros. Epais. 167
Groſſier. Impoli. Ruſtique. 177
Guériſon. Cure. 341
Guider. Conduire. Mener. 84
Habile. Savant. Docte. 167
Habileté. Capacité. 248
Habileté. Adreſſe. Dextérité. 6
Habillement. Habit. Vêtement. 269
Habitant. Bourgeois. Citoyen. 60
Haine. Averſion. Antipathie. Répugnance. 168
Harangue. Diſcours. Oraiſon. 170
Hardieſſe. Audace. Effronterie. 321
Haſard. Fortune. Sort. Deſtin. 173
Hauſſer. Lever. Elever. Soulever. Exhauſſer. 188
Honnête. Civil. Poli. Gracieux. Affable. 174
Honeur. Gloire. 164
Honte. Pudeur. 175
Humain. Doux. Benin. 50
Ici. Là. 175
Idée. Penſée. Imagination. 175
Idiot. Bête. Stupide. 55

Ignorant. Ane. 13
Il-eſt-néceſſaire. Il-faut. On-doit. 176
Illuſtre. Fameux. Renommé. Célebre. 150
Image. Figure. Portrait. Effigie. 118
Imagination. Idée. Penſée. 175
Imbécile. Fou. Extravagant. Inſenſé. 160.
Imperfection. Défaut. Vice. Faute. Défectuoſité. 155
Impliqué. Compliqué. 328
Impoli. Groſſier. Ruſtique. 177
Incertitude. Doute. Irréſolution. 177
Inclination. Panchant. 178
Inconſtante. Changeante. Legere. Volage. 187
Incroyable. Paradoxe. 179
Indigence. Beſoin. Néceſſité. Pauvreté. Diſette. 55
Indolent. Mou. 198
Indolent. Pareſſeux. Nonchalant. Négligent. 179
Induſtrie. Savoir-faire. 180
Infamant. Diffamant. Diffamatoire. 106
Informer. Inſtruire. Enſeigner. Aprendre. Faire-ſavoir. 122
Ingénuité. Franchiſe. Naïveté. Sincérité. 243
Inimitié. Rancune. 181
Injonction. Ordre. Commandement. Juſſion. Précepte. 78

Injure. Tort. 249
Inſenſé. Fou. Extravagant. Imbécile. 160
Inſinuer. Suggérer. Perſuader. 182
Inſipide. Fade. 148
Inſtant. Moment. 196
Inſtituer. Etablir. Fonder. Eriger. 159
Inſtruire. Aprendre. Enſeigner. Informer. Faire-ſavoir. 122
Inſulte. Affront. Avanie. Outrage. 249
Intelligence. Entendement. Conception. Jugement. Raiſon. Eſprit. Génie. Bon-ſens. 134
Intention. Deſſein. Volonté. 279
Intéreſſé. Avare. Attaché. 26
Intérieur. Dedans. 183
Intérieur. Interne. Intrinſeque. 184
Interroger. Queſtionner. Demander. 225
Intrépidité. Bravoure. Cœur. Courage. Valeur. 75
Intrinſeque. Interne. Intérieur. 184
Inutilement. Vainement. Envain. 264
Inventer. Trouver. 184
Irréſolution. Doute. Incertitude. 177
Joie. Gaieté. 185
Joie. Plaiſir. Contentement. Satisfaction. 87
Joli. Beau. 45
Jonction. Union. 276
Jugement. Entendement. Intelligence. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Génie. Conception.

ception. 134
Jugement. Diſcernement. 109
Jurement. Juron. Serment. 241
Juſſion. Commandement. Ordre. Précepte. Injonction. 78
Juſteſſe. Préciſion. 185
Juſtice. Droit. 115
Là. Ici. 175
Lâche. Poltron. 185
Laquais. Valet. 264
Larron. Voleur. Filou. Fripon. 186
Laſſer. Fatiguer. 186
Légere. Volage. Changeante. Inconſtante. 187
Leurrer. Tromper. Duper. Surprendre. 247
Lever. Elever. Soulever. Hauſſer. Exhauſſer. 188
Libertin. Bandi. Vagabond. 262
Lier. Attacher. 188
Lieu. Endroit. Place. 189
Limites. Bornes. Terme. 59
Litérature. Erudition. Science. Savoir. Doctrine. 190
Loger. Demeurer. 100
L'on. On. 203
Lorſque. Quand. 223
Louer. Vanter. 266
Lourd. Peſant. 191
Lucre. Gain. Profit. Bénéfice. Emolument.

ment. 161
Lueur. Clarté. Splendeur. 191
Luſtre. Brillant. Eclat. 117
Maiſon. Famille. 152
Mal. Douleur. 114
Malheur. Accident. Deſaſtre. 192
Malgré. Contre. 91
Malicieux. Malin. Mauvais. Méchant. 192
Manier. Toucher. 253
Manieres. Air. 10
Manieres. Façons. 148
Manifeſter. Découvrir. Déclarer. Déceler. Révéler. 100
Maſqué. Déguiſé. Traveſti. 193
Matiére. Sujet. 194
Mauvais. Chétif. 291
Mauvais. Méchant. Malin. Malicieux. 192
Mélancolie. Triſteſſe. Chagrin. 114
Ménage. Epargne. Ménagement. 194
Ménagemens. Egards. Conſidération. Circonſpection. 71
Mener. Conduire. Guider. 84
Menu. Délié. Mince. 195
Mettre. Poſer. Placer. 195
Modele. Copie. 92
Modeſtie. Retenue. 74
Moment. Inſtant. 196
Monceau. Tas. 250

Monde. Univers. 196
Mort. Décès. Trépas. 256
Mot. Parole. 207
Mot. Terme. Expreſſion. 197
Mou. Indolent. 198
Moyen. Voie. 277
Naïveté. Ingénuité. Sincérité. Franchiſe. 243
Néanmoins. Cependant. Pourtant. Toutefois. 218
Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. Diſette. 55
Négligent. Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. 179
Négoce. Trafic. Commerce. 198
Neuf. Nouveau. Récent. 199
Nommer. Apeler. 199
Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. Négligent. 179
Notes. Remarques. Obſervations. Réflexions. 200
Nouveau. Neuf. Récent. 199
Nuit. Ténebres. Obſcurité. 248
Obligation. Devoir. 104
Obliger. Engager. 90
Obſcurité. Nuit. Ténebres. 248
Obſervations. Réflexions. Remarques. Notes. 200
Obſerver. Remarquer. 231
Obſtacle. Empechement. Difficulté. 119

Obſtiné. Opiniâtre. Têtu. Entêté. 127
Occaſion. Occurrence. Conjoncture. Cas. Circonſtance. 201
Oeuvre. Ouvrage. 202
Offrir. Préſenter. Donner. 112
On. L'on. 203
On-a-été. On-eſt-allé. 204
Ondes. Vagues. Flots. 262
On-doit. Il-faut. Il-eſt-néceſſaire. 176
On-eſt-allé. On-a-été. 204
On-ne-ſauroit. On-ne-peut. 204
Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. Entêté. 127
Opinion. Avis. Sentiment. 239
Opinion. Sentiment. Penſée. 240
Opter. Choiſir. 286
Oraiſon. Harangue. Diſcours. 170
Ordinaire. Commun. Vulgaire. Trivial. 258
Ordre. Commandement. Précepte. Juſſion. Injonction. 78
Ordre. Regle. 205
Orgueil. Vanité. Préſomption. 206
Ouir. Entendre. Ecouter. 125
Outrage. Inſulte. Avanie. Affront. 249
Outre cela. Deplus. D'ailleurs. 102
Ouvrage. Oeuvre. 202
Paix. Tranquillité. Calme. 255
Panchant. Inclination. 178
Paradoxe. Incroyable. 179
Pardon. Excuſe. 142

Pareſſe. Fainéantiſe. 207
Pareſſeux. Nonchalant. Indolent. Négligent. 179
Parfait. Fini. 129
Parole. Mot. 207
Part. Partie. Portion. 208
Partager. Diviſer. 111
Partie. Part. Portion. 208
Pas. Point. 209
Pauvreté. Indigence. Beſoin. Néceſſité. Diſette. 55
Péché. Faute. Crime. Délit. Forfait. 156
Penchant. *Voyez* Panchant.
Pénétrant. Perçant. 212
Penſée. Idée. Imagination. 175
Penſée. Sentiment. Opinion. 240
Penſer. Songer. Réver. 210
Perçant. Pénétrant. 212
Perception. Sentiment. Senſation. 238
Péril. Riſque. Danger. 97
Permettre. Tolérer. Souffrir. 252
Permutation. Troc. Echange. Change. 259
Perſonnes. Gens. 164
Perſuader. Suggérer. Inſinuer. 182
Peſant. Lourd. 191
Peſanteur. Poids. Gravité. 212
Piété. Dévotion. Religion. 230
Place. Lieu. Endroit. 189
Placer. Mettre. Poſer. 195

Plaindre. Regretter. 214
Plain. Uni. 275
Plaiſir. Joie. Contentement. Satisfaction. 87
Plaiſir. Délice. Volupté. 216
Plein. Rempli. 218
Pluſieurs. Beaucoup. 49
Poids. Peſanteur. Gravité. 212
Point. Pas. 209
Poli. Civil. Honnête. Affable. Gracieux. 174
Poltron. Lâche. 185
Porter. Aporter. Tranſporter. Emporter. 332
Portion. Part. Partie. 208
Portrait. Image. Figure. Effigie. 118
Poſer. Placer. Mettre. 195
Poſſéder. Avoir. 38
Pour. Afin. 325
Pour. Quant. 329
Pourtant. Néanmoins. Toutefois. Cependant. 218
Pouvoir. Puiſſance. Faculté. 219
Pouvoir. Empire. Autorité. 354
Pouvoir. Autorité. Puiſſance. 356
Précepte. Commandement. Ordre. Injonction. Juſſion. 78
Précipice. Goufre. Abime. 338
Préciſion. Abſtraction. 309
Préciſion. Juſteſſe. 185

Prédication. Sermon. 220
Préferer. Choiſir. 289
Prérogative. Privilege. 221
Préſenter. Offrir. Donner. 112
Préſomption. Vanité. Orgueil. 206
Privé. Aprivoiſé. 221
Privilege. Prérogative. 221
Prix. Valeur. 265
Profit. Gain. Lucre. Emolument. Bénéfice. 161
Profit. Utilité. Avantage. 286
Projet. Deſſein. 333
Promt. Diligent. Expéditif. 109
Promtement. Vite. Tôt. 275
Promtitude. Vivacité. 272
Prophete. Devin. 103
Proſpérité. Bonheur. 57
Prude. Grave. Sérieux. 166
Prudence. Sageſſe. 237
Pudeur. Honte. 175
Puéril. Enfant. 121
Puiſſance. Faculté. Pouvoir. 219
Puiſſance. Autorité. Pouvoir. 356
Punir. Châtier. 69
Qualité. Condition. 82
Qualité. Talent. 221
Quand. Lorſque. 223
Quant. Pour. 329
Querelle. Diſpute. Différend. 108
Queſtionner, Interroger. Demander. 225

Quinteux. Capricieux. Fantaſque. Bourru. Bizarre. 153
Raiſon. Bon-ſens. Eſprit. Génie. Conception. Jugement. Intelligence. Entendement. 134
Rancune. Inimitié. 181
Rangé. Réglé. 228
Récent. Nouveau. Neuf. 199
Recevoir. Accepter. 226
Redouter. Craindre. Apréhender. Avoir-peur. 95
Réflexions. Remarques. Notes. Obſervations. 200
Réforme. Réformation. 226
Regarder. Voir. 277
Regarder. Concerner. Toucher. 79
Régie. Adminiſtration. Gouvernement. Conduite. Direction. 227
Régle. Ordre. 205
Régle. Réglement. 205
Réglé. Rangé. 228
Régne. Empire. 348
Regretter. Plaindre. 214
Réjouïſſant. Gai. Enjoué. 122
Relâche. Relâchement. 228
Relevé. Sublime. 229
Religion. Piété. Dévotion. 230
Remarquer. Obſerver. 231
Remarques. Notes. Réflexions. Obſervations. 200

Remettre. Rendre. Reſtituer. 232
Rempli. Plein. 218
Rencontrer. Trouver. 261
Rendre. Reſtituer. Remettre. 232
Renier. Renoncer. Abjurer. 233
Renommé. Célébre. Fameux. Illuſtre. 150
Renoncer. Renier. Abjurer. 233
Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. Abandonnement. Abdication. 340
Réponſe. Replique. Repartie. 314
Reprendre. Reprimander. Corriger. 93
Répugnance. Averſion. Haine. Antipathie. 168
Réſolution. Déciſion. 330
Reſpect. Vénération. 269
Reſter. Demeurer. 101
Reſtituer. Rendre. Remettre. 232
Retenir. Garder. 162
Retenue. Modeſtie. 74
Retourner. Revenir. 234
Réveiller. Eveiller. 140
Révéler. Déclarer. Découvrir. Déceler. Manifeſter. 100
Revenir. Retourner. 234
Réver. Songer. Penſer. 210
Rigueur. Sévérité. 242
Riſque. Péril. Danger. 97
Robuſte. Fort. Vigoureux. 273
Roman, Fable. Conte. 88

Route. Voie. Chemin. 235
Royaume. Empire. 351
Rude. Auſtere. Sévere. 39
Ruſe. Artifice. Soupleſſe. Adreſſe. Fineſſe. 4
Ruſtique. Groſſier. Impoli. 177
Sageſſe. Prudence. 237
Satisfaction. Joie. Plaiſir. Contentement. 87
Satisfait. Content. 88
Savant. Docte. Habile. 167
Savoir. Science. Erudition. Doctrine. Litérature. 190
Savoir-faire. Induſtrie. 180
Science. *Voyez* Savoir.
Secourir. Aider. Aſſiſter. 237
Semer. Enſemencer. 335
S'emparer. Uſurper. Envahir. 285
Senſation. Sentiment. Perception. 238
Sentiment. Penſée. Opinion. 240
Sentiment. Avis. Opinion. 239
Sentinelle. Vedette. 269
Séparer. Diſtinguer. 111
Sérieux. Grave. Prude. 166
Serment. Jurement. Juron. 241
Sermon. Prédication. 220
Seul. Unique. 276
Sévere. Auſtere. Rude. 39
Sévérité. Rigueur. 242
Signe. Signal. 243

Sincérité. Franchiſe. Naïveté. Ingénuité. 243
S'inſtruire. Aprendre. 15
Situation. Etat. 244
Solide. Solidité. 245
Songer. Penſer. Réver. 210
Sort. Charme. Enchantement. 68
Sort. Fortune. Deſtin. Haſard. 173
Soufrir. Endurer. Suporter. 246
Soufrir. Tolérer. Permettre. 252
Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. Avoir-envie. Vouloir. 281
Soulever. Lever. Elever. Hauſſer. Exhauſſer. 188
Soupirer. *Voyez* Souhaiter.
Soupleſſe. Fineſſe. Adreſſe. Ruſe. Artifice. 4
Soutien. Suport. Apui. 16
Souvent. Frequemment. 246
Splendeur. Lueur. Clarté. 191
Stabilité. Conſtance. Fermeté. 245
Stupide. Bête. Idiot. 55
Sublime. Relevé. 229
Subſiſter. Etre. Exiſter. 139
Subtil. Fin. Délié. 159
Succint. Bref. Court. 63
Suffiſamment. Aſſez. 19
Suggérer. Inſinuer. Perſuader. 182
Sujet. Matiere. 194
Suport. Apui. Soutien. 16

Suporter. Soufrir. Endurer. 246
Sûr. Aſſûré. Certain. 66
Surmonter. Vaincre. 263
Surprendre. Tromper. Leurrer. Duper. 247
Surpriſe. Etonnement. Conſternation. 137
Talent. Génie. 163
Talent. Qualité. 221
Tas. Monceau. 250
Temple. Egliſe. 251
Ténebres. Nuit. Obſcurité. 248
Terme. Limites. Bornes. 59
Terme. Mot. Expreſſion. 197
Terminer. Finir. Achever. 130
Tête. Chef. 252
Têtu. Entêté. Opiniâtre. Obſtiné. 127
Tolérer. Soufrir. Permettre. 252
Tomber-d'accord. Conſentir. Adhérer. Aquieſcer. 86
Tome. Volume. 281
Tort. Injure. 249
Tôt. Vîte. Promtement. 275
Toucher. Concerner. Regarder. 79
Toucher. Manier. 253
Toujours. Continuellement. 254
Toutefois. Néanmoins. Pourtant. Cependant. 218
Traces. Veſtiges. 271
Traduction. Verſion. 254

Trafic. Commerce. Négoce. 198
Train. Equipage. 255
Tranquilité. Calme. Paix. 255
Tranſporter. Emporter. Aporter. Porter. 332
Traveſti. Déguiſé. Maſqué. 193
Trépas. Mort. Décès. 256
Très. Fort. Bien. 257
Triſteſſe. Chagrin. Mélancolie. 114
Trivial. Commun. Vulgaire. Ordinaire. 258
Troc. Change. Echange. Permutation. 259
Tromper. Leurrer. Duper. Surprendre. 247
Troupe. Bande. Compagnie. 260
Trouver. Rencontrer. 261
Trouver. Inventer. 184
Tumulte. Vacarme. 261
Uni. Plain. 275
Union. Jonction. 276
Unique. Seul. 276
Univers. Monde. 196
Univerſel. Général. 163
Uſage. Coutume. 284
Uſurper. Envahir. S'emparer. 285
Utilité. Avantage. Profit. 286
Vacarme. Tumulte. 261
Vagabond. Bandi. Libertin. 262
Vagues. Ondes. Flots. 262

Vaincre. Surmonter. 263
Vainement. Envain. Inutilement. 264
Valet. Laquais. 264
Valeur. Prix. 265
Valeur. Cœur. Courage. Bravoure. Intrépidité. 75
Vallon. Vallée. 266
Vanité. Orgueil. Préſomption. 206
Vanter. Louër. 266
Variation. Changement. 268
Variation. Variété. 268
Variété. Diverſité. Bigarrure. Différence. 107
Vedette. Sentinelle. 269
Vénération. Reſpect. 269
Véritable. Vrai. 283
Verſion. Traduction. 254
Veſtiges. Traces. 271
Vêtement. Habit. Habillement. 269
Viande. Chair. 271
Vice. Défaut. Imperfection. Défectuoſité. Faute. 155
Vieux. Ancien. Antique. 271
Vigilance. Attention. Exactitude. 26
Vigoureux. Fort. Robuſte. 273
Violent. Emporté. 274
Violenter. Forcer. Contraindre. 89
Viſion. Aparition. 274
Vite. Tôt. Promtement. 275
Vivacité. Promtitude. 272

Voie. Route. Chemin. 235
Voie. Moyen. 277
Voir. Regarder. 277
Voir. Apercevoir. 278
Volage. Légere. Inconſtante. Changeante. 187
Voleur. Larron. Fripon. Filou. 186
Volonté. Intention. Deſſein. 279
Volume. Tome. 281
Volupté. Plaiſir. Délice. 216
Vouloir. Avoir-envie. Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 281
Vrai. Véritable. 283
Vûes. But. Deſſein. 63
Vulgaire. Trivial. Commun. Ordinaire. 258

Fin de la Table.

5. 6. 33

10565269 3

Google